

VIVIANE MPOZAGARA

Le journal d'une blanche



Belle Feuille

Le journal d'une blanche

VIVIANE MPOZAGARA

Le journal d'une blanche

Roman

Belle Feuille

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Mpozagara, Viviane, 1975-

Le journal d'une blanche

Roman

Monographie électronique

ISBN numérique pdf 978-2-924530-14-6

ISBN numérique ePub 978-2-924530-13-9

I. Titre.

PQ2713.P69J68 2015 843'.92 C2015-941001-0

Révision et correction : Josyane Doucet

Mise en page : Yvon Beaudin

Infographie des pages couvertures et intérieures : Yvon Beaudin

Photographie de la couverture : Dennis Jarvis

Imprimeur : Marquis

La maison d'édition remercie tous les collaborateurs à cette publication.

Les Éditions Belle Feuille

68, chemin Saint-André

Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 2H6

Téléphone : 450 348-1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca

Web : www.livresdebel.com

Distribution :

BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : libraires@bayardcanada.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2015

Bibliothèque et Archives Canada—2015

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2015

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

Courriel : licences@copibec.qc.ca

Imprimé au Québec

Je dédie les lignes de ce livre à Emmanuel.

Mes remerciements :

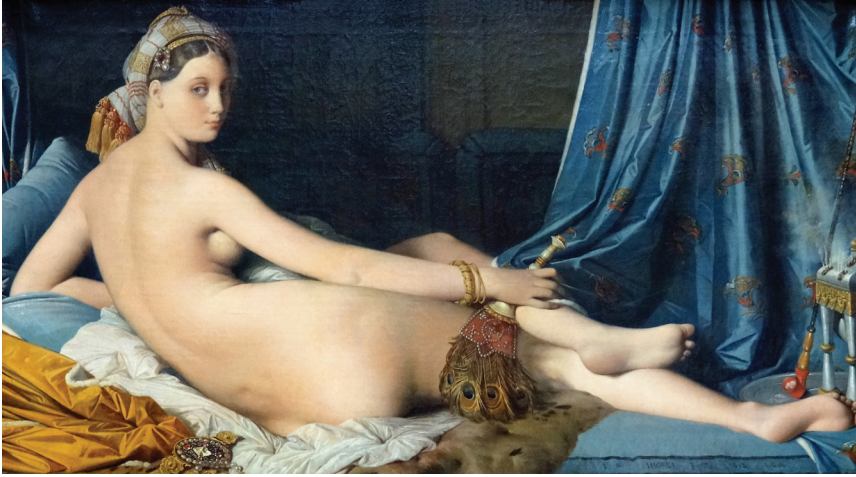
À Hyacinthe, mon mari et ma moitié. Pour son soutien de tous les instants.

À mes filles, Thirza et Abigail, mes dons et mes trésors.

À Marcel Debel, mon éditeur, pour son amour de la langue française, pour son engagement et son esprit innovant. Merci pour sa confiance sans laquelle ce livre n'aurait pu voir le jour.

Sommaire

Chapitre 1 – PLACE MEXICO	11
Chapitre 2 – PLACE DE LA SORBONNE	39
Chapitre 3 – PLACE DES ABBESSES.....	73
Chapitre 4 – PLACE VENDÔME	85
Chapitre 5 – PLACE HENRI IV	115
Chapitre 6 – PLACE DE L’ALMA	129
Chapitre 7 – PLACE SAINT-MARC	139
Chapitre 8 – PLACE DES VOSGES	157



La Grande Odalisque – Jean-Auguste-Dominique Ingres – 1814 (Photo : Dennis Jarvis)

Chapitre 1

PLACE MEXICO

Je ne pensais pas me retrouver à Londres. Après tout, rien ne me destinait à m'y installer. Hampstead, c'était dans ce quartier que je choisis de poser mes valises. Comme une niche tranquille préservée du bruit et du mouvement perpétuel de cette grande métropole, le village était bordé d'un parc forestier aux essences centenaires. Un lieu chargé d'histoire regorgeant de secrets qui éveillaient les émotions du passé, et apaisaient les états d'âme du présent. J'avais dû tout quitter. Laisser Paris, la famille et les amis. Ma vie. Que restait-il du monde autour duquel j'avais gravité ? Un bras de mer, un pays et une nouvelle cité me séparaient de mon enfance, de ma jeunesse, de mes amours, de mes plus belles années, de la France de mes vingt ans. Il ne me restait plus que des souvenirs, ceux qui me revenaient au détour d'une promenade dans le parc d'Hampstead Heath.

Là-bas, la nature avait le don de me faire oublier le moi et ses tracas. Une dame de compagnie qui savait effacer et amoindrir mes soucis. Elle m'apportait apaisement et élévation de l'âme. Un délice pour mes yeux et un régal pour mes sens, le parc était devenu le havre dans lequel je me réfugiais pour m'échapper de la prison des mémoires d'antan. Une intuition, un je-ne-sais-quoi qui

me rappelait que je n'étais pas seule au monde et mettait tout mon être en communion avec l'univers. Quelque chose de plus grand et de supérieur m'entourait et m'invitait au dépassement de soi. Cela forçait le respect et c'était dans ces moments de solitude que je me sentais redevenir toute petite, une poussière face à l'immensité qui m'entourait. Le bruissement du feuillage des arbres, le craquement des brindilles sous mes pieds, l'odeur du sous-bois suffisaient à me procurer bien-être et réconfort. Il s'en dégageait une telle force et une telle énergie, un équilibre pourtant si fragile qu'un rien aurait suffi à ébranler, car le calme apparent pouvait laisser la place au déchaînement le plus absolu.

Cela me rappelait mon existence, un enchaînement de temps et de circonstances que d'aucuns auraient pu prédire s'ils conduiraient à des événements heureux ou malheureux. Parfois, c'était l'accalmie qu'un tout petit rien pouvait venir troubler. Un instant, je me sentais forte, puis c'était l'incertitude la plus absolue. Même les choses les plus concrètes que je m'étais évertuée à ériger avaient basculé en une fraction de seconde dans le néant. Une tempête avait tout dévasté, ne laissant rien sur son passage, mais j'avais réussi à garder l'espoir. Même si les plus robustes des arbres ne purent résister, la plus petite des graines restées en terre et sur terre, produirait demain le plus grand des cèdres. Mystère de la nature que ces cycles de vie, de mort et d'éternels recommencements.

Cette fois, le vent avait soufflé très fort au point que j'avais failli être emportée. Il s'était levé sans crier gare. Comment imaginer l'ampleur des dégâts, ou bien en évaluer les conséquences ? Je ne pouvais croire que des gestes aussi anodins entraîneraient de tels remous. J'y laissais mon nom, ma réputation et mon honneur, comme d'autres ont perdu leurs objets les plus chers dans les crues trop violentes d'une rivière. Les eaux débordèrent, et franchirent leurs limites pour s'engouffrer dans les moindres recoins de ma vie. Sans y être invitées, elles forcèrent les portes du destin et firent céder les verrous de mon intimité. Et moi qui croyais être à

l'abri derrière mes certitudes et mon petit confort. Mais le malheur n'épargne personne. Au faite de ma gloire, la chute n'en fut que plus grande. Je n'étais plus sûre que de l'instant présent, car le socle qui constituait les repères du passé avait volé en éclat.

Construire un nouvel édifice dans lequel je pourrai à nouveau m'abriter, puisque plus rien ne restait de ce qui avait été construit. Le sort ne m'avait pas été clément. Cependant, je m'efforçais de croire que le bateau de mon existence continuerait à être guidé par la lueur et la lumière bienveillante du phare salutaire qui m'avait conduite jusque-là. Il me mènerait encore à bon port au plus profond même de la nuit. J'avais pourtant bien failli sombrer. Et pour un temps j'avais laissé le courant m'emporter. À la dérive, j'avais autorisé ce que mes proches ne purent me pardonner.

Un coup du destin, un clic ravageur, fit basculer l'équilibre de mon existence. Exécuté à la hâte, comme on aurait appuyé sur la gâchette d'un *Smith & Wesson*, le coup était parti vite. Il suivit une trajectoire que rien ni personne ne put arrêter. Cette course folle et effrénée causa l'irréparable. J'avais joué avec le feu et brûlé les ailes qui m'avaient transportée vers les plus hautes cimes. Elles me donnaient fière allure et je les avais crues miennes à jamais. Sur elles étaient inscrits des mots gravés à la plume d'une encre dorée et indélébile. On pouvait y lire d'une écriture céleste et penchée les paroles d'un livre ouvert dont l'histoire faisait de vous un spectateur aux premières loges et dont l'héroïne n'était autre que moi, une actrice aux deux visages, suspendue entre ombre et lumière. Pour un temps seulement, les ténèbres eurent le dessus et le jour s'inclina.

À terre, la belle chercha en vain à se relever pour faire usage une ultime fois du bel appendice qui auparavant avait eu le pouvoir de la propulser vers le firmament. Mais le masque de la duplicité était tombé et le rideau s'était incliné. Dans les coulisses, plus d'artifices ni de faux-semblants. Il ne restait plus que les miroirs

devant lesquels s'affichait et se dévoilait sans honte ma propre nudité. Accepter d'être cette image qu'ils me renvoyaient, ne plus essayer de paraître comme une autre ou mon propre clone. Je fus mise à nue, et à un certain point je n'éprouvais plus de honte, car la messe avait été dite. La vérité était tombée telle une chape de plomb, elle m'avait assommée, brisée en morceaux, m'avait saignée au point que j'avais cru en mourir ou du moins, le spectre de moi-même. Dans cette épreuve, j'appris cependant qu'on peut survivre à tout, sécher les larmes les plus amères et se remettre de blessures dont on croyait ne pas pouvoir guérir. Pour cela, j'avais dû essuyer seule mon revers de fortune, et affronter la traversée du désert. La solitude et le temps furent mes seuls remèdes qui surent tenir la douleur à distance.

L'air frais en cet après-midi d'automne me faisait le plus grand bien. Je me rendis à peine compte des deux heures qui venaient de s'écouler. Les feuilles bigarrées et chamarrées jonchaient en abondance le sol, les arbres laissaient voir avec insolence leurs branches dénudées, signe que le mois d'octobre touchait à sa fin. Je remontais doucement l'allée de maisons en brique rouge qui longeaient Wells Road. Au sortir du bois, j'observais en passant un vieux manoir à l'angle de Heath Street. Il s'en dégagait quelque chose de fascinant et d'effrayant à la fois. Cela apportait un côté sombre et romanesque à cette rue qui conduisait les promeneurs au parc d'Hampstead Heath. La demeure plusieurs fois centenaire avait sans doute accueilli d'illustres propriétaires.

J'avais élu domicile à deux pas de là, Christchurch Hill Street au sommet d'une colline. Une maison de ville de forme rectangulaire, d'un style assez épuré et moderne, juchée sur les hauteurs du village. Sa construction remontait aux années 50. Elle avait subi de nombreuses modifications, les dernières étant celles que j'y apportai l'été précédent afin de me l'approprier davantage, une touche personnelle et un coup de pinceau pour graver, dans la pierre, ma signature. Ma chambre avec terrasse au deuxième étage

offrait une vue imprenable sur les hameaux avoisinants et le nord de Londres. La bâtisse de couleur blanche m'avait tout de suite plu. J'avais besoin de vivre dans une tour, à l'abri des menaces et des regards indiscrets. Ne plus être vue, mais au contraire observer les événements depuis mon poste élevé avec un regard plus critique. Pour mieux juger des choses, il fallait que je prenne de la hauteur et de cette façon, je ne me laisserai plus surprendre. Voir venir les nuages, scruter à la lunette le moindre signe à l'horizon, ne plus rien laisser au hasard, car il n'en existait pas. Du haut de ma tour, le quotidien que je m'étais forgé constituerait le pain de mes lendemains. Je m'étais promis qu'ils ne déchanteraient plus.

Les murs intérieurs de la maison aussi étaient blancs, les sols recouverts d'un parquet en chêne massif à l'exception des salles d'eaux carrelées de fine mosaïque. Sur trois niveaux, les différentes pièces peu chargées étaient meublées avec simplicité. Chaque objet fut choisi avec minutie dans des tons clairs ainsi que les tissus des rideaux. Un gigantesque lustre en cristal était suspendu au plafond du vaste hall d'entrée d'où s'échappaient de fines gouttelettes de lumière aux reflets d'argent. Un peu partout dans la maison quelques touches de couleurs venaient égayer un ensemble harmonieux. Ici et là j'avais accroché aux murs des tableaux et des portraits de maître. Les bibelots de la bibliothèque chinois dans les brocantes de Paris renseignaient quelque peu sur les goûts de la maîtresse des lieux pour les choses rares et anciennes. Un peu partout, des plantes vertes apportaient un brin de fraîcheur à ce cadre harmonieux où se côtoyaient le moderne et l'ancien. Dans le séjour, sur la cheminée en marbre blanc de Toscane, un bouquet d'orchidées et d'iris venait en permanence embaumer l'atmosphère d'un parfum de printemps. Face aux deux larges fenêtres du salon se trouvait la seule et unique bibliothèque de la maison, bien encastrée dans le mur. Bel et immense objet de savoir où j'y avais conservé et soigneusement rangé tous mes livres, mes trésors et mes souvenirs.

Indissociable de la maison ce meuble renfermait une partie de moi-même. L'écriture avait fait de moi sa captive. Elle m'avait prise en otage et aucune rançon n'aurait pu payer le prix de ma liberté, car un mal étrange m'avait prise, le syndrome d'aimer et de m'attacher à mon cruel ravisseur. Je fus emprisonnée comme les livres du meuble et je ne pus en sortir que lorsque les lignes de ma vie avaient toutes été lues. Mise à nue à chaque fois que des regards inconnus avaient pénétré mon intimité. J'y avais pris goût et j'avais écouté la voix enchanteresse d'une muse qui m'avait dupée. Elle me fit croire que je pouvais me débarrasser de toutes les contraintes liées au temps et à l'espace. Elle m'incita à écrire pour devenir une autre, l'antithèse de moi-même, pour pouvoir apparaître en des lieux différents au même moment. Et par cette figure, l'écriture m'offrit pourtant un moyen de m'enfuir et de m'évader au travers de moi-même ou plutôt par le biais de celle que j'étais devenue, c'est-à-dire mon propre clone. Alors elle me proposa de signer un pacte pour me permettre de me dédoubler et devenir cette *autre* moi en endossant le titre d'écrivaine, comme on peut revêtir une robe d'avocat. Elle me promit que cela me donnerait le pouvoir et l'agilité d'un ténor du barreau de plaider par ma plume même les causes les plus perdues en commençant par la mienne. Celle de l'ombre de ma vie, de ses frasques, ses fantaisies, ses fantasmes et de ses fautes les plus impardonnables. Mais jusqu'à quand allait durer la plaidoirie ? Le jugement tomberait bien un jour et la sentence rappellerait que le monde a des lois auxquelles nul ne peut se soustraire et vouloir s'échapper dans un univers virtuel ne pourrait rien y changer. Tôt ou tard, il faudrait faire face à ses accusateurs et les regarder en face. S'incliner et accepter que des règles régissent l'existence de tout un chacun, du petit comme du puissant. Répondre de ses fautes, de ses erreurs, jusqu'aux pensées les plus infâmes que l'on croyait si bien cachées derrière des masques de convenance abritant la laideur d'actions secrètes et viles. Et ces mots, toujours ceux-là ces traîtres qui vous font dire jamais ce que vous pensez réellement,

car s'ils reflétaient véritablement le fond de la pensée humaine le monde deviendrait un asile d'aliénés. Mais je me laissai prendre au jeu et je m'aventurai sur un chemin où je finis par me perdre, isolée sur une terre d'inconnues où régnaient des prédateurs d'un monde sans contraintes où le plus fort avalerait le plus faible. Là, des félins, des vautours et des chacals assoiffés de sang dévoraient leurs victimes dans les pièges qu'ils leur avaient tendus.

Devenir écrivaine c'était avant tout m'évader de l'enfermement dans lequel m'avaient plongée dix ans d'un mariage chaotique avec Nicolas Dubois. Dès le départ, il avait été réticent à ce que je me mette à écrire, ce qui d'après lui aurait gêné une carrière politique dans laquelle il était déjà bien lancé. Avec lui, beaucoup de faux-semblants et j'appris très vite à respecter les convenances de son petit monde fermé et à soigner mon image. J'étais bien loin de m'imaginer qu'en me mariant à Nicolas ce serait pour vivre dans l'ombre d'un des personnages les plus puissants de la République. Pendant plusieurs années, j'allais devenir celle qui accompagnerait tour à tour le député-maire puis le ministre Nicolas Dubois. J'étais devenue Blanche Dubois, « L'épouse de », tel était le rôle que j'allais endosser pendant toute une décennie et ces dix années m'avaient semblé une éternité.

Pourtant bien avant tout cela, je ne rêvais pas de mariage, car l'étudiante de 20 ans en Licence de Lettres modernes à la Sorbonne que j'étais ne croyait plus en l'amour. J'étais déjà très déçue par les hommes et en y réfléchissant je savais que cela ne suffirait pas à m'apporter la sérénité dont j'avais besoin. À cette époque-là, Nicolas tout droit sorti de l'ENA, passait de temps en temps dans le Quartier latin pour emprunter quelques ouvrages à la bibliothèque Sainte-Geneviève et pour y rencontrer de vieux amis. En réalité, il s'agissait d'un prétexte pour faire la cour à une amie que nous avions en commun, Valentine de Blaisneaud étudiante en Droit à Assas. Amaury était le grand frère de Valentine et il avait rencontré Nicolas à Sciences-Po. Cela faisait donc des années que Nicolas

faisait la cour à sa petite sœur Valentine. Elle avait beau le repousser, mais il revenait à la charge avec une assiduité peu commune et d'un air moqueur Valentine me parlait souvent de ce garçon qu'elle trouvait ennuyeux. Elle le décrivait comme quelqu'un sans relief et sans grand intérêt, qui avait de grands yeux de chien battus. Et malgré tous les éloges que son frère Amaury pouvait lui en faire, elle s'évertuait à le repousser de toutes ses forces.

Un soir d'automne j'eus l'occasion de faire sa rencontre. Après les cours, j'avais pour habitude de rejoindre mes amis pour boire un café de l'autre côté du *Luco*. Je passai par la Place de la Sorbonne, remontai le boulevard Saint-Michel, traversai le parc en me grillant quelques *Gauloises* et j'arrivai rue d'Assas juste en face du *News Café* dont nous avons fait notre quartier général. Valentine était déjà là, attablée avec quelques têtes que je connaissais bien. Amaury aussi était présent. Cependant, je remarquai à ses côtés un visage qui ne m'était pas familier. Le regard était d'un bleu sombre, les yeux tombants, les joues creusées et le menton prononcé. Il se dégageait de ce jeune homme beaucoup d'énergie et de détermination. Il avait la mine d'un boxeur prêt à se lancer sur le ring le jour d'un match. Avec de faux airs de Lino Ventura, je le trouvai charmant et son petit côté voyou le rendait atypique et attirant. Je restai là un instant à l'observer pendant qu'il parlait ou plutôt qu'il monopolisait toute la parole et qu'il captait toute l'attention de ses voisins de table. Je sus aussitôt qu'il s'agissait de Nicolas. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il ne passait pas inaperçu contrairement à ce que Valentine pouvait en penser. Alors, depuis mon point d'observation sur la banquette où j'étais assise, je me mis à le scruter. Mon œil était à l'affût du moindre détail et je faisais en sorte de ne rater aucune miette des premières impressions que je me ferais de lui. C'était pour moi un moment crucial. Celui des nouvelles rencontres. Je tenais à garder une idée précise, ou du moins un souvenir de chaque personne qui venait à croiser ma route. Il y avait chez les uns et chez les autres un détail, un je-ne-sais-quoi qui pouvait me repousser,

m'attirer ou bien me pousser à me lier d'amitié. Un parfum, un brin de folie, une expression dans le regard...

De tous les garçons que j'avais côtoyés jusque-là, Nicolas avait quelque chose d'indéfinissable qui le rendait intéressant et qui le faisait sortir du lot. Il avait une étincelle dans le regard et vous bluffait dès les premiers instants. Il donnait l'impression d'être aux commandes de tout, au point de vous faire oublier son défaut physique majeur. Sa petite taille. Nicolas avait un *truc* et la jeune femme que j'étais fut aussitôt séduite.

Assise sur la banquette, je murmurai à l'oreille de Valentine :

– C'est lui Nicolas ? Il est plutôt pas mal.

Valentine ne me répondit rien et se contenta de hausser les épaules. Elle me dévisagea un instant, l'air étonné. Puis discrètement, elle échangea quelques mots avec son frère. Ce dernier se leva et fit tinter son verre à l'aide d'une petite cuillère ce qui eut pour effet d'interrompre les conversations. Les discussions cessèrent et toutes les têtes se tournèrent vers Amaury qui s'éclaircit la gorge et éleva sa voix :

– Je vous demande une seconde d'attention, s'il vous plaît. Pour ceux qui ne le connaissent pas encore, j'aimerais vous présenter quelqu'un qui m'est très cher. Je l'ai rencontré à Science-Po et il vient de terminer major de sa promotion à l'ENA. Je lève donc un toast à Nicolas, à Nico, appelez-le comme vous voudrez. À notre vieille amitié et surtout à une belle carrière en politique ! J'en profite pour faire une petite annonce, ajouta-t-il, en élevant son verre de manière solennelle. N'oubliez pas de venir ce soir chez moi. Vous êtes tous invités à ma pendaison de crémaillère. On va fêter ça dignement, comme il se doit autour d'un verre !

Ce petit discours fut accompagné par une salve d'applaudissements et les conversations, interrompues plus tôt, repartirent à bâtons rompus dans un brouhaha général. Nicolas se leva à son

tour et se tourna en direction de son vieil ami, puis inclina son chef en guise de remerciement. Amaury poursuivit les présentations, en tenant Nicolas par l'épaule dans un geste familier indiquant la complicité qui existait entre eux. Il me fit un geste de la main et s'avança vers moi.

– Blanche, tu connais Nicolas ? Que suis-je bête ! J'aurais dû faire les présentations plus tôt. C'est donc lui mon fameux pote de Science Po.

Nicolas, savait très bien qui j'étais et surtout ce que je représentais pour Amaury. Il connaissait l'amour que son copain me vouait en secret depuis longtemps. Tous deux partageaient beaucoup de points communs et ne se cachaient rien. Ils finissaient bien souvent par se mettre d'accord sur beaucoup de sujets. En matière de séduction, ils s'accordaient l'un et l'autre et il n'était pas rare de voir défiler à leurs bras les mêmes filles qu'ils s'échangeaient tour à tour. En me voyant, Nicolas s'aperçut qu'il serait là encore bien difficile, de ne pas tomber d'accord avec son camarade et il se dit en lui-même qu'il serait prêt à tout pour goûter, en premier, à ce fruit défendu. Nicolas ne pouvait rester insensible à la beauté, qualité qui le touchait et qu'il admirait dans les êtres et les choses, dans une peinture, une sculpture ou bien simplement dans la nature. Mais quand il s'agissait d'une jolie femme, il perdait tous ses moyens. Il devenait soudain obnubilé par l'objet de sa convoitise. Ça le rendait nerveux, presque maniaque, ce qui se traduisait par des sautes d'humeur.

– Nicolas Dubois, je te présente Blanche Enblac'h, poursuivit Amaury qui se rendit compte du changement d'attitude chez son comparse. Cependant, cette fois il prit la peine de le mettre en garde.

– Blanche tu es tout simplement sublime, me complimentait-il et j'ajoute qu'elle n'est pas un cœur à prendre ! Le ton était lancé, entre jalousie et plaisanterie.

– Je suis ravi de faire ta connaissance, enchaîna Nicolas avec courtoisie.

Celui-ci semblait être tombé dans un état proche de l'extase. Il s'estimait bienheureux de ce qu'il pouvait enfin mettre un visage sur un nom si souvent prononcé, répété, et murmuré au point qu'il en était devenu une prière.

Blanche

Baisers

Languir

Amour

Nuit

Cuisses

Hanches

Elixir

Blanche,

Pendant des nuits entières

Me languir de tes baisers

M'enivrer d'un philtre d'amour

Pour glisser sur tes hanches et tes cuisses

Tours d'ivoire de mes délices.

Redonner ses lettres de noblesse au prénom d'une reine. Tout cela renfermait bien des mystères et des chimères. Sentir la douceur d'une hanche effleurée par la caresse d'une bise. Produire l'exaltation des sens par la libération de l'essence, la substance soyeuse de la blanche semence. Et de me voir en chair et en os semblait encore bien plus surréaliste pour lui. Une apparition presque fantasmagorique. Il ne put donc s'empêcher de se laisser emporter encore plus loin dans les remous des fantasmes qui le consumaient. Il cherchait à déchiffrer les lignes et le grain de ma peau, le parchemin dans lequel il avait lu des histoires de fantômes et des légendes peuplées de gnomes. Il semblait être saisi par une

sorte de démente que je fus la seule à percevoir. Il tenta de se ressaisir pour qu'on ne puisse pas découvrir ce que reflétait son visage : des pensées qui à la fois le troublaient et l'enchantaient. En effet, il m'avait déjà vue sur des photos de vacances accrochées aux murs de la chambre de Valentine et d'Amaury. Tant bien que mal, il reprit ses esprits et fit un geste de la main pour chasser des idées et des émotions qu'il ne parvenait pas vraiment à maîtriser. Il venait de se prendre une flèche en plein cœur. Le temps s'était figé et de longues minutes s'écoulèrent ainsi où il me regardait, la bouche entrouverte. Des gouttes de sueur coulaient et dégouлинаient de son front. C'était son âme qui transpirait et ça, il ne pouvait pas le cacher. Il restait coi, le cœur transi.

« Quel drôle de mec ce Nicolas », pensai-je en voyant son visage se décomposer ainsi sous mes yeux. Il continua à m'examiner au point que je me sentis troublée. Ça devenait gênant mais pas déplaisant. Une lueur éclaira son regard et il devint évident qu'il ne parvenait plus à maîtriser ses émotions. Il était en lutte avec lui-même. Il avait lâché prise avec ce qui l'entourait, déconnecté de tout ce qui se passait autour de lui. Dans un ultime effort, il tenta de se reprendre, il se redressa, et poussa un long soupir. Il ne se rendait pas compte du spectacle qu'il donnait de lui-même. Soudain, Il reprit la conversation là où il l'avait laissée quelques minutes plus tôt et articula des mots à peine audibles :

– Blanche, je suis absolument bouleversé, laissa-t-il échapper avant de poursuivre. Je... Tu es... si... ravissante, balbutia-t-il à nouveau, d'une voix pour le moins... vacillante.

Ce garçon si sûr de lui quelques minutes auparavant, le voilà qui perdait toute sa prestance et son assurance. Amaury avait suivi tout ce manège et secoua le pauvre garçon en guise de remontrance. Mais personne n'aurait pu réveiller Nicolas qui semblait pris dans une transe. Des sons de tam-tams pouvaient se faire entendre tellement son cœur battait la chamade. Ses mains étaient devenues

moites et des gouttes de sueur continuaient de perler sur son visage humide. Toutes les extrémités de son corps étaient tendues et le cerveau ne fonctionnait plus. Ses jambes qui tremblaient avaient amorcé une sorte de danse. Comme pour refléter l'état de sa démence, on passait au même instant dans le café, une musique endiablée des Rolling Stones qui réchauffa toute l'audience et fit accélérer la cadence :

*“You can't always get what you want
You can't always get what you want
You can't always get what you want
But if you try sometime you'll find
You get what you need
You get what you need*

*I saw her today at the reception
A glass of wine in her hand
I knew she was gonna meet her connection
At her feet was a footloose man...”*

Il me fit lever subitement et m'entraîna vers le milieu de la salle. Des regards étonnés s'échangèrent. Nos deux corps se rejoignirent, hanches contre hanches, pour swinguer avec aisance, sur du Rock'n'roll.

La déception pouvait se lire sur le visage des quelques jeunes hommes présents dont j'avais déçu les attentes et dont j'avais souvent repoussé les avances. Mais ma réaction envers Nicolas était une évidence. Malgré une réputation de fille coincée, je compris que je pourrais lui faire confiance en dépit des souffrances de mon existence.

Jusqu'alors j'avais été surnommé *la vierge Blanche* par tous ces *porcs* pour qui j'avais été frappée par un mauvais sort. Et ils n'avaient pas tort, tous ces mecs à ce sujet, car la frigidité m'avait menée en captivité et je vivais telle une *Danaé*, sans espérance, dans l'attente de la pluie d'or salutaire qui viendrait par sa semence me

défaire de mon infertilité. Telle était ma croyance et cette fois, avec Nicolas, les dés furent jetés. Enfin sonnait l'heure de ma délivrance.

Le sortilège fut rompu. Enamourée j'étais de Nicolas et lui de moi. Une telle prestation lui valut et bien ma foi ma clémence mais surtout une bise. Je m'approchai de lui et déposai un baiser sur ses lèvres. Ce geste inattendu n'eut pas l'air de lui déplaire. Alentour, on ne se parlait plus. Silence de plomb, car on ne m'avait jamais vu agir ainsi avec autant d'extravagance. Je pus pour ma part entrevoir enfin avec clairvoyance une petite lueur d'espérance. S'en était donc fini de cette vie de solitude et d'errance qui m'avait entraînée, et bien ma foi... dans la déchéance.

Avant de rejoindre la banquette, j'esquissai un sourire en voyant la mine d'Amaury qui s'était décomposée. Lui qui d'ordinaire avait le teint si pâle était devenu tout rouge. L'auditoire avait suivi toute la scène et l'on pouvait deviner l'embarras général. Nicolas quant à lui, tenta de rejoindre sa place en évitant les regards, mais surtout celui de son ami qui était devenu malgré lui, le témoin d'une scène qui n'était que le préambule de notre histoire d'amour. Pourtant ceux qui connaissaient Nicolas savaient qu'il n'en était pas à son premier fait d'armes, car il avait déjà joué ce petit numéro à Valentine et Nicolas se demanda comment son ami allait prendre la chose. Amaury avait en effet l'habitude du comportement changeant de Nicolas qui venait de s'illustrer dans une démonstration pour le moins remarquée. Mais il avait regagné sa place en silence, comme si de rien n'était. Amaury était furieux et il bouillonnait intérieurement et ne pouvait s'empêcher de lui lancer des regards assassins. À le voir, Nicolas comprit qu'il lui devait des explications. Il se leva et d'un geste de la main, il invita Amaury à le rejoindre dehors. Ils sortirent du café enfumé où les conversations avaient repris de plus belle.

Une fois sur le trottoir ils se fixèrent dans les yeux sans rien dire. Pas un traître mot pendant une longue minute au bout de

laquelle Nicolas fut le premier à rompre le silence. Il entama un semblant d'excuses tant pour se justifier que pour tenter de gagner l'approbation de son ami. Mais face à Amaury qui le toisait du haut de ses 1m90, il se sentit tout ridicule. À l'aide de trois petits mots, il finit par lui cracher la vérité au visage. Et puis tant pis si ça ne passait pas.

– Je - la - veux.

Amaury tomba de haut et c'était justement l'effet que Nicolas comptait obtenir par cette annonce. Quel numéro ce Nicolas, pensa-t-il ! Lui qui n'avait juré jusque-là que par sa sœur comment pouvait-il changer de fusil d'épaule aussi vite ? Certes, Valentine l'avait totalement ignoré, mais comment prévoir que Nicolas jetterait tout son dévolu sur sa copine d'enfance. Amaury se sentait vulnérable, car Nicolas avait la fâcheuse habitude de lui piquer ses anciennes petites amies. Mais cette fois-ci il s'agissait d'un tout autre cas. Il avait eu confiance en Nicolas dont il ne voulait pas perdre l'amitié pour une stupide histoire de rivalité. Mais de le voir tourner autour de moi ça le rendit fou. Et dire que Nicolas savait tout. Amaury m'avait décrite auprès de lui comme la personne la plus fragile et la plus aimable qui soit et lui avait avoué qu'il n'avait jamais su vraiment comment s'y prendre avec moi. Que penser de ce revirement de situation. Le combat semblait perdu d'avance. Il enviait Nicolas qui avait toujours eu du succès auprès des filles et une sorte d'aura qu'il ne possédait pas. Amaury n'avait qu'une consolation c'était qu'il n'était jamais parvenu à se taper sa sœur. Cependant, ce fut à ce moment précis que Nicolas sut dans son for intérieur qu'un jour il ferait de moi sa femme.

Bien plus tard j'appris à mieux connaître Nicolas qui en réalité cachait bien son jeu. Sous des apparences chaleureuses et faussement décontractées, il dissimulait un tempérament froid et calculateur qui laissait peu de place aux effusions démonstratives, car toute manifestation affective était le fruit d'une mise en

scène subtile. Au fil du temps, je me rendis compte à quel point il était passé maître dans l'art de la manipulation et curieusement, en politique c'était un atout majeur. Dramaturge et comédien dans l'âme, il savait se jouer des sentiments de ses proches et étudiait avec minutie les failles qu'il pourrait exploiter en eux. Tel un satyre dans une pièce de Shakespeare, j'allais petit à petit découvrir que la personne qui allait partager ma vie était un être machiavélique chez qui tout n'était que calculs froids et savamment orchestrés. En metteur en scène agile, il avait décidé que rien ne serait laissé au hasard dans sa vie : une pièce de théâtre où il choisirait figurants et acteurs et où lui seul jouerait les premiers rôles.

Au *News Café*, après leur brève entrevue, les deux compères retournèrent dans la salle. Ils regagnèrent leurs chaises sans que personne n'y prête la moindre attention. Les conversations allaient bon train, mais Amaury qui avait pris place en face de moi faisait une drôle de mine. Son visage était figé et il ne put s'empêcher de me jeter l'un de ses regards qu'il affichait quand quelque chose n'allait pas. Il remua ses lèvres et je pus déchiffrer ces mots :

– Blanche, viens ce soir à ma soirée. Chez moi à 22 h, promis ?

J'acquiesçai de la tête en guise de réponse. Il esquissa un sourire puis il m'embrassa la main. Il se tourna vers Nicolas comme pour le défier. J'en avais assez vu de leur petite rivalité ridicule. J'étais libre de faire comme il me plaît et je décidai de m'éclipser en catimini. Sur la pointe des pieds, je sortis sans leur dire au revoir. Tout ça me tournait la tête, sans parler de la manière dont je venais de m'illustrer en dansant dans les bras de Nicolas. Et Amaury qui insistait pour que j'assiste à sa petite fête... Il se faisait en effet une joie d'emménager enfin seul. Valentine m'avait elle-même fait comprendre qu'il envisageait justement de me faire, le soir même, sa déclaration. Il avait déniché la perle rare, un grand trois-pièces rue Jacob où il venait tout juste de s'installer. Amaury avait une façon assez particulière et puérile de voir les choses. Il agençait les

événements de sa vie comme s'emboîtent entre elles les pièces d'un jeu de mécano. Tout devait s'enchaîner, et se coordonner dans un ordre bien précis. Faire des études, trouver un boulot, emménager dans un appartement, et fonder un foyer avec femme et enfants. Trois de préférence. Un garçon et deux filles. Lui aussi attribuait des rôles aux acteurs de sa vie et Amaury possédait des cartes maîtresses dans son jeu et il comptait bien tirer profit de ses atouts.

Depuis qu'il avait fini ses études et qu'il avait commencé à travailler, il nous partagea qu'il ne supportait plus de vivre chez ses parents. Il n'avait pas même trente ans et on avait beau lui répéter que ce n'était pas grave, mais lui vivait cela comme une véritable punition. Pourtant il occupait seul le dernier étage de la résidence familiale sise avenue Georges Mandel dans un splendide hôtel particulier avec une vue imprenable sur la Place du Trocadéro. Cela faisait un peu moins d'un an que sa sœur Valentine avait quitté la maison et elle habitait rue Vavin plus près de sa fac. Ainsi, les parents d'Amaury, de riches propriétaires terriens, cédèrent aux instances de leur fils à qui ils ne savaient rien refuser. Le père, notaire de sa profession s'exécuta sans hésitation. Vint alors s'ajouter à leur parc immobilier, l'appartement de la rue Jacob, dont Amaury prit possession après maintes rénovations. Ce dernier avait fini par se faire comprendre. Avec son tempérament bouillant, il avait besoin de partir à la conquête de nouveaux horizons et il parvint aussi à convaincre ses généreux bienfaiteurs de mettre le dernier étage de leur maison en location. Lui se chargerait personnellement d'en collecter les loyers. Amaury avait une grande force de persuasion et c'était chez lui une sorte de don.

Cependant, j'appréhendais de me rendre à cette petite fête où il planifiait de m'avouer sa flamme et sa passion. Il avait eu un air si triste en me voyant danser avec Nicolas qu'il avait lourdement insisté pour que je sois là. J'avais répondu avec politesse à son invitation tout en sachant que j'avais déjà pris ma décision.

Amor, à mort

« *Amor verberum* »

Les mots, ces tout petits maux
Qui vous entraînent et vous enchaînent
Qui se lient les uns aux autres
Et vous causent les plus grandes peines.

« *Amori et dolori* »

La déclinaison de l'Amour
Change de forme et de terminaison
À Paris ou bien à Hambourg,
Elle se termine de la même façon
Des ah !
Des oh !
Et des bas.

La conjugaison du verbe Aimer
Se récite au présent
Parfois au passé
Toujours à l'infini
Amaury,
Amor,
Amori,
À mort.

Ma lettre d'Amour
Commençait avec NI CO LAS.

Quatre consonnes
Trois voyelles.

Elle finirait un jour
Avec des hauts et des bas
Les bas de laine d'Hélène.

À l'aurore, soudain la haine
Avec la nuit, les maux,
Ceux de la mort d'Amaury,
Les mots d'*Amor*, d'*Amori*.

Amor !

Avant de quitter le *News*, je fis un petit détour par « le cabinet des fées » pour m'y jeter de la poudre aux yeux et me repoudrer le nez. J'en ressortis quelques minutes plus tard toute rafraîchie et toute ragaillardie. Et hop, en une pirouette, et à la main une baguette, je me retrouvai rue d'Assas à hélér un taxi qui me ramènerait chez moi aussi rapidement qu'une fusée. L'ambiance au café avait été joviale ce qui annonçait plutôt une belle soirée en perspective.

Il était déjà dix-neuf heures lorsque j'arrivai chez moi. J'habitais encore chez mes parents et contrairement à Amaury je m'y sentais bien et n'éprouvais nullement le besoin de quitter la demeure familiale. J'avais grandi dans le 16^e arrondissement, dans un quartier cossu de la capitale, un immeuble haussmannien situé Place Mexico tout près du Trocadéro. Un appartement bourgeois qui s'étendait sur 300 m² et qui offrait tout le confort rêvé. Un espace de vie chaleureux auquel nous étions tous très attachés, mais qui avait pour seul défaut d'avoir un interminable couloir qui le traversait de part et d'autre. De son vivant, papa ne souhaita pas entreprendre de travaux d'aménagements ce qu'il jugeait inutile et coûteux. Mais au fil du temps nous avons fini par nous accommoder de ce passage qui nous conduisait à la cuisine, lieu d'échange, de partage et de convivialité. La façade était en pierre de taille, avec des volets métalliques et des balcons en fer forgé. À l'intérieur, le sol était recouvert d'un parquet sombre à chevrons en chêne massif orné par endroit de tapis d'Orient que papa avait acheté à prix d'or à des marchands d'Ispahan. Ce cadre offrait le charme d'un cadre de vie parisien et les pièces étaient suffisamment spacieuses pour permettre à chacun, une fois que nous avons atteint l'âge adulte

d'y mener une vie autonome, sans avoir à rendre de comptes à personne. Toutes les chambres disposaient d'une salle d'eau et de cabinets de toilette individuels. Bien pratique puisqu'avec ma sœur Gabriella, l'aînée de la famille, ça nous évita des embrouilles ou de nous crêper le chignon pour des brouilles de filles. Maman n'eut donc jamais à se plaindre au sujet de la disparition d'un flacon de parfum, d'un rouge à lèvres, et d'une paire d'espadrilles.

* * *

Les dernières années passées à la maison, je pouvais entendre le matin au réveil, du *R&B* des années 60, de la *Soul* et du *Funk* que Romain, le benjamin de la famille, écoutait à fond, enfermé de longues heures dans sa chambre, avec Clémence, sa petite amie venue du continent africain. Cela faisait trois ans qu'ils sortaient ensemble et Romain vouait à la jeune brindille une passion égale à son goût immodéré pour la confiture à la myrtille, pour le cannabis et les jonquilles qu'il lui offrait par cargaisons entières. Il lui consacrait tout son temps et ne jurait plus que par elle. Ainsi, s'était-on tous mis à écouter de la musique afro-américaine et régnait-il chez nous une drôle d'ambiance que grand-maman avait d'ailleurs prise en aversion. Le biniou avait bercé toute sa jeunesse et cette dernière avait été plus habituée à exhiber ses belles gambettes dans les guinguettes et bals musettes que dans les discothèques. Alors, avec tout ça, elle se sentait un peu perdue. Mais elle continuait à venir nous rendre visite, car elle adorait son petit-fils qu'elle couvrait de cadeaux. Cependant, un jour elle craqua. Pour cette Bigoudène s'en était trop, car, nous avoua-t-elle enfin, cette musique lui donnait des migraines et elle avait fini par prendre cette pauvre Clémence en aversion.

– Elle est noire ! Et ça me gêne, se lamenta-t-elle, fort en peine.

Mais au bout d'un certain temps elle se fit une raison et elle s'habitua à la petite Africaine à qui elle reconnaissait le mérite d'avoir sorti son unique petit-fils de l'abus de substances

hallucinogènes. Les deux tourtereaux se fréquentaient donc depuis la Seconde au Lycée Janson de Sailly et à force d'un travail acharné ils avaient pu y intégrer ensemble la classe de Prépa HEC. Pour Romain, ce ne fut donc pas toujours facile et à nos yeux Clémence avait joué le rôle d'une bonne fée, extrêmement attachante et surtout très ravissante. Romain n'eut pas le moindre mal à nous avouer la nature de ses sentiments envers sa dulcinée qui avait pris une place peu négligeable dans son cœur. D'ailleurs, pour ma part, je la considérais presque comme une sœur et nous la regardions tous avec beaucoup de bienveillance. Difficile de ne pas s'attendrir devant cette belle ingénue au regard de velours. Sa démarche était altière avec un port de tête digne d'une reine d'Éthiopie. Cependant, sous des apparences de fragilité se cachait un tempérament bouillonnant. Quand on interrogeait la belle gazelle sur l'Afrique, s'opérait alors sous vos yeux une drôle de métamorphose. Elle sortait ses griffes et se mettait à rugir comme une lionne. Elle défendait avec passion le continent de ses ancêtres, dénonçant au passage l'esclavage et la colonisation nous disant qu'elle voulait un jour suivre les traces de son père Président du Yabon. Elle n'était cependant pas dupe du mariage contre nature qui existait entre son pays et les anciens colons. Elle souhaitait donc un jour rompre ces chaînes en reprenant les rênes du pouvoir. Mais elle ne se faisait pas beaucoup d'illusion car, nous disait-elle, cela prendrait encore beaucoup de temps avant de voir régner les indigènes. Elle aussi avait fait un rêve et le projet de son cœur n'en était qu'à l'état d'embryon. On aurait cru entendre une vieille rengaine du panafricanisme ou alors un discours réchauffé de l'honorable Kwame Nkrumah que son père avait sans doute dû rencontrer. Le rêve avait été celui de Martin Luther King, une utopie qui avait coûté, à ce dernier, la vie. Et hélas, on avait tué ce jeune roi pour empêcher sa lignée, un jour, de régner.

– On peut décapiter un chef, mais rien ne peut empêcher un peuple en marche de faire sa révolution ! Celle de se choisir

une destinée, de vivre en toute liberté, et de trouver sa place dans l'Humanité. Une route traversera le Caire pour se rendre au Cap de Bonne Espérance. En passant par Kinshasa, des tours d'ivoire et de verres s'érigeront devenues le reflet des trésors cachés d'un peuple et de sa gloire longtemps usurpée. Le soleil aura brûlé le sol couleur de feu du continent. Les rayons auront tanné la peau cuivrée de ses habitants et le sang aura coulé de ses veines. L'alchimie aura-t-elle lieu ? Le vil deviendrait-il un jour précieux ? Non, grondait la belle, mais l'or noir, jaune et rouge ainsi que les diamants du continent africain transformeront des villages de paillotes et de huttes aux rues sales, en villes aux artères propres et éclairées où les passantes seront de belles Nubiennes arborant avec fierté des parures *De Beers* et des bijoux *Cartier*...

Alléluia ! pensai-je tout bas. Clémence, prêchait pour la cause du peuple noir, elle la fille d'un dictateur africain. Et sans doute que sa mère à elle devait déjà bien se servir en diamants. Elle avait de la suite dans les idées cette petite Clémence, et de beaux projets aussi. Avec son petit côté candide, on avait envie de la croire...

Oui, en écoutant parler les deux tourtereaux, qui s'insurgeaient contre toute forme d'injustice, on aurait bien voulu les suivre. Pourtant, ils incarnaient à eux d'eux les paradoxes et le cynisme de notre époque où les riches s'inquiétaient du sort des pauvres tout en continuant à leur prédire un avenir sinistre. Romain et Clémence étaient les pions du système capitaliste confiscatoire qu'ils dénonçaient. Le monde du XXI^e siècle serait encore rempli d'injustice, de misère, et gangrené par la guerre, tout ce dont on avait cru pouvoir se débarrasser avec les progrès de la science et surtout le développement intellectuel sans bornes du Sapiens Sapiens. La dernière grande lignée de singes aura malheureusement réussi, par des progrès prodigieux, la prouesse de causer la destruction, en un seul siècle, de son habitat naturel, formé sur des millions d'années.

Mais avec des armes comme la jeunesse et un brin d'innocence, Romain et Clémence comptaient bien le réformer ce monde. À peine vingt ans et tout devenait possible. Avec un peu de musique, de belles paroles et beaucoup de larmes. Ils avaient au moins réussi à rallier une personne à leur juste cause et grand-maman ne jurait plus que par Clémence. Le métissage des cultures eut au moins l'avantage, à la maison, de faire reculer le racisme.

Je disposais d'une bonne petite heure devant moi pour me préparer avant de me rendre à la pendaison de crémaillère d'Amaury. J'avais soif et j'avais des envies de boire du vin blanc, histoire de me mettre de bonne humeur avant la fête. Je traversai le long couloir pour rejoindre la cuisine et passai devant la chambre de Romain située au bout, près de l'escalier de service. Avantage non négligeable pour lui, lorsqu'il rentrait un peu éméché de ses virées nocturnes, ou quand il accueillait Clémence, venue en voisine, à des heures tardives. Je pouvais entendre les notes d'un vieux tube de Curtis Mayfield s'échapper de sa porte entrouverte. Une fois à la cuisine je trouvai dans le réfrigérateur une bouteille de *Monbazillac*, un bon cru du *Château La Borderie*, débouché la veille. Je me servis une rasade et balançai la tête en écoutant un morceau de *Little Child Runnin' Wild*. Je me levai, le verre à la main que je fis tourner pour en humer les arômes.

J'avalai une gorgée, acquiesçai de la tête puis esquissai un pas de danse tout en fredonnant les paroles d'une chanson que je connaissais par cœur :

*“Little child
Runnin' wild
Watch a while
You see he never smiles*

*Broken home
Father gone
Mama tired
So he's all alone*

*Kind of sad
Kind of mad
Ghetto child
Thinkin' he's been had*

*In the back of his mind he's sayin'
Didn't have to be here
You didn't have to love for me
While I was just a nothin' child
Why couldn't they just let me be
Let me be, let me be, let me be*

*One room shack
On the alley-back
Control, I'm told
From across the track*

*Where is the mayor
Who'll make all things fair
He lives outside
Our polluted air*

*And I didn't have to be here
You didn't have to love for me
While I was just a nothin' child
Why couldn't they just let me be
Let me be, let me be, let me be*

*I got a jones
Runnin' through ma' bones
I'm sorry son
All your money's gone*

*Painful rip
In my upper hip
I guess it's time
To take another trip*

*Don't care what nobody say
I got to take the pain away
It's getting worser day by day
And all my life has been this way*

*Can't reason with the pusherman
Finance is all that he understands
'You junkie, mama cries, you know'
Would rip her, but I love her so
Love her so, now..."*

Romain aimait la musique de ghetto, et quand il se confiait à moi dans ses moments de *blues* il me disait que ça lui foutait les jetons d'être impuissant face à la toute cette misère dans les banlieues et que son petit confort de bourgeois du 16^e l'étouffait. En l'entendant je me disais que c'était bien là sa force avec Clémence, que de se persuader qu'ils pouvaient s'identifier avec les jeunes du 9-3 sous prétexte qu'ils avaient le même âge. Mais qu'est-ce qu'ils en savaient eux de la galère dans les cités avec leurs jolies montres au poignet, *Poiray, Audemars Piguet*. L'ironie c'était qu'en se réveillant un jour, la lucidité tournerait leurs rêves en cauchemars. À l'adolescence, Romain avait eu du mal à grandir, il avait, comme

on dit, filé un mauvais coton en fricotant avec la racaille de Bondy avec qui il fumait *d'la beuh*. Sans doute voulait-il prolonger son état d'innocence en s'enfumant avec des joints. Mais au lieu de cela il avait plongé dans la délinquance et seule la poésie de Clémence avait pu l'extirper de sa dépendance et épouser de belles causes devint leur combat. Ils partirent donc en croisade contre toutes formes d'injustices, et ils montèrent une association. À défaut de réformer les conditions de vie difficiles de milliers d'êtres humains venus s'échouer dans les ghettos de Calcutta, de New Delhi ou d'Accra, ils commenceraient par aider les pauvres malheureux des banlieues françaises. Partager un morceau de pain, distribuer des vêtements collectés chez les bourgeoises du 16^e, et beaucoup de solidarité leur permirent de s'engager dans une action humanitaire en dehors de leurs cours à Janson. Moi qui étais pourtant sceptique sur leurs soi-disant bonnes intentions, j'étais devenue admirative de leur lutte. Leur association avait pour nom *La République du Cœur*. Clémence était persuadée qu'avec de l'engagement citoyen et de l'action on viendrait à bout du mal qui gangrenait les cités. Il fallait que *tous* se sentent concernés, insistait-elle.

– Tu comprends, me partagea-t-elle un jour, ça ne peut pas être que l'affaire des politiques, car on est tous concernés. On est embarqués dans la même galère ! Si on n'aide pas la Banlieue, on est tous dans la *merde* ! Il faut un plan banlieue et inviter les jeunes des beaux quartiers à s'investir dans une action citoyenne...

Elle n'était pas complètement Française et je l'interrogeai sur ce qui pouvait bien la motiver.

– Certes je ne suis qu'à moitié Française, répondit-elle, mais les idées de la France qui ont influencé le monde sont universelles. Elles n'ont pas de couleurs et c'est en elles que je me reconnais. Elles sont pleines d'humanité. Elles éclairent et apportent de la chaleur à tous ceux qui vivent encore dans l'obscurité. Elles ont fait renaître des peuples dévastés.

Ad Gloriam

Tant qu'il y aura la lumière,
Sur la terre tout entière,
Jailliront des gerbes de fleurs
Sur les tombes de veuves qui pleurent
Des maris tombés pour la gloire
D'un monde sans paix et sans espoir
Les larmes qui couleront toute une vie
Feron germer les pensées et les soucis.

Cela n'en demeurerait pas moins ironique pour une fille de dictateur de vouloir prendre la défense des mal-logés en France. Elle n'avait qu'à convaincre son père d'en faire autant chez lui au Yabon avec l'argent du pétrole, cela serait d'autant plus efficace et combien plus humain. Clémence n'était pas la plus à plaindre, ses parents possédaient à Paris et sur la Côte d'Azur beaucoup de biens que bon nombre de leurs ressortissants auraient aimé squatter plutôt que de moisir dans les barres HLM des cités. Ou bien peut-être que son dictateur de père avait lui aussi besoin d'être éclairé par les idées françaises. Mais on ne pouvait pas lui en vouloir à Clémence. À elle seule, elle représentait le paradoxe africain et celui des *Pays en développement* où les riches sont plus riches que les riches et les pauvres plus pauvres que les pauvres.

Superbe Afrique

Reine d'Afrique riche de tes puits de pétrole,
Couverte de rivières de diamants et
De poussière d'or.

Superbe Afrique des rois du pétrole et du fric
Tu es belle, mais tu caches sous tes jupons souillés de sang
La honte des peuples.

Beauté d'Afrique au corps sculpté dans l'ébène et l'ivoire
Tes amants sont nombreux, tes princes des légendes
Mais la terre rouge de tes ruelles
Abrite les plus pauvres d'entre les pauvres.

Perdue dans mes pensées, je dégustais ce vin délicieux aux odeurs de miel qui laissait sur mon palais un goût sucré de pêche et de mirabelle. Et je me disais qu'en tous cas beaucoup devaient lui envier sa cage dorée et les ghettos de riches dans lesquels elle avait grandi elle et sa famille. Elle habitait non loin, à la rue Dosne, ou sur l'avenue Foch, dans le beau 16^e, à l'abri du besoin, bien loin de l'Afrique qui pleure et des souffrances de ceux qui ont faim, de ceux qui crient et hurlent en chœur ce refrain :

La Rue Dosne

À toi le riche de la Rue Dosne
Donne, donne, donne
Un peu d'avenir
Un peu d'abri
Un peu de pain
À toi le riche, noir ou blanc
Donne, donne, donne...

Chapitre 2

PLACE DE LA SORBONNE

Sur les parois de mon verre lisse, les gouttes dorées du divin breuvage coulaient et glissaient jusqu'au fond de ma gorge. Je boirai la coupe jusqu'à la lie. Tombée sous le charme d'un *Monbazillac* élégant de courtoisie, je ne pouvais résister à ce conquérant d'un autre âge et je succombai à ses baisers brûlants et parfumés pendant que subtilement se distillait en moi son fiel et qu'il remplissait mes entrailles de sa noble pourriture. Je regagnai ma chambre en tenant à peine debout. Ça swinguait, ça tanguait comme sur un catamaran. Je m'allongeai un instant sur mon lit et revis les souvenirs de mon enfance venir par vague inonder ma mémoire. Embarquée sur les rivages lointains de l'Afrique, j'échouai en Bretagne, terre de mes aïeux.

Nous descendions d'une famille de marins. Gabriella, Blanche et Romain respectivement nés en 1973, 75, et 77, étions les trois héritiers de la famille Enblac'h originaire du Morbihan en Bretagne. Gabriella et Romain avaient beaucoup pris de papa avec des cheveux brun très foncé. Maman, dont je tenais ma blondeur excessive était l'antithèse de papa. Ainsi notre différence physique était-elle énorme et seuls nos yeux clairs et bleus, la même expression dans le regard indiquaient que nous sortions bien d'une même et seule

fratrie. Ingrid Svenson, notre mère avait le teint pâle et ma grande taille aussi me venait d'elle remontant à des origines scandinaves. Ses pommettes étaient hautes, sa bouche fine et joliment dessinée, un visage qui s'éclairait dès qu'elle souriait en laissait paraître une dentition parfaite. Son corps était svelte comme celui d'une athlète. Toujours aussi séduisante à 50 ans qu'à ses 20 ans, maman ne laissait jamais personne indifférent. Papa était tombé sous le charme de sa beauté froide venue du Nord. Avec ses 1m80, elle en imposait et elle avait su apprivoiser mon père, Alain Enblac'h.

Aux dires de maman, papa avait été un séducteur invétéré. Elle se vantait souvent de ce qu'elle avait été la seule de ses nombreuses conquêtes à réussir à apprivoiser ce marin dans l'âme et au bout du compte ils finirent par partager 30 ans de vie commune.

Maman avait réussi à se rendre indispensable en s'imposant auprès de ce célibataire endurci. Pourtant au départ de leur relation cela n'était pas gagné d'avance, car il avait passé son existence à fuir tout engagement avec une femme. Ainsi lorsque maman le rencontra pour la première fois, il avait la réputation d'un coureur de jupon et à 32 ans passés il n'avait pas encore trouvé chaussure à son pied.

Cependant, ils s'étaient aimés dès les premiers instants et papa abandonna très vite ses principes de vieux garçon pour s'installer avec elle. Ils vécurent ainsi en concubinage pendant des années avant que maman ne commence à réclamer un gage plus important de son amour. Mais c'était peine perdue, car ce sujet qui revenait de plus en plus souvent devint entre eux une cause de dispute et de séparation. Le mariage, il ne voulait pas en entendre parler. L'amour exclusif ce n'était pas pour lui. Il continuait donc à voir d'autres filles, à sortir tard le soir sans donner d'explications. Ainsi, au bout de trois ans de vie commune maman lui posa un ultimatum. Mais comme il ne voulait rien entendre, elle le quitta. Un beau jour papa rentra dans l'appartement qu'ils occupaient à Montmartre, rue

Gabrielle et trouva l'appartement vide avec un petit mot griffonné, sur un bout de papier, déposé sur la table.

*« Alain,
C'est terminé.
Adieu,*

Ingrid »

Alain pensa au pire en voyant cette note. Le départ d'Ingrid était impensable. Il se rendit compte qu'il ne pouvait plus se projeter dans un monde sans elle à ses côtés. Son odeur avait tout imprégné, ses habits dans son armoire, mais aussi tous les moindres recoins de sa mémoire. Il partit dans sa chambre et trouva sur une chaise un foulard qu'elle avait laissé derrière elle. Il serra l'objet dans ses mains puis s'allongea sur son lit en fermant les yeux. Il se mit à sangloter en suffoquant comme un enfant. L'odeur de son parfum se dégageait du morceau de tissu tandis que des idées de suicide envahissaient sa pensée. Il se ressaisit et sécha ses larmes. Il s'en voulait presque d'avoir laissé une femme prendre autant de place dans sa vie. Mais au fond de lui il savait qu'il ne pourrait plus vivre sans elle. Il avait peur de la perdre et s'il ne faisait pas un geste, il finirait par se retrouver tout seul, comme à la mort de son père, où pour la première fois il avait ressenti le même sentiment d'abandon. Ingrid n'était pas folle, mais en fuyant comme elle l'avait fait, c'était pour montrer à Alain qu'il ne pourrait pas se passer d'elle. Elle lui en avait voulu de ce qu'il avait affiché autant d'indifférence. Il s'était montré insensible à ses souffrances, et avait ignoré toutes ses demandes. Il ne lui suffisait que d'un mot pour la voir revenir, mais les jours passèrent, puis les mois. Au bout d'un an de rupture, Alain se confia enfin à sa mère et il lui avoua qu'il avait bien trop d'orgueil pour faire le premier pas. Sa mère fut témoin d'une crise de larmes qui la décida à intervenir. Et il fallut tout son tact et sa diplomatie pour persuader Ingrid de revenir.

– Je connais Alain, il ne t'appellera pas. Pourtant si tu savais comme il a l'air de souffrir. Depuis que tu es partie, il n'est plus vraiment le même homme. Il a grossi et il a repris la cigarette. Il se laisse aller. Tu ne vas tout de même pas le laisser comme ça... s'avança-t-elle une première fois.

Puis, comme elle voyait que cela ne marchait pas, elle tenta une autre approche.

– Tu verras avec le temps tout ça va se tasser. Il va changer, il faut faire des enfants et il n'aura pas d'autre choix que de t'épouser.

Ingrid donna raison à la vieille dame et suivit ses conseils. Elle retourna vivre avec Alain, rue Gabrielle et plus tard ce fut le ventre bien rond qu'il lui passa la bague au doigt devant le Maire du 18^e arrondissement. Depuis l'intervention de grand-maman, la situation sembla s'améliorer entre eux. Gabriella naquit quelques mois plus tard, nom qui lui fut donné en l'honneur de la rue où elle avait été conçue. Après ma naissance et celle de Romain, la garçonnière de papa fut transformée en pouponnière. Cependant, l'espace étant devenu trop exigü, nous déménageâmes Place Mexico où, maman infiniment reconnaissante à sa belle-mère, lui accorda un droit de visite illimité chez ses petits-enfants. Un privilège qui lui fut conservé bien après la mort de papa. Bru et belle-mère se côtoyaient sous le même toit sans heurt ni anicroche. Ainsi papa, au lieu de devenir un terrain naturel de dispute devint l'objet de leur amour filial et conjugal mué en une dévotion presque religieuse.

Cependant, grand-maman malgré ses saintes actions et qui aurait mérité d'être canonisée cent fois ne put jamais convaincre son fils d'abandonner les plaisirs de la chair. Car jusqu'à sa mort ce dernier, ne cessa de multiplier les liaisons extraconjugales avec les nombreuses maîtresses qu'il entretenait. Et maman qui n'était pas dupe de cette situation avait fini par se résigner à accepter les infidélités répétées de son mari. Elle se consolait en se persuadant

qu'elle avait la meilleure part et que les *autres* ne pourraient jamais la lui disputer. En grandissant, nous étions tous au courant des agissements détestables de papa et nous admirions maman pour son courage, son abnégation et surtout sa ténacité. Grand-maman et elles faisaient partie d'une autre génération de femmes incapables de se rebeller et qui démontraient un courage tout à fait remarquable. Elles feignaient de ne rien voir, des trahisons jusqu'aux plus petites vexations. Le cocu, si son honneur n'était pas lavé, se retrouvait castré, ses parties génitales exposées sur la place publique. Tandis qu'une femme trompée c'était beaucoup moins grave et plus communément accepté. Il lui était reproché, soit d'être trop laide soit de ne pas bien tenir son mari. Dans le cas de maman, toutes ses tentatives pour garder son homme avaient échoué et elle s'était finalement résignée à souffrir en silence. Alors pour ces femmes, la mort du conjoint restait la seule délivrance. Et pour celles qui avaient épousé un bon parti, elles deviendraient des veuves joyeuses portant leur deuil avec dignité sans jamais chercher à se refaire leur vie. Ainsi, à la mort de grand-père puis plus tard de papa, grand-maman et Ingrid héritèrent toutes deux d'un joli pécule. De quoi les consoler toutes deux jusqu'à la fin de leurs jours. Elles étaient enfin libérées du poids d'être une fille, de celui d'être une femme. Plus personne ne viendrait leur dicter leur conduite et ces héroïnes d'un autre âge obtinrent leur médaille. Celle du mérite d'avoir montré un comportement si exemplaire durant toute une vie de calvaire. La mort leur rendit leur liberté, mais elles continuèrent à entretenir la mémoire de leurs défunts maris en retournant religieusement déposer des gerbes de fleurs sur des tombes qu'elles avaient érigées en mausolée. Mais au fil du temps, ces femmes si fragiles devinrent les piliers indispensables à l'équilibre de notre maison. Je ne sais d'où leur venait autant de force et comment elles avaient réussi à surmonter les malheurs qui s'étaient successivement abattus sur elles.

Ainsi, à vingt ans je me faisais une conception du mariage pas très joyeuse. Je voulais vivre avec mon époque où la seule valeur qui comptait vraiment c'est la réalisation de soi. Je ne voulais pas finir comme elles et sacrifier ma vie au profit des autres. Et dans cette quête, l'essentiel serait de trouver mon alter ego.

– *“Pravum est cor omnium et inscrutabile quis cognoscat illud”*, conclut le prêtre.

Dans l'homélie du curé, le jour de l'enterrement de papa, il était question de rédemption où la mort serait un passage une sorte de baptême du feu qui viendrait purifier les cœurs. Elle viendrait rappeler aux vivants dans leur vie sur terre que *« tout n'est que vanité et poursuite du vent »*.

– L'important c'est d'aimer et d'avoir été aimé en retour.

Ces paroles du prêche pleines de vérité résonnaient d'une façon toute particulière, surtout après ce qu'on venait d'entendre chez le notaire en découvrant tout l'amour que papa avait laissé derrière lui. Le matin même qui avait précédé sa mise en bière, selon ses dernières volontés, nous fûmes tous conviés, à nous présenter chez Maître de Blesneaud, le notaire de la famille qui n'était autre que le père d'Amaury et de Valentine. À notre grande stupéfaction, nous apprîmes l'existence d'un demi-frère âgé de 6 ans. Sa mère et lui étaient d'ailleurs présents pour la lecture du testament. D'après les dernières volontés du défunt, ce petit inconnu qui nous dévisageait avec de petits yeux tout ronds héritait, à parts égales avec nous, de l'immense fortune d'un géniteur qu'il ne connaîtrait jamais. Nous étions sous le choc sans trop savoir quoi faire ni que penser de ce qui apparut d'abord à nos yeux comme une grossière imposture. Il aurait été aisé de contester cette décision et de réclamer post-mortem un test de paternité. Mais il n'y avait rien à faire sinon qu'à regarder en silence un spectacle désolant. Ce Gaëtan (c'était ainsi qu'il se prénomma) était le portrait craché de notre père. Il portait en lui les mêmes gènes et dans ses veines coulait le même sang que

nous et au travers de ses grands yeux innocents, ceux de papa nous scrutaient et nous interrogeaient. Ils nous envoyaient un message d'outre-tombe. Le respect de ses dernières volontés. Alors maman, soumise jusqu'au bout, s'était levée dignement et d'un geste tendre et élégant avait embrassé Gaëtan puis sa maman. Pourtant, pour elle ça ne devait pas être si évident. Mais comme toujours, maman préféra se taire et supporter plutôt que de se révolter alors que Gabriella et Romain eux se levèrent et quittèrent la salle précipitamment. Vinrent s'ajouter à leur douleur l'amertume et la rancœur d'être forcé de partager avec ces inconnus leur fortune et leur douleur. Pour ma part, je me cloîtrai dans un silence à faire pâlir une carmélite. Ainsi un peu plus tard, à l'enterrement, les larmes coulèrent-elles en abondance. Derrière ces pleurs on pouvait imaginer qu'il se cachait bien des choses. La peine de perdre un mari et un père. Mais aussi le bonheur d'une femme qui ne connut pas la blancheur d'un voile immaculé de mariée, mais qui vêtue de noir portait magnifiquement le deuil. On ne les revit jamais plus tous les deux.

* * *

La bouteille de *Monbazillac* m'emporta encore plus loin dans les flots du temps, et fit jaillir les souvenirs d'une autre époque, celle où vécurent mes ancêtres les Enblac'h.

À la mort de son propre père, Alain Enblac'h avait lui-même hérité de biens considérables. Auguste Enblac'h, mon grand-père avait fait fortune dans la construction de bateaux de plaisance et de voiliers en Bretagne et il avait transmis à Alain sa passion pour la mer. Les Enblac'h étaient originaires de Lorient et avaient navigué sur tous les océans. Après-guerre, grand-père Auguste avait servi dans la marine marchande comme commandant de bord. Il abandonnait ainsi pendant plusieurs mois son domicile, sa femme Soizic et son fils unique pour s'embarquer sur de prestigieux paquebots. Il faisait escale dans les ports de plaisance du monde

entier, à Shanghai, Nassau, Sydney ou encore Rio de Janeiro et se laissait séduire par la beauté des rivages lointains. Il tombait sous le charme de filles de joie rencontrées au détour d'une promenade. Elles étaient d'une beauté envoûtante. Elles avaient fière allure et marchaient avec audace et insolence. La cambrure de leurs hanches invitait les voyageurs à la danse. Quelques petits pas esquissés sur des airs de salsa, de tango ou de bossa-nova suffisaient pour que le charme opère. Dans la moiteur de la nuit, on s'enivrait alors de rhum et d'amour. Des échanges de baisers torrides où les corps se cherchaient. Peau contre peau l'on se frôlait et l'on se caressait. De ces rencontres, grand-père conserva des souvenirs aux senteurs d'épice et au parfum de narcisse. Il ramena avec lui de ses voyages des clichés de ces naïades qu'il dissimulait dans un album secret où ces belles inconnues déployaient tous leurs atouts. Plus tard, papa découvrit cette étrange collection d'images de femmes dévêtues soigneusement conservées dans un écrin.

Au bout de quelques années, Auguste quitta la marine pour se lancer dans la construction de bateaux et la fabrication de voiliers. Puis avec les années 70 et l'engouement pour les grandes courses de frégates, il profita des prouesses technologiques pour concevoir des bateaux plus légers grâce auxquels d'illustres navigateurs furent capables de battre tous les records. Ainsi grand-père devint-il un armateur de renom et les commandes pleuvaient du monde entier. Il put ensuite étendre l'activité à la fabrication de voiliers de plaisance et de yacht de luxe. Avec l'âge, il projeta de laisser les commandes de ce fleuron de l'industrie et envoya son fils faire des études d'architecture et d'ingénierie navales à Paris.

Papa avait à peine vingt-cinq ans quand il débarqua dans la capitale en laissant derrière lui la fabrique et les usines de Lorient. Il se faisait une idée très précise de ce qu'il voulait devenir dans la vie et lorsqu'il obtint son diplôme il décida de ne plus retourner vivre en Bretagne au grand dam de son père. Il se mit à son propre compte et ouvrit une étude d'architecture navale dans le 8^e arrondissement.

Il travailla dur et parvint à se forger une réputation. La trentaine lui réussissait bien, faisant sensation auprès des midinettes, collectionnant les aventures sans lendemain. Il se refusait d'avoir une vie rangée avec femme et enfants comme la plupart de ses amis d'enfance restés à Lorient. Il gagnait très bien sa vie et avec ses premiers deniers, il put acquérir un appartement à Montmartre, rue Gabrielle près de la Place des Abbesses.

Pendant longtemps, grand-père lui en avait voulu de ne pas être retourné reprendre l'affaire familiale. Il ne se fit pardonner que bien des années plus tard après son mariage avec maman. À ce moment-là, il entreprit des visites fréquentes en Bretagne où il se plaisait à renouer contact avec ses vieux amis d'enfance. Il se décida à acquérir une longère en pierre de granit située non loin du port de la Trinité-sur-Mer en baie de Quiberon. Ainsi, toutes les grandes vacances, papa nous amenait dans ce lieu magique du Morbihan. Loin du bruit et des mondanités de la capitale, papa y revenait le temps d'un week-end pour y trouver refuge. Après des années passées à s'ignorer, grand-père et papa renouèrent finalement le dialogue et partageaient leur passion commune pour la mer. De la Trinité, ils s'embarquèrent à deux reprises à bord d'un multicoque, pour partir faire ensemble, le tour du monde.

Soizic ne s'habitua jamais aux absences prolongées d'un mari dont la mer s'était rendue maîtresse. Une rivale impitoyable à qui Auguste ne savait rien refuser au point de lui donner sa vie en offrande. En tragédienne, la mer, cette *Grande Dame aux yeux bleus* avait orchestré la mise en scène d'une pièce où se s'était jouée la mort de son amant. Démontée, muée en une concubine sans cœur elle l'avait emporté dans sa furie et plongé dans les profondeurs de ses remous. Auguste avait été séduit par cette sirène enchanteresse et par le charme du va-et-vient de sa robe ondulante. Le bercement des vagues avait laissé place au déferlement de flots hideux et au déchaînement d'une tempête meurtrière qui avait emporté le pauvre homme pour toujours. C'était pourtant la mer qui avait su faire

naître, dans le cœur de l'enfant du pays, la passion qui avait généré sa gloire et sa fortune. Mais elle avait repris ce qui lui revenait de droit, et avait causé sa perte. Dès le départ, Soizic savait que le combat serait inégal, car la *Grande Étendue* avait fait naître en son mari les premiers frissons de plaisirs irrésistibles et dangereux. Elle lui avait ouvert la brèche d'un passage initiatique, celui de l'enfance vers l'âge adulte. Grâce à elle, Auguste avait accompli tous ses rêves de gosse. Soizic, la jolie Bigoudène de Pouldreuzic, n'avait eu rien d'autre à lui offrir, que de mettre au monde le fruit de leur union terrestre. Alain serait là sa revanche et sa seule victoire sur les éléments. Après la disparition d'Auguste lors de son troisième voyage autour du monde, il lui restait un fils.

À la mort de grand-père, papa revendit l'entreprise familiale ainsi que son étude d'architecture à Paris et dès le début des années 90, il se lança dans l'immobilier. Grand-mère fut dévastée par la mort de son mari et papa lui proposa de venir s'installer à Paris, près de chez nous Place Mexico. Il s'en voulut longtemps de ne pas avoir réussi à dissuader grand-père de partir seul, à un âge aussi avancé, dans cette folle entreprise qui lui avait coûté la vie. Mais rien n'aurait pu empêcher Auguste de partir.

– La mer sera la seule sépulture acceptable pour un vieux capitaine de bateau comme moi. Alain, c'est en son sein que je quitterai la terre. J'y ressens ce qu'aucune femme ne pourra jamais me procurer, confia-t-il avant de s'embarquer au bord de *La Belle Hélène*.

Son dernier signal radio fut capté au large du cap Horn, un matin de décembre 1989.

Cela faisait trente minutes que j'étais là à rêvasser sous le duvet de mon lit pendant que je me repassais encore des images qui faisaient partie de l'album de famille. Sur mes lèvres se dessina un rictus, et des larmes se mirent à couler sur mes joues rougies par le vin. Un instant plus tôt, j'étais prise au piège dans les quarantièmes

rugissants et cela faisait bien dix minutes que j'essayais d'en émerger. Il me parut impossible à ce moment-là de reprendre le contrôle de ma barque et poussée par le ressac, j'échouai cette fois-ci, dans les zones les plus lointaines et les plus obscures de mon existence. Ça tanguait si fort que je basculai par-dessus bord, submergée par des vagues d'émotion, emportée dans les sphères reculées de mon inconscient.

La superstition n'a d'importance que celle qu'on veut bien lui accorder. C'est volontairement admettre l'existence de l'irrationnel dans son quotidien et accepter de se plier aux règles qui le régissent. Le sang breton et celui des marins coulaient en partie dans mes veines. J'observais des cycles qui se succédaient dans ma vie, un flux et reflux de phénomènes périodiques et étranges qui venaient ponctuer ma vie. Je tirais des présages, de signes qui apparaissaient à des jours, à des dates et des périodes précises. L'intuition devint le sextant avec lequel je naviguais en eaux troubles ou par mauvais temps. Pourtant, les astres ne m'avaient rien prédit de bon et je me rabattais sur les chiffres pour qu'ils m'en disent un peu plus ou alors pour qu'ils me parlent presque autant que les mots. Eux qui savaient si bien exprimer ma sensibilité à fleur de peau. Ils étaient devenus les témoins du temps qui passe et savaient interpréter mes émotions et le langage de mon cœur. Les chiffres, eux, étaient des symboles magiques et les faire parler c'était découvrir ce qu'ils portaient en eux. Le mystère qui se cachait derrière l'indicible. Ils me rassuraient, m'émerveillaient et m'effrayaient tout à la fois, car ils parvenaient à rendre concret et palpable ce qu'il y avait de plus abstrait. Quel pronostic tirer de mes chiffres qui, tous les dix ans, depuis l'âge de mes 4 ans, avaient fait sortir par une main invisible le numéro 9 du jeu où se jouait mon destin. Des chiffres gagnants ou perdants selon les circonstances. Dans mes cartes, le 4, le 9 et le 10 étaient tirés, faisant tantôt basculer mon existence dans des cycles de bonheur ou de malheur.

Une nuit de septembre 1979, année de mes 4 ans, l'on m'avait volé ma pureté, l'on m'avait violée, et détruit mon innocence. Jour funeste que celui où Blanche Enblac'h perdit sa virginité. Malheur à l'homme qui avait fait pénétrer en moi l'abject objet, qui par son infamie, avait injecté en moi le poison qui hanta et infecta à jamais ma conscience de petite fille. Mes petits mots d'enfants n'avaient pas su exprimer toute la terreur qu'avait suscitée en moi la laideur et la corruption d'actes abjects et odieux commis par l'oncle, le parent de passage, venu ternir et souiller les pages immaculées de ma mémoire. Il avait déchiré mon hymen et fait saigner mon âme. Un secret de famille et de sang difficile à dénoncer et à dévoiler tant il me pesait et me faisait honte.

L'oncle maternel Alric, était le petit frère de ma mère et il était rongé par un vilain mal. La pédophilie. Un crime qui dans son cas fut doublé de l'inceste. Il s'agissait en réalité d'une tumeur cérébrale qui l'avait peu à peu gangrené jusqu'à lui pourrir l'existence. Le venin d'un serpent malin le tuait à petit feu et circulait dans ses veines. Il s'en servait pour piquer et détruire ses victimes. À plusieurs reprises, en Suède, il fut poursuivi pour harcèlement sexuel et viol sur mineur et ma mère mit des années avant de l'apprendre. Quand la nouvelle de sa dernière arrestation parvint à ses oreilles, il était déjà trop tard. Je faisais moi aussi partie du lot de ses victimes. Il passa plusieurs années en prison. Mais à sa sortie, l'oncle Alric mit fin à ses jours. On le retrouva, à Stockholm, pendu au lustre en cristal de son appartement. Ma mère ne s'en remit jamais, car tragiquement Alric était la seule famille qu'il lui restait en Suède. Et moi, je mis 30 ans avant de pouvoir en guérir. Pendant longtemps j'avais caché à maman les dégâts irréversibles que son frère avait causés en moi. Il avait tué l'enfant que j'étais et insidieusement bien au-delà de sa mort, il continuait à empoisonner ma vie de jeune fille et avait hanté mes nuits de femme. Munie d'un sextant j'aurais tout donné pour m'évader de cette sombre prison pour atteindre un jour les étoiles. Mais au lieu de cela, une vipère

m'avait mordue et par son venin, elle avait transformé mon cœur de verre et de chair en celui d'un monstre de froideur et de fureur.

Le mouvement des vagues me faisait dériver et remonter le temps et j'échouai sur les rives de l'année 1989 où j'échappai de peu à la mort dans un terrible accident de voiture. J'avais failli y laisser mon bras droit resté encastré sous le capot de la voiture que j'occupais comme passagère. Il fallut toute la dextérité d'un chirurgien pour réussir à réparer les chairs en lambeaux et me rendre l'usage de mon bras meurtri et déchiqueté jusqu'à l'os sous le choc des tonneaux. La voiture avait fini sa course dans un ravin. Les images se succédaient par flash, la vision de scènes insoutenables, un mélange de cris d'effroi et de terreur, dans le hurlement de tôles qui se froissent. J'avais 14 ans, et pour moi c'était déjà la fin du monde.

J'aurai dû me méfier en voyant venir 1999... Après la mort de mon père, je croyais être arrivée à la fin d'un mauvais cycle. Ce serait sans doute le début d'une nouvelle histoire.

Depuis ma chambre, je pouvais entendre s'échapper du couloir les mélodies du disque de Curtis Mayfield que Romain se repassait dans sa chambre et dont les paroles se mélangeaient dans ma tête :

"If I were only a child again..."

Only, only, only a child

Only, only, only a child

Only, only, only a child

Only a child again, hey, hey"

Les hommes... je ne me laissais pas facilement approcher par eux. J'avais été marquée au fer dans ma chair et en me regardant dans le miroir du temps, mon corps portait encore les stigmates du viol. Elles étaient vives et ne se refermeraient jamais. Mon rêve c'était de me dédoubler dans un autre corps pour faire taire les

sanglots de l'enfant meurtrie. Je m'imaginai qu'entreprendre un voyage aux sources de la vie serait peut-être salutaire. Partir aux origines de l'existence, dans le pays de l'inconscience pour réparer les dégâts. Basculer dans un néant où il n'y aurait ni douleurs, ni pleurs et ni chagrins, dans la quiétude et la solitude du sein maternel. Pouvoir m'extirper de la prison des premières douleurs de la vie où il y eut un premier cri et bien d'autres encore. Pendant le récit de mon viol, maman était restée muette et par je ne sais quel instinct maternel elle avait tenté de m'éloigner des hommes en m'inscrivant dans une école de filles. C'est ainsi que je me retrouvais depuis le CP jusqu'à la Terminale à l'Institut de Lübeck, situé non loin de la maison. Il y avait donc eu peu de figures masculines dans mon entourage, à l'exception de mon père, et de Romain. Pas de cousins ni de cousines puisque papa était fils unique et que maman n'avait de son côté plus personne. Amaury, le frère de ma meilleure amie était le seul garçon autorisé à venir à la maison et je fuyais les goûters d'anniversaires de peur d'en rencontrer. Jusqu'à la fac, j'ai eu le nez plongé dans des livres devenus plus fidèles que des amis. La parole sortie de la bouche des hommes avait perdu à mon sens toute vérité et toute saveur. Leurs mots m'avaient tendu des pièges et avaient laissé dans ma bouche un goût bien trop amer.

– Ne dis rien de tout ça à maman, m'avait convaincue l'oncle Alric dont le cynisme l'avait poussé à me donner une sucette en guise de récompense, pour acheter mon silence.

Alors, à l'adolescence on m'avait surnommée « le mur » tant à cause du mutisme dans lequel je m'étais enfermée, toutes ces années, que pour ma poitrine pour le moins inexistante. Entre 14 et 16 ans, à l'âge des premières boums, des baisers et des caresses, moi, j'esquivais les regards, je rasais les portes comme une ombre pour que l'on ne me voie pas. Je vivais toutes mes histoires d'amour par procuration. Au travers de mes lectures, je devenais tantôt Juliette, tantôt Yseult et je préférais l'amour romanesque de Roméo ou de Tristan à celui des garçons de mon âge dont je repoussais

avec véhémence toutes les avances. J'étais en guerre contre des jeunes gens aux visages boutonneux, à la voix maladroite et à la barbe naissante qui espéraient m'arracher un sourire, ou bien pire, un baiser. Je jetais dans le désespoir mes soupirants juvéniles dont la seule vue me rebutait à m'en rendre malade. Mes amours étaient aussi idylliques que chimériques, ils avaient été façonnés et alimentés par la trame de romans dont je rêvais de devenir l'une des héroïnes. C'est par la plume d'un art séculaire que je comptais pouvoir m'échapper du monde auquel je ne voulais déjà plus appartenir, car la littérature était devenue la seule patrie à laquelle je voulais appartenir.

Le bac en poche à 17 ans, je rentrais en Sorbonne. Je m'inscrivais à la fac, et tournais une nouvelle page de mon existence sur laquelle une bien curieuse histoire était sur le point de s'inscrire, dans une encre indélébile, avec beaucoup de ratures et de signes indéchiffrables. Dans le Quartier latin, j'arrivais chaque matin à pied, chaussée de mes jolis souliers et j'avais assez fière allure avec ma blonde chevelure, mes yeux couleur azur et ma haute stature. De la bouche du métro Saint-Michel, je remontais la chaussée du *Boul'mich*, la mine toute fermée et le front séré. Je m'avançais aussi inquiétante et menaçante qu'un drakkar émergé de la Scandinavie de mes autres ancêtres les Vikings. Il ne se dégageait de ma personne ni chaleur, ni amabilité, j'étais froide comme un glaçon ou un iceberg, c'est selon. En tous cas, j'étais suffisamment roide pour tenir à distance les garçons croisés dans les couloirs de la Sorbonne. En Lettres Latines, des regards latins et enflammés me scrutaient, me détaillaient et me déshabillaient. J'allais alors me cacher après les cours dans les latrines, pour échapper à cette vermine et aussi pour soulager ma vessie de ses urines. Je m'enfermais pour évacuer mon corps de ses toxines la tête pleine de versions sur Rome et ses sept collines, l'Aventin, l'Esquilin et le mont Palatin...

En cette première année d'université, dans l'amphithéâtre Cauchy, les uns s'affairaient à prendre les notes des précieux cours

magistraux tandis que les autres prenaient des airs faussement studieux en s'arrangeant pour repartir avec le numéro de téléphone d'une jolie voisine. À l'approche des partiels, les salles de cours qui d'ordinaire étaient remplies de jouvenceaux et de jouvencelles distraits et dissipés se vidaient peu à peu. Les plus téméraires d'entre eux, restés fidèles au poste, étaient suspendus aux lèvres du maître de conférence. Ce dernier, comme d'ordinaire, se tenait tout en bas des marches, face à l'auditoire, le regard absent et l'air austère. Toute l'attention se portait sur sa personne et dans sa posture de professeur, depuis sa chaire, il se lançait dans un long monologue sur Voltaire. Ce qui résonnait dans nos oreilles distraites comme une succession incessante de voyelles arrondies et de consonnes palatales et labiovélares. Au bout de quelque temps, comme par magie, une sélection naturelle s'opérait où les plus opiniâtres continuaient à soigneusement prendre des notes sur des cahiers qu'ils remplissaient jusqu'à la dernière ligne et jusqu'aux derniers mots du cours. Tandis que les moins tenaces cédaient à la tentation de s'adonner aux plaisirs qu'offrait le quartier avec ses cafés enfumés et ses cinémas. Dès les premiers rayons, dans le jardin voisin, ces étudiants récalcitrants se confondaient avec des promeneurs venus nombreux flâner au milieu des allées de paulownias, de marronniers et de savonnières bordées de parterres de dahlias, de myosotis et de giroflées. Dehors, l'on roucoulait, l'on s'embrassait, l'on s'aimait ou l'on se détestait. Pendant ce temps, dans l'enceinte de la faculté, ça bizutait, ça chahutait et ça gazouillait. Ainsi les saisons se succédaient-elles Place de la Sorbonne, dans une cadence quasi monotone. D'amour en désamour, les amants du moment et les amis de toujours se croisaient soit en classe, soit sur une terrasse. Et tous ceux qui avaient résisté à l'usure du temps se retrouvaient en octobre au début de l'automne.

En hiver, assise à l'*Écritoire*, situé à une enjambée de la fac, les tables du café étaient devenues des pupitres sur lesquels je déposais «*Les lettres persanes*»... Là-bas, l'on se mettait à débattre de

manière partisane sur le sens de l'Histoire avec des étudiants venus des différentes disciplines. L'ambiance y était bon enfant, chocolat chaud, thé ou café, galette frangipane ou crème brûlée, juste assez pour nous réchauffer pendant les partiels de janvier.

L'Histoire, est un éternel recommencement, une succession d'hiver et de printemps, postulaient les uns. D'autres affirmaient qu'ils croyaient dur comme fer en la Moïra. Chacun avait sa vérité, sur le progrès et sur l'absurdité de l'humanité. D'une oreille distraite, j'écoutais ces thèses et ces traités. Je quittais la table un peu intriguée, tandis que je rejoignais la bibliothèque. Tapissée de beaux ouvrages imprimés et reliés, il régnait dans ce lieu plein de secrets, un silence monacal plus propice à la réflexion qu'à l'étude.

Anno Domini

Sur une table voisine, je pouvais lire : « *Semper eadem sed aliter* »

Dans un livre ouvert sur lequel mon œil fut attiré.

Quel qu'en serait mon interprétation,

Aussi absurde que pouvait paraître l'Histoire,

Elle n'aura vraiment de sens que lorsqu'on en connaîtra la fin.

Car une histoire sans fin n'a pas de sens.

Que l'on soit beau, borgne ou boiteux, primate, palmipède ou limaçon

Tout cela terminerait de la même façon.

Alors, je gravai mes initiales sur un coin de la table,

Signe que moi aussi j'étais passée par là,

Pour glisser ma marque dans l'ouvrage du temps.

B.E – Blanche Enblac'h 1995 apr. J.-C. – Anno Domini

Je me retrouvai ainsi inscrite au milieu des autres voyageurs de l'histoire venus comme moi faire une courte escale sous les mêmes cieux et en ce même lieu. Laisser sa trace sur un bout de bois et écrire un jour, dans des livres, un témoignage enfermé dans une bouteille balancée à la mer, pour les futurs naufragés des âges. En cet après-midi ensoleillé, je m'accordai une pause déjeuner pour calmer ma faim et je sortis par la rue Victor Cousin. En direction du Panthéon, j'arrivai rue Soufflot, où je pus admirer la façade imposante de l'immense édifice. Mon estomac ne me donnait pas de repos et je dus un instant me détourner de l'objet de ma contemplation et de ma méditation pour retourner à des considérations bien plus terre à terre. Je trouvai un sandwich pour satisfaire mes besoins charnels les plus élémentaires et je retournai au Panthéon dont les murs renfermaient bien des mystères. Le sanctuaire des poètes, des gens de lettres et des grands hommes. Les six colonnes corinthiennes étaient les témoins de leur humanité et en s'approchant il était possible d'entendre les rires, et les pleurs de ceux dont les noms étaient gravés dans la pierre et qui avaient marqué l'Histoire d'un peuple :

Général Delestraint
Antoine de Saint-Exupéry
Victor Schoelcher
Émile Zola
Victor Hugo
Alexandre Dumas
La patrie reconnaissante...

La liste était longue et je la passais régulièrement en revue après les cours en me promenant dans le quartier. Je rendais ainsi visite à ces vieux amis faits prisonniers. Car entre nous s'érigait une barrière infranchissable. Parfois, en prêtant bien l'oreille, je pouvais entendre une voix s'échapper d'outre-tombe. Elle me

récitait des poèmes, des plaintes et puis quelquefois même des formules assez compliquées.

J'y retournais en fin de journée et j'en repartais toujours très inspirée. Alors je me demandais si c'était une muse ou bien une fée qui m'avait ainsi parlé. Peut-être était-ce la voie de Sainte Geneviève... Je traversais le *Luco*, la tête pleine d'idées assez folles et j'allais rejoindre mes copains de la rue d'Assas. Je me gardais bien de leur conter mes fables qu'ils auraient prises pour des boniments carrément déments. On s'installait au *News Café* à fumer des clopes et à boire du thé en grande quantité. Je tenais dans mes mains mon paquet bleu de *Gauloises*, pendant que Valentine me prodiguait ses bons conseils. Pour elle, je me prenais trop la tête avec mes questions existentielles à deux balles. Pendant qu'elle me partageait ses dernières prouesses sexuelles, je me contentais de la regarder et de l'écouter en me disant que je la trouvais rudement belle. Les cheveux châains clairs, avec une coupe au carré qui épousait parfaitement les contours d'un visage au teint diaphane dont les lignes simples et épurées rappelaient celles d'une Vénus anadyomène. Le regard était vif et franc, le front prononcé et les pommettes saillantes. Ses yeux exprimaient une certaine insolence et beaucoup d'effronterie. Val n'avait aucune pudeur dans tout ce qu'elle me racontait. Elle portait souvent des t-shirts blancs très moulants qui laissaient deviner le bout de ses seins pointer derrière des sous-vêtements aguichants. Elles étaient bien loin les jupettes, les socquettes d'écolières et les cols Claudine. Tout cela avait été remplacé, une fois le bac en poche, par la panoplie de la parfaite midinette de Paris : mini-jupe, ballerines et magazines. Son credo, à moi frivolité et légèreté ! Adieu les plaintes et les contraintes, car après les *bonnes sœurs*, elle voulait profiter de ses plus belles années. En vain avait-elle tenté de me sortir de mon austérité et de ma réserve monacale à l'égard de l'autre sexe dont elle me vantait pendant des heures les qualités. En vain m'avait-elle invitée à m'essayer moi aussi aux joies de cette liberté soudaine qui consistait pour

elle à délivrer son corps de ses entraves. Elle s'octroyait désormais le droit d'en disposer comme elle le désirait. Son émancipation s'exprimait par la libération des sens où il n'y aurait plus d'interdits ni de limites. Vaste domaine qu'elle avait entrepris d'explorer... En vain avait-elle tenté de m'initier moi aussi aux plaisirs de la chair qui lui apportait, selon elle, tant de sensations et de satisfactions. Elle ignorait pourtant une chose. Ce qui lui procurait tant de réjouissances m'avait pourri à moi l'existence. Une partie de mon adolescence avait été brisée et je restais anéantie depuis l'enfance. Je rejetais alors de toutes mes forces ce qu'elle me rapportait avec passion de ses nouvelles expériences. Je les avais prises en aversion ses histoires coquines qui pour moi n'exprimaient rien de moins que de la perversion.

– Reviens sur terre, Blanche, me martelait-elle, à longueur de temps, il faudra bien que tu te rendes compte que *ces choses*, comme tu les appelles, font partie de la vie !

Une Valentine mutine qui me bousculait dans mes convictions et mon respect des convenances. Je ne reconnaissais plus ma vieille copine d'école, jadis si sage avec ses couettes. Mais depuis la terminale et nos premiers pas à l'université, elle menait sa vie comme elle l'entendait, et ce, de manière assez dissipée. Mais moi je préférais entretenir mon originalité avec une apparente fragilité, en m'appuyant sur des béquilles et en continuant de voir le monde au travers d'une lentille. Valentine était donc comme une Vénus sortie de sa coquille et moi, telle Callisto j'avais été transformée en la Grande Ourse. Sur ma tête je portais un diadème aux sept étoiles pour m'éclairer dans les nuits glaciales du pôle Nord où j'avais été condamnée à errer sans fin. Montée sur *Karlavagen* et sur *Karr Arzhur* ma seule lumière était celle des astres. Eux, mes messagers et mes guides dans ma quête d'éternité et de sérénité. Trois années s'écoulèrent ainsi à la Sorbonne sans que je fasse la moindre rencontre pendant que Valentine ma copine menait une vie des plus libertines. Elle avait pourtant tout essayé pour m'entraîner

dans ses virées nocturnes jusqu'à l'aube où ses soirées entre copains finissaient en parties fines, impasse Delépine. Mais rien n'y faisait je préférais rester dans ma bulle bien gentille plutôt que de me laisser introduire dans son cercle de la Bastille.

Elle détestait les mecs prétentieux et coincés comme Nicolas, mais c'était surtout pour se cacher de son frère qu'elle se refusait à sortir avec son meilleur ami. Depuis l'adolescence elle plaisait beaucoup aux garçons, en commençant par les camarades de classe de son frère. Pour les rencontrer, il n'y avait qu'à faire la sortie de l'école d'Amaury. Alors après les cours elle me demandait de l'accompagner à la grille du Lycée Saint-Louis de Gonzague. Pour ce faire, on descendait la rue de Lübeck en longeant le Trocadéro et on se retrouvait rue Benjamin Franklin. Nous aimions aller traîner au *Deli's Café*, repaire de tous les lycéens de Passy, pour y siroter un soda, un diabolo fraise ou bien une menthe à l'eau. En terminale, elle eut une relation plus sérieuse avec l'un d'entre eux et avant d'aller retrouver son amoureux, on passait en coup de vent à la maison. On se débarrassait de notre vieil uniforme bleu et blanc, en se passant un peu de *Rimmel* et de khôl aux yeux.

À cette époque, nous étions souvent invitées dans des rallies mondains où nos noms étaient annoncés par des aboyeurs aussi racés que des lévriers afghans, dans la même liste que les filles et les garçons de bonne famille de notre âge. On y revêtait des robes de couturiers et l'on dansait le rock et la valse tout cela sous l'œil bienveillant de papa-maman. Mais au bout du compte, à force d'y rencontrer toujours les mêmes visages de bobos et d'aristos on finissait par s'y ennuyer royalement à défaut de s'y amuser comme des bonobos et de se déhancher sur les musiques de Bono. Alors, après son entrée à l'université, Valentine trouva qu'il valait mieux ne plus sortir avec les copains de son frère. Elle décida qu'elle mènerait sa vie comme elle l'entendait et pour mieux échapper à sa surveillance elle parvint à convaincre ses parents qu'emménager seule était la meilleure des options, ce qui lui permettrait de mener

à bien ses études de droit. C'est ainsi qu'elle reçut la bénédiction de son père et qu'elle atterrit dans le 6^e arrondissement, dans un studio situé rue Vavin. Très vite elle nous rassura. Elle se rendit vite compte que Rive Droite, Rive Gauche ce n'était finalement pas si différent et qu'au demeurant aller prendre un brunch chez *Carette*, ou alors cultiver l'esprit Bistrot c'était du pareil au même. Sa première année de fac se passa donc à Assas, l'Université de Paris concentrant le plus de jolies nanas au m². En dehors des cours et des TD la belle demoiselle, dans son apprentissage, s'encanaillait et menait une existence des plus volages. Ses années d'étude s'organisaient entre deux partielles et cette hirondelle qui comptait pleinement profiter du printemps de sa vie, parvint ainsi à se hisser jusqu'au DEA tout en fréquentant des soirées un peu spéciales organisées dans le Marais.

Quant à moi, pendant qu'elle *s'embastillait*, et se *gauchisait*, je sortais peu. Mes trois années en Sorbonne s'écoulèrent beaucoup plus paisiblement, à lire énormément et à chiner de vieux livres chez les bouquinistes des quais de Seine. Je m'installais à une terrasse. *Le petit blanc* avait cependant remplacé le *diabolo*. J'embarquais alors dans un rafiote sans âge qui me conduisait dans d'autres rivages, à mille lieues de Paris de ses soirées mondaines, de ses fastes et de sa débauche. Et j'arrivais dans l'un de ces comptoirs qu'avait naguère fréquentés mon grand-père et je m'y promenais pendant les heures chaudes de la journée. Ma tenue avait changé et j'avais tronqué pull en laine et pantalon jersey pour une tenue plus estivale. Ainsi vêtue de blanc et de dentelle, munie d'une ombrelle, je flânais jusqu'au crépuscule. Une brise marine passait dans les rues désertes, où les bougainvilliers étaient en fleur, dans ces contrées lointaines de mon imagination, où il n'y avait qu'une saison, celle des amours. Hélas non des miennes, mais celles des héroïnes de ces histoires que je lisais dans les romans et que je voulais un jour devenir. Une *Héloïse* qui deviendrait le contraire de moi. Elle serait mon antithèse, et la synthèse de ma vie qui jusque-là n'avait été qu'une parenthèse. Mes

grands yeux bleus avaient souvent l'air absents et je ne semblais jamais vraiment participer à ce qui se passait autour de moi. Ils s'écarquillaient et devenaient tous ronds dès que quelque chose attirait mon attention.

C'était avec ce même air que je m'étais mise à regarder Nicolas, plus tôt au *News Café*. Valentine qui me connaissait bien avait remarqué cette étincelle et su tout de suite qu'il se passait quelque chose de différent. Elle ne m'avait jamais vu afficher un tel comportement, car plusieurs fois, je le lui avais répété, « les mecs, ils sont tous les mêmes ». Elle savait qu'ils avaient pour moi un goût d'interdit. Un fruit pourri qui portait le germe du mâle, et juré, craché je m'étais formellement défendu d'en manger. Enfin, tout ce qui comptait vraiment c'était d'en finir au plus vite avec mes études pour me lancer dans le journalisme, pour vivre enfin de l'écriture et de ma plume.

L'amer dans la peau

Je nageais dans l'océan de mes rêves,
Où le vin m'avait menée.

Prise dans ses vagues,
Je m'étais mise à divaguer.

J'avais jeté une bouteille à la mer,
Où mon grand-père y avait laissé sa peau.

Dans le ressac de l'amer,
J'avais ressassé l'écume de mon amertume.

Cette nuit-là je prévoyais d'arriver à l'heure à la fête d'Amaury, mais j'étais restée clouée au lit pendant plusieurs heures. J'avais voulu faire honneur à mes vieux amis et les rejoindre au plus vite, mais au lieu de cela, j'étais comme paralysée encore bouleversée par la scène du café, encore étonnée de tout ce qui s'était passé.

Je repassais ces images dans ma tête. Une alchimie s'était passée avec Nicolas au contact de sa peau. Il m'avait tenu dans ses bras le temps d'une danse et ses mains sur mes hanches m'avaient mise en confiance et donnée de l'aisance.

Cela faisait quelques minutes que j'avais ouvert les yeux. Mon atterrissage fut assez abrupt et je me redressai sur mon lit. J'avais encore trop bu et j'avais terriblement mal à la tête. Chose qui m'arrivait souvent pour tenter d'égailler mon cœur et oublier mes misères. Il m'arrivait alors de perdre prise avec la réalité. Je sombrais dans un état semi-comateux, croyant pouvoir échapper à un ravisseur dont j'étais captive depuis si longtemps. Mais il était impossible de refouler toutes ces pensées obscures qui me hantaient. Je me voyais revenir toujours au même point. L'image du mâle qui me hantait refaisait surface comme un spectre.

Soudain, j'aperçus dans l'entrebâillement de la porte le visage de Romain qui m'observait. Je me levai en sursaut et me mis à crier.

– *Putain*, tu m'as fait peur, mais qu'est-ce que tu fous là ! m'exclamai-je en hurlant.

– Et toi, à quoi tu penses avec ces grands yeux ouverts ? Tu dors éveillée ? me questionna-t-il alors qu'il m'épiait depuis un bon moment.

– Tu m'emmerdes avec tes questions à deux balles. T'as rien de plus intéressant à faire que de me flicker ! m'insurgeai-je de mauvaise humeur.

– Arrête de te sentir agressée dès qu'on te pose une question. Avoue que t'as tout de même l'air un peu *barge*. T'es là allongée sur ton lit depuis plus d'une heure en train de boire. Moi, j'étais dans mon petit coin à t'observer et ça m'a foutu les jetons.

Aussitôt, je laissai tomber la bouteille que je tenais encore en main, gênée de ce qu'il m'avait vu dans un pareil état.

– C'est ça dégage ! lui répondis-je agacée.

– Tu vois que c'est bizarre. Mais bon c'est ta vie... « Chacun fait, fait, fait, ce qui lui plaît, plaît, plaît ».

Il referma la porte en fredonnant un tube des années 80, faisant mine de s'éloigner.

– Pff ! N'importe quoi celui-là, éructai-je contrariée.

J'allumai une cigarette et me rassis sur mon lit. Je jetai un coup d'œil sur le cadran de ma montre qui indiquait minuit et je fis un bond en voyant qu'il était déjà si tard.

– Oh *merde, bordel*, qu'est-ce que j'ai foutu ! Je n'aurais jamais dû boire... Je suis super en retard. Et Nicolas...

Romain, qui se tenait encore derrière la porte, l'ouvrit d'un seul coup en ricanant.

– Tiens, tiens Ni – co – las... Et moi qui pensais que ce n'était pas vraiment ton truc les mecs !

Il claqua la porte et cette fois partit pour de bon.

– Casse-toi, *pauv'con* ! répliquai-je, furieuse qu'il ait pu m'entendre prononcer ce prénom.

– C'est ça, j'me casse, renchérit-il en riant à gorge déployée pendant qu'il rejoignait sa chambre.

Par agacement, d'un coup de pied j'envoyai valser la bouteille de *Monbazillac* vidée de sa substance, qui partit atterrir devant le dressing. Le vin devait en partie être responsable de mon agressivité. Pour tenter de me calmer, je me relevai et aperçus ma silhouette dans le miroir. En me rapprochant, mon visage était tuméfié, plus gonflé et plus rouge que d'habitude. Je n'avais vraiment pas l'air dans mon assiette. Pas étonnant, avec tout ce que je venais de me descendre. Après avoir hurlé quelques invectives à mon endroit depuis le couloir, Romain était retourné dans sa chambre

où il s'enferma pour y écouter sa musique. Je trouvais qu'il était bien mal placé pour me faire des leçons de morale. Sa façon de m'aborder au sujet de l'alcool avait vraiment le don de m'énerver. Il cherchait soi-disant à me raisonner, lui qui venait à peine de se sortir de la drogue. Ça le faisait flipper de me trouver dans des états aussi calamiteux et à la maison, ça commençait aussi à se savoir. Tout le monde s'en inquiétait tandis que moi je cherchais à m'en cacher. Pourtant lors de notre dernier repas familial, j'avais bu plus que de raison et tous avaient su que quelque chose ne tournait pas rond.

Au cours de mes années de fac, j'avais développé des habitudes assez étranges avec toutes sortes de lubies. Je fumais des *Gauloises* brunes sans filtres, *le* truc imparable que j'avais trouvé pour rebuter les garçons. En plus de vieux bibelots chinés au quai de Montebello, je collectionnais tous les livres du professeur Choron. À l'exclusion de tout autre alcool, je me mis à boire du vin blanc. Et chose encore plus inquiétante à mon âge, je passais plus de temps à la bibliothèque qu'en discothèque. Pendant que Valentine, Amaury, Gabriella, Romain, et Clémence allaient trémousser leur derrière chez *Régine*, au *Bus Palladium*, au *Bataclan* ou au *Palace*, moi j'usais le mien sur les bancs de la Sorbonne ou sur les chaises de *Sainte Geneviève*. Cela ne m'empêcha pas de progresser dans mes études, au contraire, je connaissais sur le bout des doigts tous mes classiques. Lisant du Yourcenar, tout en rechignant toujours à sortir avec des tocards. Une *nana* atypique disaient les uns. Une *meuf* qui voudrait se rendre intéressante, ni plus ni moins, pestaient les autres. Voilà ce qui se murmurait à mon sujet dans les couloirs de la fac où je ne laissais personne indifférent en commençant par de nombreux soupirants qui s'y étaient tous cassé les dents. Cela finit par susciter des interrogations : « *On ne la voit jamais avec un mec cette conne, toujours à fumer ses Gauldos !* » La rumeur enflait, et qu'est-ce que ça jasait ! « *On ne lui connaît aucun copain, à son âge, c'est quand même étonnant.* » Et moi, j'en avais plein le dos de ces rigolos qui

me jugeaient à tire-larigot; de toutes les façons j'avais trouvé un remède contre tous ces machos. Les ingrédients d'une recette pour me protéger du mal et pour essayer de conserver un semblant de normalité. Car au-delà des apparences ce que j'aimais réellement, c'était flirter avec le danger tout en cultivant ma différence. Alors, comme je détestais les convenances, je préférais rester toute seule.

Tandis qu'autour de moi les couples se faisaient et se défaisaient. Gabriella amoureuse, s'était senti pousser des ailes pour un Anglais qu'elle avait rencontré avenue de La Bourdonnais. Romain, depuis qu'il était sorti de la drogue, vivait une idylle avec sa divine Clémence. Valentine, ce n'était un secret pour personne était devenue une libertine très cabotine. Et Amaury avec sa belle gueule d'ange cherchait désespérément à m'entraîner dans son lit, mais moi j'avais tout fait, jusque-là, pour repousser toutes ses avances. Rien qu'à l'idée de coucher avec un mec ça me faisait *gerber*. À 20 ans, je ne savais pas encore ce que c'était qu'éprouver du plaisir et les nanas ce n'était pas non plus mon truc.

Pourtant cette nuit-là, affalée sur mon lit, je n'avais cessé de penser à Nicolas. Une obsession dont je ne parvenais pas à me débarrasser. J'étais encore ivre et en essayant de marcher un peu, je me mis à tituber. Je faisais de la peine à voir. Avec beaucoup d'effort, je parvins enfin à me hisser jusqu'à la porte de ma chambre que je fermai à clef. Et que personne ne vienne m'importuner ! Je craignais que quelqu'un d'autre ne me voie ainsi. Je me dirigeai vers la salle de bain pour prendre une douche. J'avais vraiment besoin de me rafraîchir les idées. Je me débarrassai de mes habits, le jet d'eau glaciale du pommeau aspergeait mon dos, et sur mon corps transi de froid perlaient de fines gouttelettes. Je sortis petit à petit de ma léthargie, et de façon très énergique je me mis à frotter ma peau jusqu'à ce qu'un réchauffement se produise dans mes membres engourdis. Au même instant, je fus envahi par un flot d'images que je ne pouvais ni contrôler ni réprimer. Des sentiments inconnus impossibles à refréner. Je fus entraînée dans une valse

puis dans un tango, un tourbillonnement d'émotions, de désir et de sensations très fortes. J'enfilai un peignoir et je sortis précipitamment de la douche. J'avais une seule envie, plonger vers l'inconnu et revoir ce Nicolas.

Je me sentais encore toute désorientée, mais je repris peu à peu prise avec la réalité. Un horrible mal de crâne me tenaillait toujours la tête et mon ventre se mit à gargouiller. J'avais une soudaine envie de dessert et pour calmer ma faim, je me rappelai que j'avais laissé un *millefeuille* dans le réfrigérateur. Je l'avais acheté au *Moulin de la Vierge*, un peu plus tôt dans la soirée, en rentrant en taxi par l'avenue de Suffren. Sans doute, le meilleur en ville. J'enfilai un t-shirt long et une paire de collants opaques noirs. Je rejoignis la cuisine en traversant le couloir un coup en zigzaguant, un coup en sautillant, à quatre pattes puis à cloche-pied. Cet exploit fut récompensé, quelques minutes plus tard, quand je revins avec mon trophée en main, dont je ne fis qu'une bouchée. De cette délicieuse gâterie, il ne resta plus rien. J'avais enfin les idées claires et je me souvins de tout. J'avais quelques regrets. D'avoir été aussi grossière avec Romain, mais aucun remords quant au *Monbazillac* et aux calories que je venais de m'engloutir.

Pour la première fois, je me surprénais à me faire tout un film sur quelqu'un que je ne connaissais même pas. Au fond, je ne devais pas être si différente des autres filles de mon âge, qui dans mon cas, se seraient senties tout aussi démunies. Je ne savais pas comment m'y prendre pour attirer le chaland. Je devais d'abord réussir à me débarrasser de mes angoisses, car j'étais condamnée à visionner sans fin le mélodrame de ma vie qui se déroulait sur une pellicule en *black and white* dans un mauvais scénario. Une lutte à mort du bien contre le mal où les vainqueurs étaient toujours les mêmes. Tout y était absurde et le sens de l'histoire n'avait pas d'importance. Il n'y aurait jamais de *happy end* ni de mauvais perdants. Pas de place pour les faibles non plus. Prendre des coups dans l'arène des jeux du cirque où chaque chute rend plus fort. Une trame était en

train de se tisser à mesure que s'écrivait le récit de Blanche. Il y aurait sans doute une énigme à résoudre et pour seul indice je ne connaissais que mon passé. Les archives de ma mémoire étaient pleines de hideux souvenirs recouverts de poussière, plantés dans le sinistre décor d'un esprit délabré aux recoins envahis de chimères et de fantasmes aussi lubriques que vulgaires. Les murs étaient recouverts d'obscénités que Nicolas en sauveur, viendrait pulvériser par le jet de son Karcher magique. J'apercevais par la lucarne une petite lueur d'espoir pour sortir de ma prison et retrouver le chemin de la raison.

Pour l'heure, j'avais une parade, celle de la séduction. Je triai dans ma garde-robe quelques tenues légères et en sortis une petite robe *Claudie Pierlot* un peu rétro qui me donnait un petit côté aristo. J'enfilai à la hâte une paire de bottines *Clergerie* avec des talons très hauts. Pour finir je me précipitai dehors sans cape ni manteau, juste un joli sac en croco et puis mon beau chapeau. Et hop ! Je sautai dans le premier taxi qui me conduisit comme je l'imaginai dans un autre hémisphère, celui de régions inexplorées de mon cerveau. L'amour se trouvait forcément au croisement, mais à mon arrivée, quelle ne fut pas ma déception ! Tout avait disparu comme par enchantement. De la fête, il ne restait plus rien. Pas une personne. Plus de carrosse, ni de beaux souliers et encore moins de prince charmant sur un cheval blanc. Il ne restait plus que Valentine que je trouvai dans un bel état, à moitié ivre, endormie sur le sofa du salon pendant qu'Amaury, le maître de céans était occupé à effacer les dernières traces du passage de ses convives. Des mégots fumaient encore dans les cendriers et en me voyant, Valentine crut à une apparition, mais pensant rêver elle se rendormit aussitôt. Amaury ne me parlait guère, mais ses yeux en disaient long. Selon lui, tout avait été absolument parfait. Seulement, il avait choisi ce moment pour me faire sa déclaration et il semblait m'en vouloir de l'avoir privé d'une telle occasion. Au départ, il resta bien silencieux. Puis il se mit à me faire des réprimandes :

– Tu es une belle égoïste. Je ne comprends pas, tu m'avais pourtant dit que tu assisterais à ma soirée, me fit-il sur un ton de reproche.

– Amour, tu me connais, tu sais bien que je n'ai jamais été particulièrement friande de ce genre de rassemblements hétéroclites de pénis et de clitoris.

À une heure aussi tardive, des mots, tout rigolos, me montaient à la bouche. Signe qu'il était grand temps que moi aussi je tire ma révérence et que j'aie faire dodo. Je ne me faisais plus confiance et je ne voulais pas tout gâcher à notre vieille amitié. Quand je me décidai à partir, tout à coup, Amaury le visage tout pâle, se lança dans une longue tirade. Il avait dans le regard une expression assez inquiétante. À ce moment-là, je compris que cela n'allait pas tout à fait se passer comme je l'avais imaginé. Pendant qu'il me parlait, il me pria de m'installer sur un tabouret au bar de la cuisine américaine. Il me servit une tasse de café. Il but un verre d'eau comme pour se donner du courage et continua sur sa lancée. J'allumai une *Gauloise*, car il me rendait nerveuse. Amaury le sentit et pour me détendre, il passa sur sa platine, un vieux 33 tours de Jacques Dutronc qu'on aimait souvent écouter.

« Il est cinq heures Paris s'éveille »

*« Je suis l'dauphin d'la Place Dauphine
Et la Place Blanche à mauvaise mine
Les camions sont pleins de lait
Les balayeurs sont pleins d'balais*

Refrain

*Il est cinq heures
Paris s'éveille
Paris s'éveille...*

*Les travestis vont se raser
Les stripteaseuses sont rhabillées
Les traversins sont écrasés
Les amoureux sont fatigués*

Refrain

*Il est cinq heures
Paris s'éveille
Paris s'éveille*

*Le café est dans les tasses
Les cafés nettoient leurs glaces
Et sur le boulevard Montparnasse
La gare n'est plus qu'une carcasse*

Refrain

*Il est cinq heures
Paris s'éveille
Paris s'éveille*

*Les banlieusards sont dans les gares
À la Villette on tranche le lard
Paris by night, regagne les cars
Les boulangers font des bâtards*

Refrain

*Il est cinq heures
Paris s'éveille
Paris s'éveille*

*La tour Eiffel a froid aux pieds
L'Arc de Triomphe est ranimé
Et l'Obélisque est bien dressé
Entre la nuit et la journée*

Refrain

*Il est cinq heures
Paris s'éveille
Paris s'éveille*

*Les journaux sont imprimés
Les ouvriers sont déprimés
Les gens se lèvent, ils sont brimés
C'est l'heure où je vais me coucher*

Refrain
*Il est cinq heures
Paris se lève
Il est cinq heures
Je n'ai pas sommeil »*

Cinq heures à la pendule. Amaury, lui, n'avait apparemment plus peur de rien. Valentine s'était finalement endormie profondément et il en profita pour me fourrer sa langue dans la bouche, une impression étrange me traversa tout le corps. Puis il m'entraîna dans sa chambre. Il se coucha sur moi. En nous voyant ainsi, je me demandais comment on avait fait pour en arriver là. Je ne fis rien pour le repousser. Tout alla très vite. Voilà que mon ami d'enfance était en train de me sauter sur son lit. Rien à voir avec les prouesses d'un bel Adonis comme je l'avais souvent imaginé. Je n'étais plus vierge depuis bien longtemps, mais pour le coup, je n'avais rien vu venir. Lui avait l'air soulagé et moi un peu dégoûtée. La tête m'en tournait, j'en avais la nausée. Pour calmer tout ça, je me levai en essayant de me défaire de l'emprise d'un Amaury qui insistait lourdement pour qu'on recommence.

– Que ce soit bien clair, c'est la première et la dernière. Il ne s'est rien passé ! lui lançai-je furieuse de ce qui venait de se faire.

Je devais rentrer au plus vite pour calmer ma douleur. Avant de partir, il me demanda si je ne voulais pas qu'il me raccompagne. Je refusai sèchement. En passant par le salon, j'essayai de ne pas réveiller Valentine. Tout ce que je voulais c'était de revoir Nicolas et au lieu de ça... Personne ne devait jamais rien savoir. Je dévalai les escaliers de l'immeuble et je me retrouvai dans la rue en deux secondes. Un chauffeur de taxi me ramena à la maison. Les choses

ne s'annonçaient pas si simples. Sur le palier de mon appartement, tout doucement, je fis rentrer la clef par le trou de la serrure. Je tournais un coup à droite. Puis un coup à gauche. Je ne savais jamais dans quel sens aller. Mais avec un peu d'insistance, la porte s'ouvrit, céda à des assauts répétés pour me faire accéder au sérail. Une fois les gonds fermés, je reprenais mon dernier rôle. Je pénétrais dans le harem d'*Usbek* où je redevins Roxane, une esclave, dans les « *Lettres persanes* ».

Chapitre 3

PLACE DES ABBESSES

Je me réveillai tard le lendemain avec un terrible mal de tête. Malgré deux cachets d'aspirine, rien n'y faisait, j'avais encore la gueule de bois. J'étais surtout très déprimée et il n'y aurait pas de remèdes assez forts pour effacer mes erreurs. Je fis un détour par la cuisine pour trouver de quoi me sustenter. Pas une âme qui vive en ce samedi matin. Tout le monde devait être en train de faire la grasse matinée. À cette heure, comme toujours maman était la seule à être déjà debout. Je savais où je pouvais la trouver. Elle s'était certainement réfugiée au salon. Alors que je m'approchais, je la vis apparaître. Son pied nu dépassait du canapé empire sur lequel elle était allongée. Je ne pouvais pas voir clairement son visage, mais les traits se dessinaient, peu à peu, à mesure que je m'approchais. Je me tins un moment en retrait depuis mon point d'observation pour mieux l'admirer. Un port altier, une silhouette longiligne et tellement fine. Elle paraissait fragile presque frêle, le corps moulé dans une robe de chambre en soie de Chine. Elle effectuait de légers mouvements rotatifs avec ses pieds, geste délicat qui indiquait chez elle sa bonne humeur. Cela m'encouragea à franchir le seuil du salon et aussi discrètement que possible, je la rejoignis dans la pièce où je pris place, tout près d'elle, dans un fauteuil. Maman

était une personne discrète et attentionnée, et je pouvais me confier à elle les yeux fermés. Je ne savais pas trop par où commencer pour lui raconter mes dernières expériences et on resta là un bon moment dans le silence. Il fallait que je soulage ma conscience. Je partis dans ma chambre pour en revenir quelques instants plus tard avec mon journal intime que je tenais depuis l'enfance. En grandissant, j'y avais écrit des poèmes et je me mis à lui en lire quelques morceaux choisis.

L'Amour subit

L'amour se vit Il se subit
Il est plein d'envies inassouvies
Comme une vertu, il se traduit
Par le pardon et par l'oubli
Comme un mal, il se mûrit
En cri de haine, de jalousie.

Elle était devenue soudain plus attentive et sa bienveillance me fit le plus grand bien. Je lui racontai tout au sujet d'Amaury et lui partageai mon attirance soudaine envers un certain Nicolas. L'épisode avec l'oncle Alric avait laissé de graves séquelles et depuis, je vivais mes amours par procuration pour ne pas avoir à subir d'autres peines. Mes amants se nommaient *Tristan*, *Abélard*, *Orphée* ou bien *Duroy* et dans leurs bras je devenais une femme qui savait aimer, et donner. Je portais en moi le même gène qu'*Yseut*, *Héloïse*, *Eurydice* ou bien encore *Madeleine Forestier*. Je ne vivrai avec aucun regret, car je ne voulais pas boire la coupe des amants mêlant le miel et le fiel, symbole de l'alliance interdite des corps qui se cherchent et qui se déchirent. Vivre à l'infini l'harmonie des « je t'aime à la folie » pour repousser le temps de l'acrimonie et des larmoiements en débordement de rivières lacrymales sorties de leurs lits... Ces histoires me faisaient rentrer dans un autre monde où le sang et les larmes étaient faits d'encre, d'encens et de cendres.

Lire ces histoires pour partager toute cette gloire, et cette splendeur pour enfin fuir ma condition d'homme errant sur la terre. La vie ne serait jamais que poursuite du vent et je n'aurai d'autre grandeur que celle de réussir à me transformer en une autre personne.

J'étais soulagée de ce qu'elle ne me jugeait pas. Ce qui se passait dans la tête de sa fille, elle ne le savait pas, mais l'important c'était qu'elle semblait me comprendre. Dans mon journal, elle pouvait lire mes joies, mes larmes et ma colère. Ses yeux cristallins m'observaient et exprimaient beaucoup de candeur. Ça valait bien toutes les thérapies. Je n'avais plus envie de me justifier à mon âge. Je comptais mener ma vie comme je l'entendais sans avoir à recevoir de leçons de personne. S'il fallait que je passe par là pour trouver ma voie alors il faudrait qu'ils se préparent à m'accepter avec mes travers, mes excès, et mon amour pour les extrêmes. Le vin blanc, les cigarettes brunes, mes lectures à l'eau de rose, mais aussi celles du professeur Choron avec ses fameux « Jeux de Cons. » Des masques pour dissimuler les blessures du mal honteux qui me rongeaient pour cacher une tare congénitale dont je ne pourrai jamais me débarrasser. Car comment expliquer que ce qui me causait le plus de peine me venait de ce qui coulait dans mes veines. On peut hériter de sa famille des biens et de l'amour, mais aussi des dettes, des ennemis et beaucoup de haine. La famille, c'était supporter des gens que je n'avais pas choisis et les premiers à m'avoir trahie. Nous sortions d'un même arbre portant en lui la racine du mal. Pour réussir à enterrer mon passé, il me faudrait d'abord en guérir. Je ne rendrai de culte à aucun mort, mais au contraire, je célébrerai la vie avec les vivants, dans un monde qui pourrait me réserver encore bien des surprises. En attendant, je ramperai à terre et je traverserai des déserts. Je tisserai un cocon de soie pour me protéger du temps et de ses caprices, jusqu'au jour où des ailes me pousseraient pour m'envoler et m'échapper, de tout ce qui pourrait me rattacher, à ma vieille chaire de vile chenille. Se muer en papillon, attirée par la lumière pour trouver le chemin de la rédemption. Je me levai pour

aller m'allonger sur le récamier situé juste en face du canapé où elle était elle-même couchée. Les volets étaient restés fermés et dans le salon plongé dans la pénombre, seule une lampe bouillotte chinée chez un antiquaire de la rue de Lille, était allumée. Pendant que je prenais place, elle me raconta une histoire. Elle me partagea des détails de sa vie que j'ignorais encore.

Elle avait à peine vingt ans quand elle tombait amoureuse de papa. Elle me ramenait aux origines de ma vie. Les mots se bousculaient, dansaient et résonnaient à mes oreilles, comme dans une chanson de Jacques Brel qui reprenait en refrain qu'« On n'oublie rien » :

*« ...Ni tout cela ni rien au monde
Ne sait pas nous faire oublier
Ne peut pas nous faire oublier
Qu'aussi vrai que la terre est ronde
On n'oublie rien de rien
On n'oublie rien du tout
On n'oublie rien de rien
On s'habitue c'est tout... »*

Alors elle me récita une histoire qui se jouait comme une partition de musique.

– « Oui, j'ai rencontré ton père au début des années 70, commença-t-elle. C'était à Paris. J'habitais dans une minuscule chambre de bonne, depuis plus d'un an, donnant sur la Place Blanche, dans le 9^e arrondissement. Je vivais mes premiers instants de liberté, loin de mes parents et de la Suède où j'avais passé toute ma vie. J'étais mannequin à Stockholm et j'étais venue pour la première fois à Paris pour un défilé de mode. Je ne sais pas trop ce qui m'a prise, mais sur un coup de tête, j'ai décidé de rester et je me suis installée pour de bon. J'étais grande, sans formes, un peu androgyne, ce qui était très en vogue à l'époque. Je m'habillais en Courrèges. Petite robe blanche et bottines plates. J'ai continué

le mannequinat et ça a marché. Et puis tout est allé vite. En six mois je suis devenue l'égérie d'une célèbre maison de couture. On me voyait partout sur les affiches du métro et les couvertures de magazines. J'avais à peine vingt ans et c'était très excitant. Voir du beau monde, sortir tous les soirs, voyager aux quatre coins de la planète. Mais malgré tout le succès, j'essayais de garder la tête sur les épaules. Les années 70, c'était aussi la libération des mœurs, le disco et la période hippie. Tu comprends... poursuivit-elle en cherchant ses mots. »

Un long monologue où elle me raconta sa jeunesse sans rien chercher à dissimuler. Ce qui s'était passé avant, quand je n'étais rien que du néant, dans une vie ante-utérine. Une part de moi avait habité les hanches d'une blanche, tandis que des pervenches distribuaient des prunes sur la Place Blanche.

À la vie, à la mort

Avant d'exister je ne savais encore rien
Des souffrances que réserverait l'existence
Mais avant de mourir j'aurai compris l'essentiel.

Qu'aimer permet de tout oublier
Qu'après la mort je ne saurai plus rien
De toutes les œuvres et de tous ceux
Que j'aurai laissés derrière moi.

Qu'il vaut mieux avoir vécu en vainqueur
Que d'avoir été vaincu par ses peurs
Enterré par sa haine et par ses douleurs.
Qu'une seule chose demeure à la vie, à la mort.

Amor.

– « Je l'ai vu pour la première fois à la terrasse du *Café Saint-Jean* où j'avais l'habitude d'aller les week-ends, poursuivit-elle. J'allais

souvent déambuler dans les rues de Montmartre. Et je projetais de m'y acheter un petit pied-à-terre avec mes propres deniers, depuis que je gagnais bien ma vie. J'avais remarqué un appartement à vendre dans la rue Berthe. Un grand deux-pièces avec vue sur les toits de Paris. Ça me mettait de bonne humeur d'avoir pu dénicher un tel endroit. Ce jour-là, il faisait beau, c'était au mois de mai. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'avais pris le métro depuis la station *Blanche*, direction *Nation* et avec un changement à *Pigalle*, et j'étais descendue aux *Abbesses*. De chez moi, c'était aussi vite fait de remonter la rue Lepic et de rejoindre le café par la rue des *Abbesses*. Je connaissais chaque petit recoin du quartier, devenu mon coin de paradis dans une ville où le café *Saint-Jean* était devenu l'un de mes repères favoris. »

Elle s'interrompt, se leva pour chercher quelque chose dans la commode en merisier Louis XV joutant le canapé. Un petit meuble galbé aux formes arrondies, laqué bleu qu'elle affectionnait tout particulièrement et qu'elle avait chiné chez un antiquaire de la Rive Gauche. Enfants, il regorgeait pour nous d'une mine de trésors, car c'était là que maman y rangeait ses vieux souvenirs, faits de bric-à-brac, achetés lors de voyages autour du monde, quand elle était encore mannequin. Elle en sortit un briquet en malachite du Brésil et d'un geste élégant, elle alluma une cigarette. Elle passa sa main dans sa chevelure dorée et ondulée puis tira une longue bouffée, en regagnant sa place d'une démarche nonchalante et chaloupée. Une fumée fine se répandit dans toute la pièce tandis que l'atmosphère se remplissait, d'une odeur tendre et familière, subtil mélange d'un parfum de mon enfance, et de senteurs d'épices, de bergamote, de violette, de narcisse, d'iris et de muguet, une eau de Guerlain, *Jardin de Bagatelle*.

– « C'est moi qui l'ai aperçu en premier, reprit-elle, confortablement allongée sur le canapé. J'étais attablée seule et je l'avais vu arriver. Je me fis la plus discrète possible. Je saisis mon magazine avec lequel je dissimulais mon visage pour mieux l'observer et

discrètement je changeais de place à une table près de la sienne. En essayant de ne pas me faire remarquer, je m'installai à côté de lui comme si de rien n'était. J'étais intriguée, car je ne l'avais encore jamais vu au *Saint-Jean* dont la clientèle était faite d'habitues. Aussitôt je remarquai qu'il semblait absorbé par tout ce qui se passait sur la place. Au moment où j'entamais mon dessert, il commanda un Croque-Monsieur, et il se mit à me parler en me faisant un compliment sur mes jambes. C'était si direct que je fis maladroitement tomber le contenu de la carafe d'eau sur mes cuisses. Aussitôt, le garçon de café vint se présenter et m'offrit son assistance.

– Je *souis* vraiment désolée, fis-je à l'inconnu l'air très gênée.

Ne sachant plus où me mettre, je réglai l'addition sur le point de m'enfuir.

– Comme c'est dommage, vous partez déjà ? dit-il pour tenter de me retenir.

– Je me sens *tute ridicule*, veuillez *m'excuser*, rétorquai-je sans rien trouver de mieux à dire.

Il me regarda m'éloigner et au bout d'une minute je sentis une main se poser sur mon épaule droite. En deux enjambées, il m'avait rejointe, alors que je tentais de m'engouffrer dans la bouche du métro. Il me proposa de retourner dans le café pour faire plus ample connaissance. Je le suivis volontiers et je découvris un homme vraiment charmant. Il avait la trentaine passée, les cheveux foncés à peine grisonnant sur les tempes. Il paraissait sincère et il s'intéressait à tout. Je remarquais qu'il portait à son poignet droit une montre qui me rappelait celle que possédait un admirateur italien que j'avais rencontré à Milan. Un véritable petit bijou de précision qui indiquait son goût pour les choses rares et raffinées. Une *Panerai Radiomir* 1936 de collection. Un très bel objet. Pour moi, ce beau brun avait tout d'un riche héritier. Je m'en souviens comme si c'était hier. Il portait une paire de *Berluti* patinés avec

des reflets beiges. Des *Alessandro* à lacets d'une extrême finesse. Avec ça, je m'étonnais qu'un *mec* comme lui puisse passer autant de temps à flâner sur une terrasse de café.

– Et vous, vous faites quoi dans *le vie* ? me questionna-t-il en se moquant de mon accent suédois.

Il s'était adossé sur la banquette en croisant les jambes.

– Je préfère garder ça pour moi.

– Je *vu* trouve très belle. Peut-être pourrait-on se voir une autre fois.

Il se leva et me tendit sa carte de visite. Il me sourit et tourna les talons en se dirigeant vers la rue en face. Je le vis progressivement disparaître à mesure qu'il remontait la rue Ravignan. Je restai sur ma faim, déçue qu'il interrompe notre petite conversation de façon aussi abrupte. Je regardai la carte sur laquelle était gravé son nom. »

Maman marqua une pause visiblement émue par l'évocation de ces souvenirs.

– « Tu sais, ce jour-là au Saint-Jean, continua-t-elle, quand il est parti, j'ai tout de suite su que je voulais passer ma vie avec cet homme. Je lus la carte de visite avec attention et je remarquai qu'il y figurait l'adresse de son domicile : “rue Gabriel !” m'exclamai-je. Il habitait tout juste à côté de la rue Berthe, près de l'appartement que j'étais sur le point d'acheter. J'y vis un signe et à mon tour je me précipitai sur la place pour emprunter un raccourci pendant qu'il prendrait la rue Ravignan. Je remontai à grandes enjambées les escaliers du passage des Abbesses pour pouvoir arriver la première dans la rue Des Trois Frères. Je fus là avant lui mais à bout de souffle. Quelques minutes plus tard, il ne tarda pas à pointer le bout de son nez. J'avais bien calculé et je n'avais plus qu'à me placer dans son champ de vision pour qu'il s'aperçoive de ma présence. Il s'avançait lentement vers moi et une fois arrivé à ma hauteur,

comme prévu, il s'arrêta. Et alors que je m'apprêtais à le dépasser, il m'interpella.

– Avouez tout de même que c'est une drôle de coïncidence. On vient à peine de se quitter au *Saint-Jean*. Pardonnez-moi, mais avec tout ça je ne vous ai même pas demandé votre prénom.

– Ingrid. Et tu peux me tutoyer c'est plus simple. Je vais à la rue Berthe, rétorquai-je, d'un air innocent.

– Tiens, tiens... C'est amusant, j'habite, rue Gabrielle.

– Non, c'est pas vrai ! m'exclamai-je candide.

En réalité j'étais paniquée à l'idée qu'il ne découvre mon petit jeu.

– Ne me dites pas que vous habitez vous aussi le quartier. Je ne vous avais jamais vue avant.

Il avait aussitôt remarqué ma gêne et il enchaîna sur un autre sujet.

– Charmante, poursuivit-il en souriant, euh je veux dire Ingrid c'est joli comme prénom... Ça vous vient d'où ? On pourrait se revoir ? Si, si j'insiste. Et pourquoi pas ce soir ? Je vais chez *Castel*, rue Princesse. À ce soir, conclut-il sans attendre de réponse, puis il poursuivit son chemin.

Je me sentais ridicule d'avoir poursuivi ainsi ce type. Je restai là quelques minutes encore, les bras ballants. Pour moi cet homme était un parfait inconnu alors pourquoi s'emballer pour autant. Cette nuit-là bien sûr, je n'allai pas chez *Castel*. Mais le hasard fit bien les choses, car au bout d'un mois j'eus l'occasion de le revoir. À cette époque, je sortais avec un garçon qui s'appelait Fred et il me demanda de l'accompagner à un dîner que l'un de ses amis organisait, chez *Castel* justement. Arrivés sur place, après avoir fait les présentations, je reconnus aussitôt, parmi les convives, le bel inconnu du café *Saint-Jean*. En pensant à notre dernière rencontre,

pendant tout le repas je fis semblant de ne pas le reconnaître et il en fut très vexé. Cependant, les choses se décripèrent un peu plus tard dans la soirée. Sous les dorures et les spotlights de la boîte de nuit dans une déco kitch où le rouge velours était omniprésent, le champagne coula à flots et l'on dansa jusqu'au petit matin. Fred n'en finissait pas de me hurler des mots inaudibles. Il me demandait si je ne connaissais pas son ami « *Black* » qui n'était autre qu'Alain Enblac'h, du Saint-Jean de Montmartre. Ce dernier avait bien mérité ces titres de noblesse. Il s'était illustré, peu avant, en avalant cul-sec une dizaine de shots de vodka Żubrówka. Après avoir fait les présentations, Fred me laissa en compagnie de son ami, et partit à la conquête de la minuscule piste de danse, sur des rythmes funks et discos. Il ne réapparut que bien plus tard et me dit qu'il rentrerait tout seul. Il me demanda si je pouvais raccompagner Alain. Je m'exécutai aussitôt, mais il fut très difficile de retrouver la porte de sortie. Ses jambes et sa tête remuaient dans tous les sens, en cadence avec la musique. Il faisait de grands gestes avec les bras et avec tout ce qu'il avait bu, il tenait à peine debout. Une fois dehors on se dirigea vers la rue du Four où j'avais garé ma toute nouvelle Fiat 500 rouge, le modèle *pot de yaourt* que toutes les midinettes s'arrachaient à l'époque, mais qui ne pouvait à peine contenir que deux personnes. Alain eut toutes les peines du monde à y rentrer et pendant tout le chemin il ne fut pas très loquace. Au petit matin, la voiture dont les amortisseurs restaient inefficaces roulait tambour battant sur les pavés parisiens, en faisant un bruit épouvantable. On y laissa nos tripes et nos boyaux, et à une telle allure nous eûmes tôt fait d'arriver en bas de chez lui. L'heure n'était plus aux civilités et je n'attendis pas qu'il me demande de monter. La suite, tu la connais. C'est donc dans ces conditions que j'ai rencontré ton père. Au final, je n'eus pas à louer l'appartement de la rue Berthe, car peu après je m'installai dans sa garçonnière. Mais bon tu sais, conclut-elle, l'époque n'était pas la même. »

Je continuai à l'observer et je ne pus m'empêcher de la comparer aux photos de mode qui la représentaient plus jeune. Malgré le temps qui passe, elle était toujours aussi belle, et son visage n'avait presque pas pris une ride. Il ne laissait rien paraître des douleurs et des peines qui avaient jalonné son existence où rien ne lui avait été épargné. Elle était restée avec la même silhouette juvénile.

– « Tu sais, il ne faut pas t'inquiéter pour Amaury et Nicolas, me fit-elle en tirant une dernière bouffée sur sa cigarette. Fred s'est incliné très vite face à ton père, sans trop opposer de résistance. Tu connais la suite, vous avez tous été conçus rue Gabrielle. Si nous avions eu un fils en premier, nous l'aurions appelé Gabriel. Mais ce fut une fille, alors on a choisi "Gabriella" avec deux "l", comme les ailes d'un ange. Puis tu es arrivée. Pour ton prénom c'était tout trouvé. Place Blanche c'était le premier endroit que j'avais habité à Paris, alors je me suis naturellement dit que je t'appellerais Blanche. Quant à ton frère, il est né à Rome. Ce n'était absolument pas prévu. On s'y était rendu pour une semaine de vacances. On était monté dans le *Palatino*, un train-couche entre Paris et Rome et je pense que c'est le voyage qui avait dû déclencher les contractions. Dès notre arrivée à la gare de Rome *Termini*, je fus conduite aux urgences de la clinique *Gemelli*. J'étais très angoissée, mais ton père était confiant et pendant le trajet il m'a soufflé ces deux syllabes : "Ro-main". »

Je pus remarquer, rien qu'à la voir, que l'évocation de ces moments d'un bonheur passé fut éprouvante. Les heures s'étaient succédé et le soir était arrivé sans qu'on s'en rende compte. Elle s'excusa et se leva doucement pour m'embrasser sur le front comme elle en avait l'habitude avant d'aller se coucher. Elle me laissa seule dans la pénombre du salon. Je restai allongée sur le récamier où je m'endormis. Je fis un songe où je me retrouvais transportée aux sources de ma vie, sur les rives de la mer Baltique, où se rejoignaient des fleuves longs et puissants, la Seine, le « *Tibre latin* » et l'Euphrate.

Chapitre 4

PLACE VENDÔME

Une page tournée sur le passé. Un retour furtif à Londres dans une évocation du présent qui ressemble à une invocation d'un temps resté en suspens. Passage dans celui où il pleut quasiment tous les jours et où l'on vit à contre-courant. Pays d'une grande souveraine, celui d'une reine et de Vivienne Westwood. Celui où tous les styles se côtoient, des plus excentriques aux plus classiques. J'y ai aperçu « *Le Dernier des Mohicans* » coiffé d'une crête rose qui se promenait en kilt dans les rues de Mayfair, armé d'une trique et qui l'après-midi prenait son thé au Claridge's. Victoria en a fait la capitale de « l'empire où le soleil ne se couche jamais » et dont les étoiles ont pour noms Winston Churchill ou David Livingstone, Isambard Kingdom Brunel, Emmeline Pankhurst ou bien encore Mick Jagger des Rolling Stones. À Londres au hasard de mes promenades j'ai traversé plus de parcs que de places. La ville a un petit côté décousu au beau milieu d'un chantier permanent. Mais les apparences sont trompeuses, car ce *laissez-faire* n'est que trompe-l'œil. Au pays de George Orwell les murs ont des oreilles et les façades sont remplies d'yeux.

Places de Paris, parcs de Londres

Par je ne sais quel détour étonnant
Je me suis retrouvée dans un parc de Londres
Il y règne un désordre apparent
Des yeux vous épient en permanence,
Ceux du voisin ou d'un passant.

Big Ben vous regarde
D'un air bienveillant
Le *London Eye* surveille toute la city,
Et tous vos mouvements,
En « *Big Brother* » omniprésent.

À Londres en cherchant mon chemin dans *Regent Park*
J'ai atterri dans une impasse de *Saint-Pancras*
Direction Paris *Gare du Nord*
Où tout avait commencé sur une place,
Et sur une page blanche.

Trois ans venaient de s'écouler depuis ma première rencontre avec Nicolas. Rien de vraiment sérieux ne s'était encore passé entre nous. Toutes mes années de chasteté s'étaient évanouies en fumée avec Amaury avec qui je continuais de coucher de temps en temps, à l'insu de tout le monde. Je n'en éprouvais aucun plaisir. Que des remords. Pendant ce temps, Nicolas déployait tous ses efforts pour me séduire. Il n'avait eu de cesse de m'envoyer des lettres enflammées. Aussi, à chacun de mes anniversaires j'avais droit à un bouquet d'orchidées blanches qu'il me faisait livrer à mon domicile. Et pour mes 23 ans, il m'avait envoyé une boîte de chocolat *Jean-Paul Hévin* et une bouteille de Champagne *Cristal-Roederer*. Mais je ne comptais pas me laisser emballer si facilement. Quelque chose me retenait et m'inquiétait dans son tempérament. Il faut dire qu'Amaury n'arrangeait pas les choses me dépeignant son ami comme le pire des goujats avec les femmes.

« Il est trop volontaire, trop vulgaire, ça ne pourrait pas marcher entre vous. Il n'est rien qu'un phallocrate à l'appétit vorace. Un de ces vampires de la politique qui te dévorerait tout cru. » En réalité, Amaury était jaloux à l'idée que je tombe dans les bras de Nicolas. En lui lisant ses lettres, il devenait vert et ça le rendait malade. Il en avait assez qu'on se cache en permanence et il me proposa de travailler pour lui, dans son journal. En effet Amaury s'était engagé dans une carrière journalistique et avait pris la tête d'un magazine hebdomadaire. En rentrant dans la rédaction, je devins sa petite protégée. Il me fit découvrir le métier et m'introduisit dans le petit monde médiatico-politique, ce qui me permit de suivre de près l'actualité des acteurs de la vie publique et l'on me confiait de nombreux sujets. Curieusement, Amaury me demanda de couvrir l'ascension de son vieil ami Nicolas qui venait de s'illustrer en devenant député-maire de Villenaîgres et avec qui il me serait aisé de décrocher une interview.

Valentine quant à elle, avait poursuivi la voie juridique. Diplôme de droit en poche elle s'était orientée comme prévu vers le métier de notaire pour reprendre l'étude de son père. En dehors de nos emplois du temps chargés, il nous arrivait souvent de nous retrouver autour d'un verre dans un bar à la mode, ou dans une soirée branchée. Amaury continuait d'organiser régulièrement des dîners mondains somptueux auxquels le Tout-Paris était convié. Cela me permit d'étoffer considérablement mon carnet d'adresses et Nicolas devenu un jeune politicien en vue, ne craignait pas de s'y afficher pour pouvoir lui aussi agrandir son cercle de relations. Jusque-là, il m'avait proposé de le revoir dans un cadre plus intime, mais j'avais décliné chacune de ses invitations. Aussi, lorsqu'il reçût ma demande d'interview il s'empressa de me recevoir, dans son bureau à l'Assemblée nationale. Au terme de cette entrevue fortuite, je ne pus refuser lorsqu'il me convia à déjeuner, à deux pas de là. Ses efforts finirent par payer et notre premier tête-à-tête eut finalement lieu.

– Nous irons *Chez Françoise*, c'est de loin la meilleure table du coin et puis on y sera mieux pour poursuivre les questions, s'enthousiasma-t-il.

Pendant tout le repas, il en profita pour chercher à en apprendre un peu plus sur moi, mais je restai assez évasive. Ma réputation de fille difficile me précédait toujours, mais ces derniers temps des rumeurs circulaient, au sujet d'Amaury et de moi, et il chercha à les vérifier.

– Mais non voyons, tu ne vas tout de même pas croire à ça. Tu sais bien que nous sommes de très bons amis, voilà tout. Maintenant je bosse pour lui. Alors c'est sûr qu'on est tout le temps ensemble. Je te rassure, ça s'arrête là.

Je ne cherchai pas à m'étaler davantage sur un sujet qui me mettait mal à l'aise. Depuis ma première nuit avec Amaury plus par curiosité que par attirance, je m'étais mise à fréquenter discrètement d'autres garçons avec lesquels j'étais devenue beaucoup moins réticente à sortir. Mais pas question d'en parler à qui que ce soit non plus. Le temps passait et à presque 24 ans je commençais à me faire du souci de ce qu'officiellement il n'y avait personne dans ma vie. Alors, Nicolas tombait à point nommé surtout que mes dernières aventures s'étaient terminées de façon assez pathétique. Je gardais un souvenir honteux de ma dernière expérience où j'avais accepté de dîner avec un homme âgé de 80 ans, croyant qu'avec un vieux Monsieur ce serait sans doute mieux. À une époque où le Viagra n'existait pas, à son âge il y avait plus de chance que ça se termine en éructation plutôt qu'en érection. Je fus surprise de découvrir une personne délicieuse, pleine d'érudition. Il s'appelait Sancho et habitait en face du Parc Monceau. Il avait été couturier et avait fondé une célèbre maroquinerie de luxe très connue, notamment pour ses blousons. On s'était rencontrés aux *Bains-douches* par des amis en commun et en me voyant, il s'était exclamé en disant :

– Qu'est-ce que vous êtes mignonne ! Vous me rappelez une amie mannequin que j'ai connue dans les 70s. Je ne sais plus trop son nom. Quelque chose comme Ingrid... ah voilà ! C'est bien ça, Ingrid Svenson. C'est fou comme vous lui ressemblez.

– Tiens comme c'est curieux, vous n'êtes pas le premier à me le dire, rétorquai-je sans vouloir lui dire qu'il s'agissait là de ma mère.

Le personnage était atypique, mais surtout très attendrissant. On se vouvoyait et avec sa petite voix de lutin, très spontanément il m'invita le lendemain à partager avec lui un petit gueuleton. Et je n'allais pas refuser sous prétexte que c'était un pépé. Alors le jour suivant rendez-vous fut pris chez *Caviar kaspia*, Place de la Madeleine où il me traita comme une reine. À la fin du repas, il m'entraîna, non loin de là, au bar du Meurice. Il y but beaucoup de vodka et il me confia que son vrai prénom était Boris. Ses amis l'appelaient Sancho, car lorsqu'il était plus jeune il aimait boire de la tequila. Pendant qu'il épanchait ainsi son âme slave, moi je commandai, dans la cave de l'hôtel, un *Château d'Yquem* que je dégustai avec délectation. À ma grande satisfaction, Sancho était de grande conversation. À la fin il n'en resta pas là et il me lança :

– Accompagne-moi jusqu'à la maison.

Le vin étant bon, je lui répondis sans hésiter :

– Bhein... pourquoi pas !

Sur quoi je levai mon verre à sa santé, puis il but le sien et le jeta derrière lui, à la russe. Heureusement il n'y eut pas de dégâts, mais tous les regards s'étaient soudain braqués sur nous. Sancho laissa au barman un généreux pourboire et nous fîmes une sortie pour le moins remarquée. Une voiture avec chauffeur nous attendait et nous conduisit en bas de chez lui.

– Reste, tu peux dormir ici si tu veux, me fit-il innocemment.

Un brin éméchée, je ne pris pas la peine de lui répondre. Sancho en profita pour m'entraîner dans un vaste appartement somptueusement décoré. Sa chambre était située au fond d'un long couloir. Je m'effondrai sur son lit morte de fatigue. Je gardai néanmoins un œil ouvert et je le vis disparaître quelques instants dans la salle de bain attenante où il en ressortit vêtu d'une robe de chambre en soie. Il retira ses pantoufles et me rejoignit. Au contact de ses pieds froids, je tressaillis. Pour me rassurer, il me prit dans ses bras. Sa barbe était rugueuse.

– J'aime avoir une présence féminine dans mon lit pour me tenir chaud, s'excusa-t-il.

Il n'avait rien de plus excitant à m'offrir que quelques gadgets sexuels cachés dans le tiroir de sa table de chevet que je refusai poliment. Sur quoi, il s'endormit comme un bébé. Quelques heures plus tard, les effets de la bouteille d'Yquem se dissipèrent et je me réveillai en sursaut croyant avoir fait un cauchemar. Le corps de Sancho était devenu aussi roide que celui d'un mort et son visage, avait perdu toutes ses couleurs. Je crus une seconde au pire. Je le secouai vigoureusement. Il ouvrit de grands yeux vitreux puis se rendormit en ronflant bruyamment.

– *Putain*, mais qu'est-ce que je fous là ? me lamentai-je.

Mon cas était désespéré, j'étais descendu bien bas. Je me pinçais. Non je ne rêvais pas ! Et voilà que j'en étais réduite à servir de couverture pour le 3^e âge. Au petit matin, je filai à l'anglaise, mais avant de partir, je croisai dans le couloir une drôle de bête. Un Donskoï dans son plus simple appareil vint se frotter à moi. Il me collait aux basques et alors que je cherchais la porte de sortie, il me poussa vers le salon. Des rayons de jour traversaient les persiennes et je pus distinguer clairement, au fond de la pièce, une cage gigantesque dont les barreaux montaient aussi haut que le plafond. D'un mouvement furtif et lent, une forme féline se mit à bouger à l'intérieur. Face à moi se tenait un ocelot vêtu d'une splendide

robe léopard. Il me flasha de son regard et j'en restai scotchée, dos au mur. La bête, de ses grands yeux perçants, m'observait et me glaça le sang. Je voulus m'enfuir et sortir au plus vite de cet endroit étrange habitée de créatures aussi fantomatiques que fantasmagoriques. J'empruntai l'issue de secours tout juste située dans la cuisine et je n'avais qu'une envie, celle de prendre mes jambes à mon coup. Rien que de penser que je venais de passer la nuit dans les bras d'un vieillard lubrique, ça me donnait la nausée.

Alors que ces images repassaient dans ma mémoire, Nicolas se tenait devant moi. Je me mis à rougir, en repensant à tout cela. Je me dis qu'à côté, un repas avec un jeune élu de la République c'était toujours mieux qu'un souper en mode gériatrique. Ce soir-là, je restai sobre et j'avalai ses paroles comme du petit-lait. Enfin, quand il me dit à la fin du repas qu'il fallait absolument qu'on se revoie je lui répondis très spontanément :

– Et bien pourquoi pas ?

– Alors à demain 20 heures, chez *Casa Bini*. Un petit italien rue Grégoire de Tour, la cuisine y est excellente.

Il me fit un baisemain pour me dire au revoir. Je trouvai ce geste un peu pompeux et je tirai ma révérence :

– Ciao.

Une fois dehors je montai dans un taxi. Alors que je m'éloignais, il me fit un geste de la main. En quelques pas, il regagna une voiture aux vitres teintées qui l'attendait en contrebas. Après ce premier dîner, je me sentis plus en confiance et comme j'avais beaucoup moins d'appréhension, j'étais maintenant prête à m'engager. Jusque-là, je n'avais pas voulu revoir mes prétendants plus de deux fois et avec ce que j'avais vécu avec Sancho, je n'avais plus de raisons pour tenir Nicolas à distance. Je pris mon petit journal et j'y griffonnais quelques mots. Je le rangeai rapidement dans mon sac une fois le taxi arrivé en bas de chez moi. Je réglai ma course

en tendant au conducteur un billet de cinquante francs à l'effigie de Saint-Exupéry en me disant que celui avec la tête de Quentin de la Tour avait quand même un côté plus gai. Sur ces réflexions, je croisai dans le hall de l'immeuble notre voisine de palier, une espèce de vieille commère prude et acariâtre au chignon impeccable. Veuve de son état civil, elle était à peu près au courant de tout ce qui se racontait dans le quartier. Je lui fis un bonjour timide et comme je n'étais pas vraiment d'humeur à lui parler, je me précipitai dans les escaliers pour éviter de monter dans l'ascenseur où elle avait grimpé. Pendant que ses gros yeux me fixaient depuis son perchoir, fort heureusement j'arrivai bien avant elle, m'évitant ainsi d'écouter ses sempiternelles jacasseries qui tournaient souvent en jérémiades. Je m'engouffrai dans l'appartement et une fois la porte fermée, je poussai un ouf de soulagement. Avec personne à la maison, l'endroit était calme et plus propice pour travailler. Je me mis sur mon Powerbook préférant boucler mon dernier article sur Nicolas au plus vite. Je fumais cigarette sur cigarette et au bout d'une heure je fis une pause en me postant à la fenêtre. Je fis mon petit bilan sentimental. Ce n'était pas vraiment réjouissant. La plupart de mes proches avaient déménagé et s'étaient mis en couple, alors que moi je n'avais officiellement personne.

Valentine s'était fiancée avec Stéphane, un avocat aristocrate, et coulait le parfait bonheur. Amaury, entre-temps, venait de s'enticher d'une jolie brunette du nom de Clara avec qui il s'installa. C'en était donc fini de nos ébats sans émois. Romain, quant à lui, se remettait difficilement du départ de Clémence qui l'avait quitté. Un an plus tôt, cette dernière, en effet, avait tout plaqué pour partir vivre dans les *ghettos*. Mais peu avant cela, de manière solennelle, elle nous avait annoncé à tous sa décision de partir. Elle disait avoir vu la lumière du Christ et elle nous avait déclaré ces mots :

– Il faut que je porte ma croix. Par *ma* ferveur et *ma* foi, *mon* devoir, mais aussi *mon* sacerdoce sera celui d'apporter aux pauvres la bonne nouvelle. Je vais donc m'installer derrière le périph, du

côté de Meaux, à la Pierre Collinet. Je ne vais pas bien loin, mais je vous laisse avec ces paroles : « vous *aurez toujours les pauvres avec vous* ». Je pars donc dans ce but. *Il faut d'abord balayer devant sa porte avant de balayer devant celle du voisin ! Des pauvres y'en a plein nos rues, pas la peine d'aller au fin fond du Sahel pour les trouver.*

– Amen ! répliqua Romain tout déconcerté.

En l'écoutant, on aurait bien voulu la suivre. Alors je lui souhaitais bon vent. Cependant, je trouvais tout de même assez ironique que la fille d'un dictateur africain veuille devenir en France, « *la petite sœur des pauvres* ». Dans ce cas, le dicton s'appliquerait bien mieux à son père milliardaire, dilapidateur de son État. Après cette annonce, Romain resta inconsolable, puis il choisit quant à lui de se convertir en architecte, pour offrir un toit... aux plus riches. Gabriella de son côté, avait décidé de se marier avec un Anglais qu'elle venait tout juste de rencontrer.

La nuit suivante, comme convenu, je revis Nicolas chez *Casa Bini*. Dans le menu, je commandai un sauté de veau aux artichauts accompagné d'un *vino bianco* Violetta de Sicile. Nicolas ne buvait pas de vin, mais il était tout joyeux. Il ne tenait plus en place. J'étais devant le Stromboli. Le repas fut donc très animé de quoi me faire sortir de mon ennui.

Nous étions arrivés à la fin de l'automne, et les occasions de se revoir se multiplièrent. Nous ne tardâmes pas à nous mettre en couple, mais à l'insu de tous. J'avais perdu beaucoup de temps. C'était ce que j'aurai dû faire depuis bien longtemps. Mais je ne voulais pas que les choses se passent de façon sordide, comme avec tous les autres. Pour commencer, le meilleur moyen de le voir incognito, c'était de déménager. Les interviews se succédèrent donc bien au-delà des heures de travail. Je saisisais des notes sur mon calepin. Tantôt, il me partageait sa vision de la France et tantôt transportée dans un roman de cape et d'épée, il m'embrassait

langoureusement. Lui, c'était d'Artagnan sur son cheval blanc, moi, je devenais soudain une héroïne d'Alexandre Dumas.

Dans son testament, papa m'avait légué l'appartement de la rue Gabrielle et depuis sa mort il était resté sans locataires. Après travaux, j'y élus donc domicile. Dès le début de l'hiver, tout était fin prêt pour m'accueillir. Au départ, ce fut un peu dur. Plus de maman chez qui verser mes larmes. Gabriella vint me voir de temps en temps. Elle m'annonça que son mariage serait pour le mois de juin prochain. Romain passa lui aussi me rendre visite et aux dernières nouvelles, il m'apprit non sans émotion que Clémence allait convoler en juste noce, avec un pasteur missionnaire de la Casamance. Valentine, ma meilleure copine, me confia au bout du fil, qu'elle et son avocat ce n'était plus vraiment ça. Quant à moi, une fois dans mon nouveau chez moi, je me dis que le plus difficile ce n'était pas trop le fait de vivre seule, mais c'était surtout d'arriver à s'approprier soi-même. Nicolas avait passé tout l'hiver à me faire la cour et à l'approche du printemps tout s'emballa très vite entre nous. Ainsi, à la Chandeleur, les arbres n'étaient pas encore en fleurs, mais la température particulièrement douce pour la saison faisait paraître des bourgeons précoces sur les branches encore dénudées de chênes pubescents. Dans le bois de Boulogne, en ce dimanche de février ensoleillé, Nicolas et moi faisons un jogging, dans la nature encore ensommeillée, qui nous faisait découvrir au hasard d'une allée, des essences rares et magistrales aux senteurs subtiles d'épices orientales.

Les locataires du Bois de Boulogne

Au Bois de Boulogne,
Des locataires illustres et centenaires y avaient élu domicile.
Sur les berges du lac Inférieur
Un *Cyprès chauve* nous ouvrit ses portes.

Dans une île pas si lointaine,
Perdus dans les méandres du temps,
Des philosophes dionysiens
Discutaient à bâtons rompus
Sous un *Platane d'orient*.

Au Pré Catelan devant des passants choqués,
Un *Hêtre pourpre* complètement dénudé
Jouait les prostituées.

Tandis que sur la route de Sèvres
Des *Ifs communs* et immortels donnaient rendez-vous
Aux communs des mortels,
Pour le grand *Désespoir des singes*.

On s'arrêta un instant pour admirer la beauté du spectacle et Nicolas me conduisit au pied du Kiosque de l'Empereur, sur l'Île du lac Inférieur où il m'embrassa frénétiquement. Nous n'en étions pas à nos premiers baisers. Une semaine auparavant, dans un tout autre décor, nous étions invités chez Amaury. Ce dernier habitait toujours rue Jacob et donnait une fête en l'honneur des succès de vente de son magazine. D'un naturel exhibitionniste, il cherchait moins à afficher sa réussite professionnelle qu'à impressionner sa nouvelle copine, par un étalage assumé de sa fortune. Il avait réussi à acquérir le logement du dessus et il transforma son modeste appartement en un superbe duplex qui occupait tout le dernier étage d'un immeuble en plein cœur de Saint-Germain-des-Prés avec vue sur Paris. On se serait crus dans un loft new-yorkais avec des murs en briques, des poutres métalliques saillantes au milieu d'un living au sol en merisier et un escalier suspendu qui menait vers les pièces du premier. Juste au-dessus, sur un autre niveau, se trouvait une terrasse de 100 m² aménagée en un splendide jardin japonais en mousse, éclairée par des lanternes en bronze. Une pagode faisant figure de belvédère surplombait la nature en miniature avec un lac,

et une rivière regorgeant de carpes Koï de couleur jaune orangé qui se jetait, plus loin, dans un bassin artificiel, enjambé par un pont. Dans cette atmosphère apaisante, on pouvait clairement entendre l'écoulement paisible d'une cascade d'eau et vous étiez soudain isolés du reste d'une ville en perpétuel mouvement. Çà et là, on pouvait distinguer de petites formes noires sur le sol, des tortues qui semblaient s'être égarées dans le chemin en gravier longé d'arbres aux essences diverses et d'érables dont le feuillage devenait, à l'automne, d'un rouge incandescent. Nous trouvâmes un banc et nous nous y installâmes, dans un paysage d'Extrême-Orient, devant lequel se trouvait un gros rocher, la montagne des immortels.

Cette nouvelle déco, dans l'appartement d'Amaury, nous avait surpris et nous étions restés admiratifs par la vue d'un tel spectacle aussi inattendu que magique. Le tout formait un ensemble épuré dans un décor assez masculin, avec des tons neutres et assez peu de meubles. Vous étiez accueilli, à l'entrée, par un bulldog anglais aux manières aristocratiques allongé sur un canapé Chesterfield en vieux cuir usé. Celui-ci faisait office de maître d'hôtel et vous invitait à vous débarrasser de vos effets. La hauteur du sous-plafond était impressionnante, presque écrasante. En dessous de l'escalier se situait un bar en zinc qui paraissait encastré dans un mur en brique où étaient accrochées deux photos en noir et blanc prises par Alfred Stieglitz. À chaque extrémité étaient suspendues des lampes ciseaux en acier qui éclairaient ces images antiques du vieux Manhattan des années 1900. Juste en face, une cuisine ouverte se confondait avec le salon où l'espace s'était peu à peu rempli par des invités nombreux qui discutaient çà et là, tandis que sur le piano à queue *Steinway & Sons*, un mélomane jouait des airs de jazz. Nicolas m'avait aussitôt entraînée sur la terrasse où quelques personnes s'étaient réfugiées. De là où nous nous tenions, nous pouvions également entendre le bruit de conversations et d'éclats de rire de convives égayés par l'alcool.

– Samedi 20 heures, rejoins-moi au Ritz, au bar Hemingway, murmura Nicolas.

Absorbée par le silence, je ne savais pas trop quoi lui répondre. En l'espace de quatre mois à chaque fois qu'il m'avait raccompagnée rue Gabrielle, je ne lui avais laissé aucune chance de monter et il commençait à manifester son impatience. Il me prit par la taille en m'interrogeant du regard. Je savais que je n'avais plus le choix.

– À samedi, acquiesçai-je.

Il déposa un baiser furtif à la commissure de mes lèvres puis me laissa quelques minutes pour aller chercher deux coupes de champagne des mains d'un serveur. Il revint accompagné d'Amaury, et me tendit un verre, puis il leva un toast en l'honneur de son ami :

– À Amaury !

L'intéressé leva à son tour son verre en ma direction avec un regard entendu. Nous regagnâmes tous ensemble le salon, où la fête battait son plein. Un DJ avait pris les commandes de la soirée et il passait des morceaux qu'il avait remixés avec de vieux disques vinyles en 33 tours. Les musiques s'enchaînaient les unes après les autres tandis que des couples se formaient pour esquisser quelques pas de danse. À une heure plus avancée, un orchestre de Mariachis prit le relais, constitué de guitare, de violon, de vihuela et de trompette. Nous n'étions plus du tout sur la rive gauche de Paris en hiver, mais quelque part en plein été à faire la fête, dans un mas de Provence. Il faisait terriblement chaud et les pauses se faisaient plus lascives. J'avais envie de partir pour me mettre à l'abri de la chaleur, mais Nicolas fit tout pour me retenir. Il m'entraîna dans une chambre au premier où il faisait meilleur. Il me couvrit de bises et de caresses tandis que dans le séjour, une diva, accompagnée de musiciens gitans s'était mise à chanter des airs d'Andalousie. Une voix à la fois féminine et rauque, puissante et sensuelle s'élança dans les octaves. Elle vous transportait, vous perçait l'âme et la chair sur des mélodies rythmées, vives et saccadées à vous couper

le souffle. Les mains et les pieds s'entrechoquaient bruyamment, les échanges se faisaient de plus en plus physiques. Les guitares acoustiques servaient d'armes pour ceux qui allaient se livrer à une bataille des plus acharnée. Il y aurait des pleurs, des larmes et de la sueur. À la fin une voix masculine s'éleva suppliante, dans une prière à la croisée des chemins entre Séville, Cadix, le Guadalquivir et le détroit de Gibraltar. Dans l'attente de l'exaucement, il n'y aurait pas de perdants. On resta à discuter quelques instants suspendus entre ciel et terre pendant que Nicolas me touchait le dos avec volupté. Dans ma pochette noire, je pris une *Gauloise*, et de ma gorge déployée des volutes de fumée s'envolèrent dans les airs. Il était tard, je me rhabillai et sur le bout de son nez, je déposai un baiser.

– Ce n'est pas la peine que tu me raccompagnes, conclus-je en ouvrant la porte.

L'alchimie semblait avoir encore opéré et j'étais bien décidée à le revoir le samedi suivant. Il me fit un geste de la main pour indiquer qu'il me rappellerait dans la semaine. Pendant qu'il me regardait m'éloigner, je me demandais déjà ce que j'allais bien pouvoir porter ce jour-là. Ma vie se reflétait dans un miroir dans lequel se jouait une comédie avec ses farces, ses frasques et ses fantaisies. Mais l'amour semblait s'être enfin invité à la fête après s'être longtemps fait attendre. Jusqu'à présent j'avais porté un masque. En toutes circonstances.

Le samedi suivant n'arriva pas assez vite. 19 h 30 s'affichait déjà sur le cadran de l'horloge de ma chambre. Je descendis d'un pas rapide les escaliers de mon immeuble montmartrois sans ascenseur. Arrivée dans la rue, je me dirigeai aussi vite que je le pus vers la Place des Abbesses pour attraper un taxi. J'avais horreur d'être en retard alors j'avais pris le temps qu'il fallait pour me préparer et j'avais mis des heures à choisir ma tenue. J'aimais prendre soin de mon apparence et sélectionner les bons vêtements faisait

partie du jeu de la séduction. Qu'est-ce qui pourrait bien mettre en valeur mes jambes et mon dos ? Une jupe ? Un pantalon ? Les cheveux lâchés, ou montés en chignon ? Tenue moulante ou bien plus ample ? Pendant que je me regardais devant le dressing en me parlant à moi-même, la tâche s'annonçait difficile. Peu à peu, sur mon lit et sur la moquette de ma chambre s'étaient amoncélés un tas d'habits, de chaussures et d'accessoires à tel point qu'il semblait en pleuvoir.

J'étais d'humeur à plaire, alors j'optai pour quelque chose d'un peu plus agressif et sexy. Cette petite robe noire *Azzedine Alaïa* allait faire sensation. Pas trop courte mais ultra moulante, avec un large décolleté dans le dos. Je me regardai dans la salle de bain pour une dernière inspection. Mes seins, « *bof* », ce n'était vraiment pas ce que j'avais de mieux. Mais ma chute de rein, quelle excursion, ça en valait le détour. La cambrure de mes hanches faisait dire à ma mère que j'avais des fesses de négresse. J'enfilais une paire de *Roger Vivier* en me demandant de qui je pouvais bien tenir cela. Du haut de mes escarpins, je faisais au moins 1m85 avec l'impression d'être suspendue au mont Sagarmatha. D'un pas hésitant, je fis quelques tours dans mon appartement, ce qui dans mon cas, relevait d'une prouesse, car j'étais plus habituée à marcher en ballerines et en espadrilles qu'en talons aiguilles. En tout cas, ce soir seraient mises à l'honneur mes formes et mes rondeurs. Les sous-vêtements ce n'était certainement pas un détail à négliger non plus. Pas de soutien-gorge donc, je n'en mettais presque jamais, mais une petite culotte délicieusement cousue de dentelle avec un porte-jarretelles ferait l'affaire. Je jetai un dernier coup d'œil dans la glace, et pour les cheveux se serait un chignon. J'appliquai délicatement du khôl à mes yeux clairs en soulignant le regard avec du fard marron. Je lissai mes lèvres nues avec de la crème de *Huit heures*, pour donner un aspect plus naturel à l'ensemble. Je me demandai s'il allait me trouver belle. Le résultat me semblait à moi, satisfaisant. Et pour finir : une touche de parfum. Quelques gouttes d'un flacon couleur

miel de *Chanel N°5* déposé dans le creux de mes mains suffirent pour embaumer toute l'atmosphère. J'étais fin prête pour mon rendez-vous. Non sans difficulté j'arrivai donc Place des Abbesses où je hélai un taxi.

– Bonsoir, je vais au numéro 15 de la Place Vendôme s'il vous plaît, demandai-je au conducteur d'une voix quasi haletante.

– Au *Ritz*, Mademoiselle ? s'enquit le conducteur.

– Oui, c'est bien ça, confirmai-je pendant que je m'installais sur la banquette arrière.

Perdue dans mes pensées, j'écoutais d'une oreille distraite le monologue dans lequel le taximan trop bavard s'était engagé. De temps à autre, je lâchais poliment un « absolument » ou encore « vous avez entièrement raison ! » Mes mains devenaient moites à mesure qu'on approchait de la Place Vendôme. Pourtant, nous n'en étions pas à notre premier dîner, mais curieusement je me sentais très nerveuse et très crispée en repensant à nos étreintes de la semaine précédente. Je savais aussi que cette fois ce n'était pas pour discuter bouleau qu'on allait se voir au bar Hemingway. Nicolas y avait ses habitudes et j'avais accepté son invitation sans hésitation. J'appréciais ce choix et je trouvais ça sympa qu'il me fasse découvrir ses bons coins à Paris. Plutôt royal d'aller boire un verre au *Ritz*, lieu privilégié de la bonne société et des têtes couronnées...

On ne pouvait plus l'arrêter de parler ce taximan, et je commençais à être excédée par tout ce verbiage de bas étage. Il m'avait sérieusement gonflée et j'avais envie de sortir sur-le-champ. Alors que nous venions de dépasser l'Opéra Garnier, je demandai soudainement au conducteur de s'arrêter et de me déposer, rue de la Paix, où je lui tendis rapidement, un billet de 50 francs.

– Vous pouvez garder la monnaie, lui lançai-je impatiente.

Sans perdre contenance, face à autant d'inconvenance, je fermai la portière de la voiture sans la claquer. Comme j'étais en avance, je me dis que c'était mieux de marcher pour me détendre et de prendre un peu d'air. En ce mois de février, il faisait déjà nuit et la température se faisait plus fraîche le soir. Je fumais tout en marchant. Devant moi, la Place Vendôme, magistrale et impériale. J'admire la belle perspective qui s'offrait à mes yeux jusqu'à la rue de Castiglione. Sous l'éclairage des lampadaires, monumentale colonne Vendôme, érigée à la gloire de l'Empereur et de Caesar, plusieurs fois tombée mais à chaque fois relevée. D'un geste pas très élégant, j'écrasai le mégot de ma cigarette sous la semelle de mes souliers en cuir. Tant pis pour les bonnes manières, j'étais bien trop angoissée pour y penser. Je franchis le perron du Ritz avec une terrible envie de fuir en essayant de repenser au petit Nicolas plein d'ambition qui m'avait été présenté trois ans plus tôt. Mais l'homme que j'allais rencontrer ce soir avait beaucoup changé. En jeune loup de la politique, il avait gagné en assurance et il jouait désormais dans la cour des grands. Son ascension avait été aussi imprévisible que rapide et pour la journaliste novice que j'étais, c'était une aubaine que d'être introduite ainsi dans les hauts lieux du pouvoir parisien où le luxe s'affichait avec ostentation. J'avais toujours vécu dans une certaine aisance mais, une fois la porte du palace franchie, je traversais les âges, transportée dans une autre époque où se côtoyaient à la fois, le chic, l'élégance et le raffinement non sans une certaine opulence. Nicolas m'attendait dans le *lobby* et vint me rejoindre sur le perron. Il me débarrassa de mon manteau avec prévenance et m'embrassa sans dire un mot. Dans un silence quasi religieux, depuis le hall, face à un escalier majestueux, nous empruntâmes un long couloir bordé de vitrines qui nous conduisit

au bar. D'un geste courtois, Nicolas me fit signe de passer devant lui :

– Blanche, tu es sublime. Le noir te va à ravir, me glissa-t-il à mi-voix, m'indiquant une petite salle richement décorée de boiseries et de fauteuils en cuir.

Je ne pouvais qu'apprécier le charme et la discrétion des lieux. J'observais les murs du bar et je m'imprégnais de son décor chargé d'histoire. Les photos accrochées au mur témoignaient du passé glorieux d'un endroit plein de charme qui avait une âme, où des hôtes illustres y avaient séjourné. Ils en avaient fait la gloire et la réputation. Les uns étaient venus y vivre, les autres simplement s'y reposer. Depuis des lustres on venait se divertir dans ce cadre, ou bien cacher ses amours clandestines comme dans un vieux film en noir et blanc des années 50 réunissant des monstres sacrés, Audrey Hepburn, Gary Cooper et Maurice Chevalier, à une époque où le glamour d'Hollywood venait tourner à Paris, les amours interdites entre une gamine et un playboy américain. Nicolas, me désigna une table. Je m'installai en face de lui confortablement assise dans un fauteuil en cuir. Les boiseries aux teintes claires dans des couleurs oscillant entre les verts et les beiges, donnaient une ambiance cosy à ce salon évoquant un vieux club « *so British* ». Presque aussitôt, un garçon à la tenue impeccable s'avança prestement et nous servit un verre d'eau minérale bien locale, accompagnée d'une tranche de concombre. Je jetai un rapide coup d'œil à la carte des cocktails où *Bloody Mary* faisait de l'œil à un *Tall Black Russian*. Pour moi ce serait un petit blanc sec.

– Monsieur Dubois, un whisky single malte, comme d'habitude ? s'enquit le serveur.

– Oui, ce sera un *Glendronach 1972* pour moi, s'il vous plaît Pierre, rétorqua l'intéressé.

– Mademoiselle, que puis-je vous offrir ? interrogea le barman d'une voix posée.

– Un verre de vin blanc, pour Mademoiselle Enblac’h, s’empressa de lui rétorquer Nicolas sans attendre ma réponse.

Il me tendit alors la carte des vins et je choisis un *Meursault* pour m’ouvrir les papilles.

– Comment as-tu su pour le vin blanc ? lui demandai-je quelque peu intriguée.

– Juste un peu d’observation, se contenta-t-il de dire en buvant une gorgée d’eau.

– Les rouges ne sont pas à mon goût. Bien trop corsés, lui confiai-je. Je préfère les blancs, ils sont plus légers, plus fruités. Les moelleux, c’est ce qu’il y a de mieux surtout lorsque je me sens triste. J’associe le vin avec mes humeurs. Les Sauternes se comportent en grands seigneurs, ils m’offrent un bouquet de saveurs, de miel et de noisette. Les Bourgogne sont magnanimes, ils me remontent le moral et m’ouvrent leurs portes avec courtoisie.

Il n’avait guère l’air de s’intéresser à mes discours. J’avais l’impression de parler dans le vide et je me sentis bien maladroite. Alors au bout d’un moment je marquai une pause avant qu’il ne pense qu’il avait affaire à une idiote ou pire à une alcoolique. Cependant, je restai touchée par cette délicate attention. Le groom ne tarda pas à revenir avec les boissons dont il remplit nos verres avec dextérité et doigté. Il repartit et rapporta avec lui une boîte blanche rectangulaire de *Romeo y Julieta* qu’il présenta à Nicolas. Ce dernier se prêta ensuite sous mes yeux à tout un rituel. Il prit le *Churchill*, le tâta et le huma tour à tour. À l’aide d’une guillotine, il lui coupa la tête et il alluma le cigare à l’aide d’une allumette, en le faisant tourner entre ses doigts. Puis il se mit à tirer dessus de grandes bouffées en maintenant la fumée dans sa bouche, la recrachant sans l’avoir avalée. Il répéta ces gestes en silence ce qui avait l’air de l’apaiser et de lui procurer de la satisfaction mais surtout beaucoup de plaisir. Je l’enviais, car j’aurai aimé prendre cet objet de désir pour le faire tourner entre mes doigts. Puis je

l'aurai décapité jusqu'à le réduire en cendres, mais entre mes mains de femme, ce symbole phallique du pouvoir viril aurait perdu toute vertu. Pendant que je m'abandonnais à ces idées pas très catholiques, je bus une gorgée d'un breuvage qui m'éclaircit les yeux. Nicolas cherchait malgré son jeune âge, à se donner de l'importance et il me sortait le grand jeu. Il semblait très satisfait de lui-même et moi je prenais tout cela très au sérieux.

Pour l'heure, il ne disait mot et continuait à m'observer en fumant son cigare et dégustant un whisky vieux de plus de vingt ans. À mesure qu'il buvait, je vis son regard à lui s'assombrir. Des flammes semblaient en sortir. Elles me dévoraient et léchaient les courbes de mon corps. Dans ce brasier, où des pans entiers de ma robe attrayante et sexy furent embrasés, il ne restait plus que des cendres de mon cou, de mes hanches et de mes jambes. Il s'avança et se pencha sur moi. Il me baisa les mains et m'effleura le dos. J'étais restée passive et je ne savais pas encore comment répondre à ces assauts. Le doux élixir contenu dans ma coupe continuait de se distiller entre mes lèvres brûlantes et semblait attiser ce feu plutôt que de l'éteindre. L'atmosphère s'était détendue et les langues s'étaient déliées. Il s'approcha pour me faire un compliment.

– Tu me fais craquer, me chuchota-t-il.

Je ne sais pas ce qui me prit, mais je me levai subitement, et fis un tour sur moi-même pour lui donner un meilleur angle. Il ne s'y attendait visiblement pas et la plupart des clients du bar cessèrent toute conversation. Tous les regards se braquèrent sur nous. Mais là je me sentis franchement mal à l'aise. Je me rassis presque aussitôt, quelque peu désorientée, mais ce déhanchement sauvage me valut des applaudissements. Le vin m'était visiblement monté à la tête. En regagnant ma place, j'avais l'impression d'être devenue une meneuse de revue ou encore Joséphine Baker à la tête de la *Revue Nègre aux Folies Bergères* suivie de son léopard. Nicolas fut quant à lui franchement séduit et ce petit intermède changea la tournure

de notre soirée. Mon politicien empesé devint une bête de scène au sang mêlé. J'avais en face de moi le fruit d'un croisement hybride et contre nature entre Lino Ventura, Marlon Brando et JFK et entre nous, le mur de glace que j'avais érigé depuis trois ans vola en éclat.

Depuis peu, j'avais entretenu une certaine ambiguïté avec les garçons que je m'étais mise à fréquenter. Ma relation avec Amaury en était une belle illustration. Après m'avoir longtemps courtisée, celui-là avait fini par obtenir ce qu'il voulait. En tout, on avait dû coucher ensemble une bonne douzaine de fois, mais à la fin j'avais refusé de continuer à me plier à ses petits jeux pervers. Je lui avais alors demandé d'aller calmer sa faim ailleurs. Ainsi s'était-il consolé dans les bras de Clara sur laquelle il avait jeté son dévolu. Malgré tout, notre amitié avait survécu et fort heureusement cela ne me coûta pas ma place au journal, du moins pour un temps. Par la suite, j'avais enchaîné les expériences les plus pathétiques. Un acteur d'Hollywood avait réussi à m'entraîner dans sa tanière parisienne et avait tenté de me pénétrer en me fourrant ses doigts dans le derrière. Mais il avait 50 ans, et moi 22, alors je lui avais dit :

– *Mais en voilà des manières !*

Pour s'excuser il m'avait demandé de m'asseoir sur ses genoux, en me caressant la crinière :

– *Would you like to marry me ?* avait-il déclaré en buvant une bière.

– *Say what ?* avais-je dit interloquée.

Il se ravisa cependant et se contenta de me raccompagner à la portière. Dès ce jour-là, je sus qu'il y avait encore de l'espoir pour moi et que les fous ne sont pas toujours ceux qu'on croit. En le quittant, je me dis qu'il méritait bien le titre de monstre sacré. Mais le pire dans tout cela avait été ma rencontre avec Sancho. Après

quoi, je m'étais enfin prise en main pour ne pas finir à Villejuif dans un service psychiatrique.

Cette nuit-là avec Nicolas, c'était donc tout différent. Après tout, un homme politique ça ne pourrait pas être pire qu'une star sur le déclin ou qu'un vieillard décadent. Et jusqu'à présent Nicolas s'était montré assez galant. Je découvris un autre personnage bien loin du garçon maladroit rencontré au *News Café* quelques années plus tôt. En peu de temps, il s'était débarrassé de ses airs d'adolescent et je pouvais me faire une idée plus claire et plus précise sur sa personne. Je parvenais à mieux le cerner, et les traits de son caractère complexe se précisèrent à mesure de nos rencontres. Il se montrait souvent imprévisible. Il savait plaire et à la fois intimider ses adversaires, mais avec moi il paraissait sincère. Je n'avais donc plus de crainte à me faire. Ce grand prédateur, à force de ténacité, réussit à me convaincre et à m'attirer sur son propre terrain. Je ne pouvais plus ni m'échapper, ni même faire marche arrière.

Nicolas avait su comment m'aborder et il était venu à bout de mes réactions de petit animal blessé. Cette nuit-là dans sa présence, j'eus enfin l'impression d'être en sécurité. Il m'avait enfumée avec des promesses d'amour qu'il ne tiendrait sans doute jamais. Nicolas ferait de moi son trophée de chasse et je me laisserai réduire en un objet que l'on expose aux regards de tous avec fierté et indécence.

La Nature de l'Homme

Face au chasseur
L'animal n'est qu'une bête
Qu'il cherche à asservir.

C'est la revanche de l'homme
Sur la puissance de la Nature.
Face à son impuissance,

Il ne tolère aucune résistance
Il oublie cependant que celle-ci est rebelle,
Et qu'elle ne tolère de Maître que celui qui l'a créée.

J'avais sorti mon petit carnet qui ne me quittait jamais où je venais de griffonner ces quelques lignes. Si je m'engageais dans cette voie avec Nicolas, j'étais consciente que je ne pourrais plus revenir. Il se destinait à devenir un grand homme d'État. Il ferait partie de cette caste d'hommes qui n'appartiennent plus à eux-mêmes et s'il me demandait de faire ma vie avec lui je sus qu'il me faudrait le partager avec tous. Il s'aperçut que je ne répondais plus à ses questions. Je pouvais entendre de loin une petite musique de fond qui se mêlait au bruit des conversations et je ne refis surface que bien plus tard.

Un temps agacé, Amaury n'avait eu de cesse de me répéter combien son vieil ami l'avait tanné à mon sujet. « Avec qui passe-t-elle ses soirées ? Où sort-elle souvent le soir ? Qu'est-ce qu'elle aime manger ? » On se croisait souvent avec Nicolas qui était toujours accompagné de superbes filles. Au départ, je trouvais que c'était une drôle de coïncidence, mais Amaury me fit comprendre que ce n'était pas du tout le fait du hasard :

– Nicolas est toujours très attiré par toi, mais moi ça me rend malade. Ne lui fais surtout pas confiance, m'avertit-il alors. Je le connais comme ma poche, me fit-il. Nicolas n'est pas le genre de mec à s'attacher à une seule femme. Il joue à un jeu et je ne sais pas où il veut en venir avec toi.

Malgré des mises en garde répétées, que je mis sur le compte de la jalousie, je fonçai tête baissée. Cette nuit-là, j'étais seule avec Nicolas et je ne lui opposais aucune résistance. Tout s'enchaîna rapidement et je ne repris mes esprits que le lendemain matin dans mon lit. À côté de moi se trouvait un Nicolas tout nu et endormi. Au réveil, les souvenirs de ma nuit me revinrent progressivement. La veille nous avions poursuivi notre soirée à *l'Espadon*, le

restaurant de l'hôtel où il avait réservé une table. Je gardais dans la bouche le goût fabuleux d'un dessert au chocolat au terme d'un dîner où il m'avait proposé de me raccompagner. Puis plus rien. Je m'étais réveillée avec l'un de ces terribles maux de tête qui succèdent généralement à mes soirées trop arrosées. Je me levai pour aller me servir un verre d'eau dans la cuisine. Dans l'évier je découvris deux tasses de café à moitié vides. Une forte odeur de cognac s'en dégagait. Dans le salon, des objets qui d'ordinaire reposaient sur la table basse jonchaient le sol. Je n'osais à peine imaginer ce qui s'était passé la veille. Arrivés en bas de chez moi, je l'avais sans doute invité à monter prendre un digestif. Des bribes de conversation me revinrent peu à peu alors que je remettais de l'ordre dans l'appartement.

– On ne va tout de même pas se séparer comme ça. J'ai passé une excellente soirée.

Sur ses instances, je l'avais fait monter et je lui avais préparé un café *Amore* avec du cognac. Pendant que je faisais la vaisselle, je tentais de me repasser le film de la soirée. En attendant qu'il se réveille, j'en profitais pour préparer le petit déjeuner. Je sortis en coup de vent chercher les croissants, un peu plus haut, Place Jean-Baptiste Clément au *Fournil du Village*. Il n'y en avait pas de meilleurs à la ronde. En ce dimanche matin, quelques rayons de soleil éclairaient le ciel de Montmartre, tandis que des touristes commençaient à affluer et à converger, par la rue Norvins, vers la Place du Tertre. Une fois de retour, je trouvai Nicolas qui finissait de préparer les boissons chaudes. Je l'invitai à prendre place et je disposai les viennoiseries à table, sur un splendide plateau d'argent déniché dans un souk de Marrakech lors de mes dernières vacances. Mais il ne me laissa ni le temps de respirer ni celui de terminer. De la dentelle il ne resta plus rien, pas même une ficelle. En une étreinte, je rattrapai l'épisode que j'avais manqué la veille. Nous atterrîmes bruyamment sur le plancher en chêne entraînant dans notre chute galettes et chouquettes. J'avais les jambes en marmelade

et la baguette atterrit dans la motte de beurre. Cependant ses baisers n'avaient plus rien de sucré et ce qui aurait dû avoir le goût du miel devint plus amer que le fiel. Ainsi, pendant qu'il démarrait sur les chapeaux de roues, je restai scotchée au plancher. Chaque caresse devenait une offense et tout vint raviver l'odieux outrage du passé. J'étais impuissante, réduite à faire semblant.

– Dimanche matin, le jogging, pour moi c'est sacré! s'était-il exclamé après ce piètre exploit.

Après ces entrechats, il n'avait nullement l'air épuisé. Nous fîmes donc un petit détour, par son pied-à-terre, rue Lauriston, pour qu'il puisse se changer et enfiler sa tenue de sport. C'est ainsi qu'il m'amena courir, au Bois de Boulogne, dans l'un de ses lieux favoris. Il aimait s'y ressourcer et se sentait, au pied des arbres, plus en communion avec la nature. Une fois arrivés sur l'île du lac Inférieur, au Kiosque de l'Empereur, dans ce lieu désert et tranquille, il ne cessa de m'embrasser. Maintenant que j'étais devenue sienne, il me faisait toutes les promesses de la terre. Par la suite, au paroxysme de cette passion nous nous retrouvions, confondus dans la faune, dans les endroits les plus insolites du parc où il n'y avait pas d'imaginaires assez taboues pour s'adonner à des jeux interdits auxquels nous livrions nos corps où j'appris à feindre et à geindre sans jamais me plaindre.

Le Cri

Et moi je continuais à pousser
Des cris
D'écrits
D'écrivaine
Des cris de sainte ni touche
Ceux qu'il me faudrait écrire
Pour décrire
Les étreintes et les soupirs décrits.

À force de lui faire croire qu'il était le meilleur au lit, Nicolas voulut que l'on se marie et il ne tarda pas à me faire sa demande en mariage. Ça se passa de manière conventionnelle, juste après une longue marche sous les arcades de la rue de Rivoli. Bien loin des dames du bois, il me fit un long serment devant des témoins moins gênants : les statues du jardin des Tuileries, Mercure et La Renommée du roi, tous deux montés sur Pégase, le cheval ailé. Il m'offrit un diamant solitaire lui aussi bien monté, qui me ravit sous d'autres cieux le restant de l'après-midi. Et pour finir, il me dit que nous irions à Venise faire notre lune de miel en Italie. J'étais conquise. Nous n'annonçâmes officiellement nos fiançailles que quelques semaines plus tard. Dès lors, on se voyait plus fréquemment ce qui se justifiait par notre collaboration professionnelle. On nous voyait partout ensemble, mais au bout d'un certain temps des rumeurs commencèrent à circuler à notre sujet et il devint alors impossible de se cacher davantage. Naturellement, le premier à qui nous annoncions notre félicité fut Amaury notre vieil ami. Mais en apprenant cela, ce dernier se sentant trahi, s'emporta violemment et se livra à une curieuse démonstration. Il m'en voulait d'avoir choisi Nicolas plutôt que lui et lorsque Nicolas eut l'audace de lui demander de devenir son témoin, il cria au scandale. Il tourna les talons en claquant la porte. Non seulement j'étais virée de son journal, mais il nous fit bien comprendre que pour les noces, il ne faudrait pas compter sur lui. Il fallait s'y attendre, mais Nicolas ne comprenait pas ce qui pouvait causer une telle réaction chez Amaury, surtout qu'il semblait couler, avec la jolie Clara, le parfait amour. Mais nous n'allions pas nous en arrêter là pour autant. On se décida malgré tout à annoncer publiquement notre engagement. Le mariage fut prévu pour le mois de juillet l'année suivante afin de ne pas interférer avec celui de Gabriella. Et les mois passèrent très vite.

Entre-temps, Amaury me rappela pour me supplier de tout arrêter : « Il n'est pas trop tard. » Alors, à court d'arguments et

voyant ma détermination, il me supplia de revenir à la rédaction. « Cela ne changera rien entre nous, tu garderas toujours ta place. » À six mois du mariage, je commençais à avoir des doutes, mais dans l'agitation des préparatifs j'en oubliais mes appréhensions. Nicolas avait pourtant une réputation de séducteur qui le précédait et il était incapable de me parler de son passé. Amaury avait peut-être raison de vouloir me mettre en garde. Mais à quelques semaines des épousailles, malgré tous ces signaux, je ne me rétractai point.

Ainsi, en ce samedi matin du 24 juillet 1999, Nicolas me passa la bague au doigt à la mairie du 16^e arrondissement où il était domicilié. Quelque temps avant, il m'avait présentée au reste de sa famille. Issu d'un milieu bourgeois, ses parents résidaient à Neuilly, où il avait passé son enfance. Son père, avait été un brillant ingénieur dans l'aéronautique, et sa mère, d'origine russe, avait fait une brillante carrière de juriste. Elle était à la retraite et passait le plus clair de son temps à suivre des cours de cuisine. La nouvelle de notre mariage traversa les frontières jusqu'en Russie, où Dasha sa grand-mère maternelle, habitait toujours. Ses ancêtres slaves avaient le sang bleu et il leur restait quelques terres et possessions au pays de Raspoutine et de Poutine. Nicolas était le cadet des trois fils du clan Dubois et le jour de la noce, nos familles respectives et nos amis nous honorèrent de leur présence à l'exception d'Amaury qui, en cette occasion brilla par son absence. Les festivités eurent lieu à l'Abbaye des Vaux de Cernay où le beau temps fut, lui, bien au rendez-vous. Sous les voûtes de la salle des Moines, je tournoyais, suspendue au bras de Nicolas, dans ma robe blanche en mousseline, tandis que des couples venaient nous rejoindre sur la piste de danse. Tous semblaient ravis. Le repas fut excellent et le champagne coula à flots. La pièce montée *Dalloyau* fut un vrai délice pour les pupilles et les papilles. Les dragées *Braquier* furent distribuées, le bouquet et la jarretière furent lancés. Sous la musique entraînante d'un orchestre de jazz, on s'amusa beaucoup et la fête continua jusqu'au bout de la nuit. À l'aube, bien après nous, les

convives regagnèrent leur chambre les uns après les autres. Ma robe fut dénouée, Nicolas découvrit ma guêpière en dentelle, et sous les boiseries, les moulures et les tapisseries bleues de la suite nuptiale, Nicolas s'endormit dans les bras de Morphée. Dehors il faisait déjà jour. J'allumai une *Gauloise*, la fumée du tabac remontait de ma bouche et pénétrait dans mes narines. J'avais quelques regrets de ne pas avoir eu Amaury à mes côtés et de ce que mon père ne m'avait pas accompagnée à l'autel. Mais Romain avait tenu ce rôle brillamment et maman en avait été très émue. Gabriella mariée un an plus tôt versa, elle aussi, d'abondantes larmes. Valentine attrapa la jarrettière et Romain, quant à lui, fit la tête le restant de la soirée offusqué de ce que j'avais invité à la fête, Clémence et son mari pasteur. Enfin, grand-maman, gravement malade n'avait pas pu assister aux festivités et avait dû passer la nuit à l'hôpital.

J'avais toutes les raisons pour être heureuse, mais le malheur n'est jamais bien loin. Je croyais m'être débarrassée de tous mes fardeaux, mais les larmes et les pleurs, eux, sont les invités de toute une vie. Je fouillai dans mes valises et griffonnai quelques lignes dans mon journal.

Hymne à la Vie

Évènement subit et inattendu
Que celui de la disparition de celui
À qui l'on doit la vie
Celui à qui l'on a adressé
Ses premiers gazouillis,
Les notes joyeuses de l'existence.

Mais il aura suffi d'un rien
Pour voir couler de son sang
Dans un être si frêle et si petit,
Le commencement d'une vie.

Rien ne périt ni ne se perd,
Une fois la semence jetée en terre
Elle meurt puis elle revit
Pour produire du fruit à l'infini.

Chapitre 5

PLACE HENRI IV

Grand-maman nous quitta le lendemain même de mon mariage et l'enterrement succéda aux noces. Je portais le deuil et notre voyage à Venise, dans la cité des Doges, revêtit un caractère particulièrement lugubre. Mais cela n'occulta en rien la magie des lieux, bien au contraire; la ville lacustre avec ses façades gothiques nous fascina. Nous observions un silence religieux face à la splendeur de palais sortis de l'eau à la beauté de nymphes byzantines. Nous étions arrivés à la fin d'un siècle et nous avions laissé derrière nous des passagers du temps, les naufragés d'une autre époque.

Au début du millénaire, le cycle de la vie reprit son cours avec la naissance d'un premier enfant. Lucas symbolisait pour moi un nouveau départ. Plus il grandissait, plus il me faisait penser à mon père et je me mis à projeter sur lui l'enfance que je n'avais pas eue. Deux ans plus tard, je voulus retenter l'expérience et nous accueillions à la maison un autre petit garçon, que nous appelions Alexandre. La maternité me comblait, me sentant plus en phase avec moi-même. Mais mon idylle avec Nicolas ne fut que de courte durée, et au bout de trois ans de mariage notre couple commença à battre de l'aile. Au lit, ce n'était toujours pas ça. Non seulement il ne parvenait pas à me satisfaire, mais pour couronner le tout, j'appris

qu'il voyait d'autres femmes. Amaury connaissant son ami, avait bien essayé de me dissuader de m'engager plus loin, mais je l'avais froidement ignoré.

– Tu ne vas tout de même pas tomber dans le piège de la bourgeoise. Te marier, foutre en l'air ta carrière, vivre à l'ombre d'un homme et élever ses gosses !

C'est pourtant bien ce que je fis. Je me casais avec Nicolas pour vivre une vie bien rangée et accomplir un rêve de midinette. Pourtant c'était bien loin de tout ce à quoi j'avais toujours aspiré. Devenir écrivaine, obtenir ma liberté par la réalisation de soi. Alors, je me consolais bêtement en me disant qu'à défaut de devenir une starlette sur la croisette ou journaliste dans une gazette, je pourrai faire mes emplettes rue de Passy en *Repetto* et jupette, jeans et baskets, et déjeuner avec Valentine à *La Rotonde* de la Muette. Sans doute que cela aurait été suffisant pour faire de moi la plus heureuse des femmes, mais c'était sans compter avec des histoires de braguettes que je découvris peu après. Je tombai de haut lorsque j'appris que Nicolas me trompait. Il menait une double vie et entretenait des maîtresses qu'il voyait dans son appartement de la rue Lauriston, entre deux séances à l'Assemblée nationale. J'étais en train de connaître le même sort que ma mère et ma grand-mère, et ça me rendait malade. Elles avaient tout subi en silence, mais moi je n'allais pas accepter qu'on me fasse avaler des couleuvres aussi facilement. Contrairement à elles, je n'allais pas me contenter d'encaisser les coups.

Comme la famille s'agrandissait, il nous fallait déménager de la rue Gabrielle et trouver un logement bien plus grand. Je lui proposai donc, tout naturellement, d'aller nous installer chez lui, dans le 16^e arrondissement. Il refusa si fortement que cela commença à éveiller en moi quelques soupçons. Sans cesse, il prétextait des excuses, toutes aussi ridicules les unes que les autres : « Ça nous coûtera une fortune en travaux, et puis le logement n'est pas assez

grand. Il ne possède aucun confort. » Un 120 m² métro Victor Hugo, pour une famille de quatre aurait été bien plus spacieux qu'un 70 m² surpeuplé dans le 18^e. Bref, tout cela ne tenait pas la route et face à tant de résistance, un jour je me présentai rue Lauriston pour faire l'état des lieux. Maria Consuelo, la concierge, détenait une copie des clefs, mais comme elle refusait catégoriquement de me laisser monter, je me dis qu'il y avait anguille sous roche. Avec un peu d'insistance, je réussis à lui graisser la patte et tant bien que mal elle cracha le morceau. L'amadouer ne fut pas si facile, mais Maria Consuelo, qui parlait le français dans l'accent chantant de la langue de Camões, finit par avouer : « *Monchieur y rechoit chej amiech.* » La manière fut douce, mais le coup n'en fut pas moins rude. Pour ne pas tomber dans le vaudeville, je m'abstins donc de monter et je rebroussai chemin. Pendant que mon mari faisait des galipettes avec « *chaj amiech* », moi, pour me calmer les nerfs, je fis une halte chez Carette, où je m'avalai un petit noir et me fumai une cigarette.

Les jours suivants je ne pipai mot et je ne demandai plus rien au sujet d'un éventuel déménagement dans le 16^e. Toutefois, un mois plus tard, on mit en location la garçonnière de la rue Gabrielle et nous partîmes tous vivre à Villenaîgres où Nicolas était maire depuis quelques années. Cela nous permettrait de nous rapprocher tandis que lui se montrerait plus disponible pour de ses administrées. Le problème de logement ne se posait donc plus, car on mit à notre disposition, une maison de fonction située à deux pas de la gare. La carrière politique de mon mari prit un nouveau tournant, au rythme de ses allées et venues entre la mairie de Villenaîgres et l'Assemblée nationale.

Parfois, il prétextait des réunions importantes pour ne pas rentrer à la maison et il disparaissait pendant une semaine ou deux. Un autre homme se dévoilait sous mes yeux. Ses relations extra-conjugales devenaient un moyen par lequel il évaluait son degré de pouvoir. Pour un temps, je m'accommodai de ses trahisons pensant que les joies de la maternité pourraient suffire à me consoler et à

effacer cette odieuse humiliation. Les nouvelles allaient vite à Paris où tout le monde était au courant des escapades amoureuses de Nicolas. Il rentrait et continuait à me faire ses belles promesses, mais au bout de deux longues années je commençai à ne plus supporter ses mensonges. J'étais montrée du doigt, et l'on me plaignait de ce que j'avais quitté famille, amis et travail pour suivre un mari volage. Par honte et pour fuir la médisance, je m'enfermai dans la solitude, pour ne plus avoir à supporter les regards inquisiteurs de Parisiens moqueurs. Je traversai cette épreuve avec mes enfants, à Villenaïgres où je vivais en recluse. Peu à peu, je ne reçus plus personne à la maison, pas même Valentine ma vieille confidente que j'esquivais tout autant que ma famille. Pour éviter leurs questions embarrassantes, je m'en tirai à chaque fois avec une pirouette, prétextant être occupée avec les garçons et les visites à l'hospice.

Nicolas avait amorcé son changement de comportement dès notre retour de voyage de noces. La passion des premiers jours céda progressivement la place à de la négligence puis à de l'indifférence, ce que je mis sur le compte de mes deux grossesses successives, pensant que mes formes l'auraient peut-être indisposé. Toutefois, j'imaginai que ça lui passerait avec un peu de temps mais au contraire, il s'éloignait à mesure que mon corps se transformait. Je vivais de plus en plus mal ses infidélités qu'il avait de plus en plus de mal à dissimuler. Adieu les mots doux et les cadeaux; les marques de tendresse et les bijoux étaient désormais réservés à ses maîtresses.

Ma vie sentimentale était tout simplement devenue un calvaire mais, du point de vue humain, ces années à Villenaïgres furent riches en enseignement. En vivant aux côtés de Nicolas, j'en appris plus sur la politique et ses rouages que dans un traité de Machiavel. Il évoluait dans un monde au cynisme incroyable. Un univers plein de violence où tous les coups étaient permis. Pas de place pour les sentiments et les jolis cœurs. Il fallait afficher un masque de rigueur en toutes circonstances où tout reposait sur les apparences. Ainsi,

en bon père de famille, Nicolas revenait-il tous les dimanches, pour embrasser Lucas et Alex; pour venir, disait-il, se ressourcer et se reposer, dans son fief. Alors qu'en réalité, il n'en était rien, car dans le vocabulaire de Nicolas, le mot « repos » n'existait pas. Plusieurs fois par semaine, il se rendait à Paris soit pour siéger à l'Assemblée ou bien pour assister à des réunions de parti. On pouvait alors le croiser au Ritz ou bien dans des dîners en ville, où il apparaissait toujours très bien accompagné.

Villenaîgres avec ses 50 000 habitants, ressemblait à la plupart des municipalités de banlieue. Située à 40 minutes de Paris, elle possédait les attributs d'une petite ville de Province. Les quartiers proches de la gare et du centre-ville abritaient une population majoritairement composée de Français de souche. Aux alentours s'étendait une petite couronne de quartiers populaires peuplée en grande partie de familles d'immigrés. En devenant maire de cette grande cité-dortoir, Nicolas comprit que c'était pour lui une aubaine. Une sorte de France en miniature qui lui permettrait de tâter le pouls de la société française, d'en comprendre le fonctionnement et de se confronter à ses difficultés principales, l'insécurité, le chômage et une immigration mal maîtrisée. Le maire était donc le personnage central et incontournable de la vie politique locale, entouré d'un conseil municipal et de ses différentes administrations. Ainsi, tous les services de la ville étaient rattachés à la mairie, que ce soit la préfecture, le commissariat, ou bien la gendarmerie. Il était donc au premier rang de toutes les décisions importantes qui pouvaient se prendre. Rien n'échappait à son contrôle y compris les nominations aux postes clefs de la cité.

Absolutum Dominium

Dans la République des Français
Certes le Président règne en monarque
Il reçoit l'onction populaire
Une fois. Parfois deux fois.

Dans la République des François
Le Maire domine en bon Seigneur
Une fois, deux fois, parfois
Jusqu'à cent fois.

Un Nicolas toujours absent, mais qui paradoxalement régnait en bon seigneur sur un vaste domaine où il distribuait ses largesses. Une ville qui en réalité lui serait conquise jusqu'à la mort. Dans ces conditions exceptionnelles, *Monsieur le Maire* devenait l'objet de toutes les convoitises, au cœur des spéculations d'entrepreneurs dont la reconnaissance sans fond saurait payer au moment venu. Surtout en période électorale. Mais lorsqu'il s'agissait de trouver les responsables de tout ce qui tournait mal dans cette ville idéale, les coupables étaient tout désignés.

La ville des François

Dans La Ville des François
Les plus à plaindre
Dans cette machine bien rodée
Ce sont les rouages oubliés du système
Des alluvions venues échouer sur nos rives
Pendant les Trente Glorieuses
Des immigrés, les descendants
De tout ce qui n'est pas

Franc
Soi

Qu'on a parqué
Tel du bétail
Dans des zones
De non-droit :
Pour « *toi* »
Pas de toit

Ni de Foi
Pas de Loi
Dans la Ville des François.

En m'y promenant, je traversais des barrières qu'il ne m'était pas autorisé de franchir. Et tant pis, pour l'étiquette, je n'en avais pas. J'enfilais mon jeans et une paire de baskets pour aller voir ce qui se passait, au-delà du Faubourg Saint-Nicolas. J'y rencontrai et bien ma foi, des gens comme moi, certes un peu moins blonds, avec des cheveux et le regard un peu plus foncé. J'étais simplement née du bon côté, mais *eux*, ils vivaient loin de tout. Si loin qu'on les avait entassés dans des tours, sorte d'enclos à bétail. Les appartements vétustes de logements sociaux mal entretenus du parc immobilier de la mairie dans une insalubrité inouïe, mais jugés suffisamment confortables pour y abriter, Mohamed, Khadija et leurs frères basanés. On y trouvait de tout, mais pas trop de François qui eux étaient considérés suffisamment humain, pour être logés avec humanité et dignité. Avec tout ça, ces gens-là, il fallait qu'ils continuent à vivre avec le sourire. Malgré tous les refus, les barricades, les murs de rejet et d'exclusion, il fallait qu'ils continuent à rire et à invoquer très fort leur Dieu : « Que mon fils ne devienne pas une racaille, une raclure de la rue qu'on nettoiera au Karcher. Que ma fille ne devienne pas une pute, qu'elle ne livre pas son corps aux abus et au premier venu. »

Au-delà du mur, Il me suffisait de tendre l'oreille au bar-tabac du centre-ville pour comprendre que la ville de Nicolas était devenue une sorte de camp retranché. D'un côté, il y avait les bien-pensants, protégés par une police de François, et de l'autre les bannis des chiffres maudits, du 9-3, du 9-4, du 7-7 ou encore du 7-8. Oui, il suffisait de tendre l'oreille au bar-tabac de la mairie où un verre ou deux de pastis suffisaient pour délier les langues. On y entendait chanter de drôle de chansons populaires, celle de la

«*Marine nationale*». Accoudé au comptoir en zinc, je me faisais l'avocate du diable :

– De toutes les façons, ils sont mieux chez nous entassés dans des tours que chez eux, au bled, à crever de faim.

Les réponses ne se faisaient guère attendre. Les conversations allaient bon train, surtout au moment des élections. C'est qu'il n'y avait plus de boulot dans le pays des Français. Comme si Mohammed était venu le leur arracher des mains, leur pain. On oubliait sans doute, que lui, il avait dû se déraciner de sa patrie, ou alors, qu'on l'y avait arraché de force. Mais l'homme n'a de mémoire que pour les siens et trop peu de reconnaissance. Alors je venais incognito dans ce lieu et, comme Nicolas, je venais prendre le pouls de la société. Je m'installais au comptoir et je commandais un verre de vin blanc puis j'écoutais le verbiage de commentaires fascisants. De tels raisonnements tenus au 21^e siècle, j'en éprouvais du dégoût. De les entendre vomir autant de haine, j'en étais écœurée. Ces gens avaient pour livre de chevet *Mein Kampf* et avaient pour philosophie la haine raciale, terreau qui nourrissait leurs théories nauséuses. J'étais blanche, mais je ne me sentais pas appartenir à la race de ces hommes qui semblaient souffrir d'une maladie incurable. Celle du cœur.

Comme les leurs

Ma race à moi n'a qu'une seule couleur
Celle du sang qui coule dans mes veines
Comme *les leurs*
Car la plus grande civilisation, c'est celle du cœur
Et perdre son cœur, c'est vendre son âme.

Mes larmes à moi n'ont pas de couleur.
Elles aussi, comme *les leurs*
Viennent du cœur.

Mes mots à moi sont noirs
Écrits sur des pages blanches.
Ils décrivent mes joies, mes peines et mes douleurs
Qui eux aussi n'ont ni odeur, ni couleur
Comme *les leurs*.

Sans chercher à me faire reconnaître, je déambulais ensuite dans les rues du vieux quartier. Je me promenais tantôt seule, tantôt accompagnée de mes deux angelots. Je longeais alors la cathédrale et j'aboutissais sur la Place Henri IV. Là, je cherchai un banc et je regardai Lucas et Alex faire un tour de manège sur un carrousel datant de près de cent ans. Là, dans un lieu plus propice à la réflexion, je me sentais enfin libre et je me mettais à refaire le monde. Rien ni personne ne pourrait m'empêcher d'exprimer ma pensée. Je trouvais enfin le courage de leur cracher au visage ce que j'avais au fond des tripes. Sur mon journal j'écrivais ces mots :

Retour à la source

Retournez à la source
Et rendez-leur la terre qui les a vomis !
Car sous cette terre point de misère.
Que les tours s'effondrent
Que jaillissent les puits d'or et de pétrole
Puits d'argent, puits de lumière
« *Rendez à César ce qui est à César* »
Et rendez à ces pauvres ce qui leur revient !

Sur cette place où j'étais seule à plaider les causes perdues, je ne trouvais jamais personne pour me donner la réplique. Juste ma voie qui se faisait l'écho des oubliés de la République. J'étais révoltée de ce que dans le pays de Voltaire et celui des Lumières, on ait pu sombrer ainsi dans autant d'obscurité. J'étais née dans la patrie des Droits de l'Homme sensée abriter, dans la cité, des valeurs de liberté d'égalité et de fraternité. Ces principes étaient

devenus la réalisation des rêves des laissés-pour-compte d'autrefois et une réalité pour des millions d'hommes et de femmes affranchis par le suffrage universel. Mais à l'aube du 3^e millénaire au cœur de la cité des 4000, le rêve de Diderot et de Rousseau avait viré au cauchemar. Leurs illustres noms ne servaient plus qu'à baptiser des tours devenues des prisons.

Dans le pays de Montesquieu, les siècles passeraient, mais l'Esprit des lois resterait le même.

Les naufragés de l'humanité

Rendez aux hommes leur dignité !

Qu'ils n'aient plus à se courber,

Ni à mordre la poussière.

Qu'ils prennent leur place parmi les étoiles de la France,

République terre d'asile,

Offrez-leur une toge d'honneur

Pour couvrir la honte de leur nudité

Eux, les naufragés de l'humanité.

Un soir d'été je passai deux heures à marcher ainsi dans la ville. Je rentrai à la maison très fatiguée et après le dîner, je mis les enfants rapidement au lit. Je regagnai ma chambre et sur la table de chevet de Nicolas, je remarquai plusieurs ouvrages. Il aimait relire ses classiques avant de s'endormir. Il se passionnait pour les livres d'histoire, les vieux pamphlets et encore les pièces de théâtre. Il avait lu et relu « La guerre de Troie n'aura pas lieu » de Giraudoux. Très souvent il récitait Molière ou bien La Fontaine à voix haute. Quelques vers en latin qu'il déclamaient pour se rappeler que malgré toute sa gloire et tout son pouvoir, il n'en restait pas moins un pauvre mortel.

« Memento quia pulvis es. »

Suspendu au-dessus de l'alcôve, un cadre artistiquement et finement ciselé renfermait un trésor. Parfois, Nicolas remuait ses lèvres comme dans une prière : en m'approchant suffisamment près de lui, j'entendais ces mots qui s'en échappaient :

« Préambule de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 :

Considérant que la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde.

Considérant que la méconnaissance et le mépris des droits de l'homme ont conduit à des actes de barbarie qui révoltent la conscience de l'humanité et que l'avènement d'un monde où les êtres humains seront libres de parler et de croire, libérés de la terreur et de la misère, a été proclamé comme la plus haute aspiration de l'homme... »

Ce texte contenait la flamme de l'humanité, éclairée par une seule vérité. Vivre pour aspirer à la dignité de l'homme. Ce dernier ne deviendrait sage qu'après avoir vaincu ses vieux démons. Écrire sans cesse et réécrire l'histoire. Tourner de nouvelles pages et devenir les acteurs du futur. Continuer d'espérer et d'aspirer aux plus belles heures qui n'auront pas encore été écrites. Oublier une bonne fois, toutes celles du passé et ce qu'il renferme de plus sombre, et de plus abject. Les tueries, les guerres, les massacres, la barbarie et la haine. L'engagement de Nicolas en politique c'était de rentrer dans cette lutte. Le pouvoir en était l'enjeu capital. Détenir le feu sacré avec lequel il faudrait gouverner non au détriment de tous, mais pour l'intérêt de chacun dans la cité, au sens noble, afin de répondre aux attentes légitimes du plus grand nombre. Ériger cinq piliers pour cette société. Liberté, droit, éducation, logement, et travail. Mais la route serait encore bien longue.

Nicolas me confia un jour qu'il faisait toujours le même rêve depuis l'enfance qui revenait d'année en année. Il y avait un homme dont il ne distinguait pas clairement le visage qui se tenait debout devant des eaux tumultueuses et grondantes. Brusquement, ce spectre muet qui lui apparaissait apaisait les flots d'un simple geste de la main. Et Nicolas se réveillait à chaque fois en sursaut, sans trouver d'explications à ces visions étranges. Dans des moments d'apparente faiblesse, il se laissait aller à me partager ses angoisses. Il le savait : le chemin serait très long, et il ne serait pas aisé de satisfaire les désirs de tout un peuple. Néanmoins, gouverner c'était la nécessité de beaucoup promettre et de donner de l'espoir quitte à dépasser la limite de ses propres mots. Tantôt passer pour un menteur, pour un voleur, ou encore pour un escroc. Parfois même passer pour un héros.

Nicolas était entré en politique comme on entre en religion et il ne trahirait pas sa vocation ni ses convictions. Cependant, le cœur d'un politique n'était pas celui d'un prêtre ni celui d'un curé. Son sacerdoce à lui ne serait pas celui du cœur, mais il avait lui aussi fait un vœu sacré : celui de veiller solennellement sur les urnes, les vestales de la République qui ne sauraient être ni violées ni profanées. Elles seules instauraient la seule acceptable tyrannie qui lui dicterait sa conduite. Le jour où j'épousai Nicolas, je compris que des liens indéfectibles l'unissaient à cette destinée et notre amour fut sacrifié à l'autel du pouvoir. Il me faudrait l'accompagner et l'aider dans sa quête, mais j'observais muette notre passion s'essouffler puis mourir. Il multipliait les victoires électorales autant que les conquêtes féminines. Je continuai malgré tout à feindre la jouissance tout en rêvant qu'un jour, moi aussi, j'atteigne des sommets.

Je venais de fêter mes 30 ans et j'étais lasse de n'être devenue rien d'autre qu'une accompagnatrice. Devoir passer ma vie à la maison, à regarder la télé et finir en statistique ménagère de moins de 50 ans, ce n'était pas une perspective qui m'enchantait, mais

je comptais bien me rattraper. Toutes ces années à Villenaîgres, je les avais passées dans l'ombre de mon mari. Ses victoires étaient censées me procurer joie et bonheur, mais mon existence était devenue une succession de renoncement et de privations. Enfanter m'avait contrainte, pour un temps, à abandonner tabac, alcool et sorties et j'avais pris plus de 20 kilos. Le déclic se fit, néanmoins un jour, en rencontrant Valentine alors que j'allais voir maman à Paris. Elle était toujours aussi fine et à côté d'elle j'avais l'air d'une baleine. Je me décidai alors de faire un régime. En renouant le contact avec elle, elle me répétait sans cesse de me reprendre en main. Je m'inscrivis dans une salle de sport et au bout de six mois, mes efforts finirent par payer et les kilos s'évanouirent.

Par ailleurs, le parti de Nicolas remporta les dernières élections présidentielles. Il fut nommé au gouvernement comme secrétaire d'État au Budget. Il parvenait enfin à se hisser au plus haut niveau de l'État et cette nomination tomba, pour nous deux, à point nommé. Tous ceux que je n'avais plus revus, toutes ces années passées à Villenaîgres, firent le déplacement. Les uns et les autres, aussi bien la famille que les vieux amis vinrent en procession pour nous féliciter. Les regards qui jadis avaient été condescendants se firent admiratifs, et la pitié fit place à de l'envie.

Avant de quitter définitivement la ville, je fis un détour par la place du roi assassiné où je fis des adieux solennels à mes plus sombres années.

Chapitre 6

PLACE DE L'ALMA

Retour à Paris par la grande porte. Avec un Nicolas aux affaires à Bercy, il nous fut attribué un confortable logement situé au numéro 1 de l'avenue Montaigne avec vue sur la Place de l'Alma. Juste en dessous, la brasserie *Chez Francis* était devenue une cantine pour notre nouveau ministre du Budget. Oubliés les différends pour loger toute la petite famille à Paris. Et lui n'avait plus d'excuse de découcher à tout bout de champ. Du coup on se voyait plus souvent. Cela faisait désormais partie de nos nouvelles prérogatives de recevoir beaucoup de monde à la maison, et de nous plier en permanence à toutes sortes de mondanités. Nicolas se mit de plus en plus à solliciter mes conseils dans le cadre privé et j'avais mon mot à dire sur la façon d'orchestrer et d'organiser dîners et réceptions. De nouvelles responsabilités qui m'imposaient un emploi du temps millimétré et bien rempli. Nous avions à notre disposition un chauffeur, des gardes du corps ainsi qu'une armée de domestiques et un cuisinier. L'appartement ne désemplassait jamais. L'on recevait ainsi de nombreux visiteurs, de la famille, et des relations parmi lesquels on comptait des vedettes montantes, des flatteurs ou bien encore des pique-assiette venus présenter leurs doléances. Villenaïgres ne fut bientôt plus qu'un lointain souvenir.

J'avais renoué contact avec la plupart des amis que j'avais perdus de vue et repris mes vieilles habitudes : cigarette, vin blanc et chocolat.

Avec Valentine, on s'arrêtait régulièrement à l'heure du thé, pour faire un brin de causette. On s'installait en terrasse chez *Carette*, pour y déguster macarons et crêpes Suzette. On discutait de tout et de rien, du bon vieux temps et des années qui passent. Un jour, je lui fis part de mon nouveau départ avec Nicolas, mais surtout d'un livre qui me tenait à cœur d'écrire.

– Depuis bien longtemps, je rédige un journal intime, j'aimerais le faire publier, commençai-je timidement.

– Tu tiens un journal, et tu veux en faire un livre ? Vas-y lance-toi, c'est certainement la bonne recette ! rétorqua-t-elle avec intérêt et curiosité.

Cependant, cette annonce eut l'air de l'étonner. Elle me regarda et trouva que quelque chose ne tournait pas rond. Tandis qu'elle scrutait mes yeux, je me mis à fouiller dans mon sac pour éviter son regard. J'en sortis une boîte d'allumettes en enchaînant sur un autre sujet.

– Tu n'as toujours pas de projet d'enfants ? la questionnai-je comme si de rien était.

– Tu sais avec Stéphane ça n'a pas tenu plus de deux ans et je m'en remets à peine. Alors les enfants ce n'est pas pour maintenant. Mais bon, tu me connais, vivre seule ça a toujours été mon truc. En revanche, toi avec 6 ans de mariage, je ne croyais pas que ça tiendrait aussi longtemps avec Nicolas.

– On se fait une raison à tout, tu sais, rétorquai-je embarrassée. Sur ton conseil, maintenant je vais à la gym régulièrement, ça me permet de ne pas trop penser à tout ce qui ne va pas. Regarde, ce n'est pas plus mal, j'ai retrouvé la silhouette de mes vingt ans.

N'arrivant plus à contenir mon émotion, machinalement, je pris une cigarette pour tenter de cacher mon visage. Je ne voulais pas du tout qu'elle voie mes yeux embués.

– Tu sais, je passe plus de temps avec Alex et Lucas, repris-je avec des trémolos dans la voix. Dès que je peux, je vais les déposer et les chercher à l'école. Je n'habite plus qu'à quelques minutes de chez maman et elle garde volontiers les garçons. Ça lui permet aussi d'avoir de la compagnie chez elle certains week-ends et de ne pas se sentir trop seule. Ils ont bien grandi...

– Ne cherche pas à t'esquiver, Blanche, m'interrompit-elle. Je vois bien que tu souffres. Secoue-toi un peu, tu ne vas pas te laisser faire !

Je me levai toute blême. Sans dire un mot, je quittai la table et j'allai régler l'addition. Je fis un détour par les toilettes pour essuyer mes larmes et j'en revins quelques minutes plus tard le visage un peu bouffi. Je ne pouvais pas tricher avec elle. Je repris place et lui avouai tout, y compris mon aventure avec Amaury.

Cette entrevue avec elle me fit l'effet d'un électrochoc. Pour la première fois depuis bien longtemps je soulageais ma conscience. J'envisageais de divorcer, mais je trouvais à Nicolas toutes sortes d'excuses, préférant rester par lâcheté. Les enfants étaient en train de grandir et à ce moment-là, ce n'était pas évident de partir. Pour Val, le meilleur moyen de m'en sortir serait de reprendre mon travail. Des années s'étaient écoulées et je ne savais pas par où commencer. Je voulais réintégrer ma profession de journaliste, mais pour cela il fallait persuader Amaury de me refaire confiance. Je pris mon courage à deux mains et un soir, je l'appelai.

Mon restaurant de poisson préféré offrait cuisine de la mer et crustacés, le tout arrosé d'excellents côtes-du-rhône. Je lui proposai de venir déjeuner à deux pas de chez moi, chez *Marius et Jeannette*. Il accepta et il ne me fallut pas plus de deux verres de vin blanc pour le convaincre. Le repas fut délicieux. À la carte, carpaccio de

saumon, lotte de Quiberon et pour terminer bien sûr, un millefeuille à la gousse de vanille Bourbon. Amaury était visiblement ému de me revoir, ses yeux gourmands encore remplis d'amour. La dernière fois que je l'avais revu, c'était par hasard six mois plus tôt, au croisement de la rue de Renne et de la rue Cassette où je faisais mes emplettes. Je sortais de la boutique de jouets en bois « *Il était une fois* », les bras chargés d'une guitare et d'une trottinette. Par inadvertance, il me heurta et il ne me reconnut pas aussitôt. Je pesais alors une quinzaine de kilos en plus. Quand il s'aperçut que c'était moi, il avait l'air choqué. Ça le mit dans une grande colère et sur place, il me dit qu'il s'en voulait encore de m'avoir laissée faire « *la plus grosse connerie* » de ma vie. Mais ce jour-là, dans la brasserie, il était dans de meilleures dispositions et on discuta plus d'une heure. Il m'assura que le temps n'avait rien altéré à ses sentiments, visiblement heureux de ce que je m'étais enfin reprise en main. À la fin du repas, il commanda les cafés et me tendit sa carte de visite.

– Rejoins-moi au bureau dès lundi matin, avait-il conclu.

Tout s'était donc bien passé et le même soir, je décidai d'en parler à Nicolas qui ne partagea pas du tout mon enthousiasme. Au contraire, ça le mit non seulement mal à l'aise, mais il tenta de m'en dissuader arguant que j'étais devenu indispensable à ses côtés. Par dépit, il coupa court à notre conversation et se dirigea vers le bar où il se servit un verre de *Chivas*. Il prit place dans un sofa et s'alluma un *Cohiba*. Dans un ultime effort pour me convaincre, il m'offrit un poste non officiel auprès de lui avec un bureau à Bercy. Mais j'avais déjà pris ma décision. C'est ainsi que je fis mes premiers pas vers la liberté.

– Ne t'inquiète pas, j'écrirai sous couvert d'anonymat, le rassurai-je.

À court d'arguments, il se terra dans le silence, mais moi intérieurement je me satisfaisais de ce que je venais de remporter une première manche. À mon tour, je me servis un verre.

Dès le lundi suivant, je fus donc accueillie en fanfare par Amaury, m'attelant aussitôt à mes nouvelles occupations. Il me confia la rubrique culturelle de son magazine et je pus couvrir les événements artistiques qui rythmaient la vie parisienne. Cela me permit de diversifier mes compétences et d'enrichir mes rencontres professionnelles. Pour étoffer mon carnet d'adresses qui s'était amenuisé, je me mis à beaucoup sortir le soir. Après deux années passées à Villenaîgres, revoir du monde me permit de combler tout ce temps. Avec mes kilos en moins, j'avais de nouveau envie de plaire et de soigner mon apparence. J'en profitais pour refaire ma garde-robe et pour m'acheter des tenues plus sexy, avec une panoplie d'accessoires et de chaussures à la mode. Au départ, ça n'avait pas l'air de gêner Nicolas que je sorte sans lui et que je dépense ainsi tout mon argent. Au contraire, il se mit à me regarder avec un regain d'intérêt.

Cependant, plus je travaillais, plus nos vies prenaient des directions différentes. Alors qu'il continuait son irrésistible ascension, on se croisait de moins en moins et je ne me sentais plus obligée d'assister à ses dîners officiels auxquels les hypocrites et les courtisans se faisaient plus nombreux, surtout depuis qu'il avait été porté aux nues par son parti politique dont il avait pris les rênes. Tandis que l'on se pressait toujours plus à nos portes, moi je m'éloignais de lui. Une perte de poids à laquelle il n'était cependant pas insensible puisqu'il se montra plus attentif et se mit à nouveau à me couvrir de cadeaux et de bijoux somptueux. Mais moi, je n'avais qu'une seule envie, lui faire payer les années de souffrance passées à Villenaîgres. Une ville où j'avais fini par sombrer dans la dépression en attendant à mes jours. Un an plus tôt, j'avalais des anxiolytiques en me vidant la moitié d'une bouteille de Bourbon et Nicolas m'avait retrouvée gisant sur la moquette en nylon. Il avait

fait venir le docteur et on m'avait aussitôt transportée à l'hôpital à moitié morte et pour y subir un lavage d'estomac. Enceinte de quelques semaines, j'avais fait une fausse couche, ce dont je rendis Nicolas en partie responsable.

Vivre à Paris c'était m'évader de l'enfermement et sortir me permit de mettre fin à cette réclusion. Je voulais sortir de l'ombre d'un cachot et moi aussi avoir part à la lumière. J'entrepris alors de dévoiler, au grand jour, tout ce que j'avais consigné dans mon journal intime. Au moment du déménagement, je le retrouvai au fond d'une malle et en le relisant, l'idée me vint d'en faire un roman où l'héroïne serait le négatif de moi-même.

Un samedi après-midi, je descendis la rue de Longchamp sous un beau soleil de printemps. Je me dirigeai vers la librairie *Lamartine* située à l'angle de la rue de La Pompe et qui faisait aussi office de papeterie. C'était un lieu où j'avais passé beaucoup de temps étant gamine, les hivers après l'école. J'y avais acheté toutes mes fournitures scolaires, mes premiers romans et mes premières BD, ce qui m'avait donné le goût de la lecture.

J'achetai des quantités importantes de cahiers et je me mis à écrire sur des feuilles blanches toute la tristesse de cette petite fille de quatre ans, qui jadis portait sur le monde un regard si intact. Des instants de pur bonheur qui me permirent d'évacuer ainsi mon passé retranscrit dans mon journal. Le soir après le travail, comme par enchantement le papier sur lequel je m'épanchais devenait un buvard pour mon âme, aspirant avec gourmandise des mots devenus les mémos de mes maux. Il absorbait toute ma mélancolie, et me débarrassait du poids de mes fardeaux. Je me créais donc un personnage, le double de moi-même qui allait s'exprimer, et vivre à ma place. Côté de nombreux compagnons d'infortune ceux-là mêmes qui avaient depuis longtemps habité et hanté ma mémoire. Sur le papier j'accouchais d'une histoire et j'assistais à la naissance d'Héloïse, mon héroïne.

À l'intérieur, nous étions toutes deux semblables, mais son apparence et ses origines sociales différaient des miennes. Je racontais tout d'elle, son passé, son présent. Il y avait une certaine légèreté dans son existence, car son bonheur résiderait dans un futur antérieur déjà connu d'avance. Héloïse, la belle brune, était la fille d'un ouvrier breton venu chercher fortune à Paris. Cependant, le maigre salaire de ce père absent et devenu alcoolique ne suffisait plus à payer le loyer d'un logement exigu et bien trop étroit pour pouvoir abriter une famille de cinq gosses. Des lendemains qui déchantent. Ils se retrouvèrent en périphérie, à vivre dans une grande tour, dans l'ennui d'une ville de banlieue dont la pauvreté extrême de ses habitants n'avait d'égale que la perfidie de ceux qui l'administraient. Ils étaient devenus les pauvres prisonniers des murs de cette cité, avec l'impression qu'ils ne s'en sortiraient jamais. Les laissés-pour-compte de la société dont la devise était pourtant Liberté, Égalité et Fraternité. Ces malheureux étaient en réalité, les habitants d'une ville dont la seule liberté consistait à pouvoir faire un choix. Le droit d'élire celui qui continuerait à les faire vivre dans la misère. Certes, en théorie, ils étaient des citoyens nés tous égaux en droits, mais hélas pas en fortune. La répartition des richesses était devenue une sorte de mot interdit, à bannir sous peine de voir s'enfuir les plus nantis avec leurs gros magots planqués dans les paradis fiscaux. Il n'y aurait donc qu'au ciel que ces pauvres auraient une part au banquet des rois. En attendant, sur la terre leur place serait sous la table où ils se contenteraient de manger des miettes tombées de l'assiette de leurs maîtres. La fracture sociale semblait inévitable. Pendant que les uns profitaient du système à s'en éclater la panse, les gueux regardaient tout envieux, ces chanceux se gaver de mets tous aussi succulents que délicieux. Ils attendaient silencieux, qu'on leur jette les restes et les os ! Mais Héloïse étouffait. Elle rêvait de vivre un conte de fées urbain où un chevalier preux et vigoureux viendrait l'enlever dans un 4x4 *Cayenne*. Hélas, dans cette sombre cité de banlieue

les artifices des feux de la grande ville faisaient cruellement défaut. Au loin, à Paris où tout semblait si inaccessible on lui avait rapporté que l'on s'amusait, que l'on riait beaucoup, que l'on s'aimait et que l'on dansait chaque nuit jusqu'à l'aube. Au loin, disait-on, le réveil au matin se faisait aussi doux qu'une caresse, bercé encore par le souvenir que la veille l'on fut la reine d'un soir. Héloïse voulait fuir le couvre-feu permanent instauré dans une agglomération aussi dangereuse qu'affreuse où il ne régnait plus que d'opaques ténèbres. À la nuit tombée pour montrer patte blanche, il fallait changer de tenue et se déguiser pour changer de milieu. Au crépuscule, par je ne sais quel artifice, elle se muait en un bel oiseau de nuit. Elle déployait alors ses ailes et s'envolait vers des amants nombreux qui la feraient chanter au-delà de la nuit. Bien loin, par-delà le couvre-feu, ils l'entraîneraient dans un tango langoureux et elle s'enivrerait jusqu'à l'oubli. Ils lui feraient toutes sortes de promesses, ses amants. Ils la couvriraient d'or et d'une rivière de diamants. Mais au petit matin, le chant du coq sonnerait le glas de cet enchantement. Alors, la mort dans l'âme c'était en toute hâte, que cette pauvre petite souillon des faubourgs rentrait chez elle pour retrouver ses haillons et ses guenilles. Elle n'était certes pas Cendrillon, mais une fois rentrée chez elle, Héloïse la petite du quartier, gardait en elle un secret : que les oiseaux chantent aussi la nuit.

Un an venait de s'écouler. J'arrivais au bout de la rédaction de mon livre qui m'avait pris plus de temps que prévu. Avant de l'envoyer, j'invitai tout naturellement Amaury et Valentine à m'aider pour la relecture. Je n'avais mis au courant de cette entreprise ni ma famille ni Nicolas pensant le faire une fois le projet ficelé. Les dernières petites corrections ainsi apportées, je contactai tout le monde pour leur annoncer mes intentions de publier un roman. Cela suscita beaucoup d'enthousiasme autour de moi, mais Nicolas, encore une fois, ne manifesta aucun intérêt. Quand je l'interrogeai sur les raisons de sa réserve, il prétextait au

départ qu'il était très occupé alors qu'en réalité, il avait peur de me perdre pour de bon. Finalement, malgré ses réticences, il ne consentit à me soutenir dans cette aventure, qu'à la seule condition que je continue d'écrire sous un nom d'emprunt comme pour tous mes articles publiés dans le magazine d'Amaury.

J'envoyai mon manuscrit aux maisons d'édition et au bout d'un mois une porte s'ouvrit. Je signai un contrat avec un éditeur qui se chargea de tous les détails pour la publication ainsi que pour la promotion. Dès la parution du livre, un petit miracle se produisit. Il s'en vendait comme des petits pains et en trois mois il figurait déjà dans la catégorie *best-sellers* des librairies. Au total, il s'en écoula plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et ma vie bascula du jour au lendemain. Les invitations sur les plateaux de télé ne faisaient que pleuvoir. Pour tous, j'étais devenue Héloïse, écrivaine de 31 ans, sortie de nulle part, auteure du dernier roman à succès, «*Les liaisons virtuelles d'Héloïse*». Je partageais ainsi le même nom que le personnage principal de mon roman.

Ainsi, pour ne pas que l'on me reconnaisse, dans mes premières interviews à la télévision, je me déguisais. Je n'étais plus Blanche, l'épouse du ministre Nicolas Dubois, mais une grande brune à la silhouette élancée et personne n'aurait pu soupçonner un seul instant qui se cachait derrière ces traits. Un succès spectaculaire qui me permit, par ailleurs, d'abandonner définitivement le métier de journaliste pour me consacrer pleinement à ma nouvelle passion. La vie m'offrait une belle revanche et une nouvelle façon d'exister, autrement qu'à l'ombre d'un homme.

Libertà

Héloïse

Divine marquise

Ondine sibylline

Ou sublime Séraphine

Qui brille et scintille
À la proue d'un navire.

Elle porte en elle
Une flamme éternelle
Grande et belle
Érigée en statue
Qui s'appelle
Liberté
Freedom
Libertad,
Liberdade
升悦居
Свобода
Libertà.

Chapitre 7

PLACE SAINT-MARC

À Venise

Oui, j'étais à Venise assise Place Saint-Marc au café Florian
En attendant que les autres convives me rejoignent.

Oui j'étais à Venise...

Tombée amoureuse d'une ville aux multiples facettes
Et qui me ressemblait tant.

À Venise j'étais hors des contraintes du temps.

À Venise, j'étais hors de moi-même.

À Venise le temps d'un carnaval, je devenais citoyenne d'une
cité

Où je n'étais ni blanche ni noire, où les couleurs de mon
déguisement

Me donnaient ma propre identité.

À Venise, plus de Blanche, plus d'Héloïse,

Je devenais la reine d'un soir.

À Venise, pour tous ceux qui me verraient,

Me croiseraient ou bien qui m'épieraient

Derrière leurs masques d'Arlequin, de Pierrot et de Scaramouche,
Je serai Colombine !

À Venise pour quelques heures seulement avec un peu d'enchantement
Plus rien d'autre n'aurait d'importance que la splendeur des costumes,
Le faste des banquets et la magie des lieux.

À Venise, au milieu des eaux de la lagune, l'on festoierait jusqu'au matin.
Que l'on soit riche ou pauvre, petit ou grand,
À Venise l'on se déguiserait pour oublier qu'un jour l'on fut venu au monde
Sans rien apporter et que l'on en partirait sans rien emporter.

À Venise bien loin de la banquise et au beau milieu des vagues
L'on danserait, l'on chanterait
Pour que parte l'hiver
Et que vienne le printemps !

Des années s'étaient écoulées depuis la parution de mon premier roman. À 37 ans, la fortune me souriait. Mon compte en banque était bien garni et avec les deniers que j'avais gagnés, j'investis dans la pierre. Je commençai par m'acheter un appartement Place Saint-Sulpice, puis à Londres ainsi qu'un palais à Venise. J'y retournais souvent depuis ma lune de miel où j'avais été fascinée par la beauté et la splendeur de ses édifices. En 2008, j'avais donc acquis un Palazzo du XV^e siècle aux couleurs chatoyantes. Sa façade gothique avait les pieds dans l'eau. Toute en finesse, et en hauteur. Ça lui donnait des airs de marquise revêtue de dentelle. Je l'avais fait entièrement rénover et je venais chaque année à la fin de l'hiver, assister au Carnaval. En février 2012, j'invitai une quinzaine d'amis et des personnes rencontrées sur Facebook pour les remercier de

leur soutien après la longue épreuve que je venais de traverser. Ils m'avaient encouragée à poursuivre ma carrière d'écrivaine et mon dernier livre paru en 2011, un recueil de poèmes, avait reçu de bonnes critiques et un prix littéraire.

Cependant en 2009, mon mariage qui avait duré 10 ans vola en éclat et c'est ainsi que je me réfugiai à Londres où je m'exilai pendant un an.

Il y avait eu, en effet, tout un tapage médiatique autour de mon divorce, sur fond de scandale et d'infidélité conjugale. Entre temps Nicolas, qui avait été nommé garde des Sceaux, occupait la chancellerie. Un paparazzi avait réussi à me suivre jusqu'au ministère de la Justice, Place Vendôme, en avait fait une planque et mit peu de temps avant d'établir un lien entre Blanche Dubois et l'écrivaine Héloïse. Lorsqu'il découvrit ma véritable identité, il vendit la mèche au magazine People, moyennant une coquette somme, et l'information fut aussitôt relayée par tous les journaux et toutes les gazettes du pays. Donné en pâture, mon nom fut livré à la vindicte populaire. Ainsi, non seulement j'étais démasquée, mais l'on me prêtait faussement de nombreuses aventures. Par je ne sais quel moyen, mes textos et messages privés sur Facebook se retrouvèrent largement publiés dans la presse. Cette affaire fit grand bruit et Nicolas éclaboussé, n'avait d'autre choix que de divorcer, dans une procédure qui s'avéra douloureuse et coûteuse. C'est ainsi que je trouvai refuge à Londres, dans une ville où je ne jouissais pas d'une aussi grande notoriété. Une année d'exil qui me parut interminable et entre deux promenades dans le Parc d'Hampstead Heath, je me mis à écrire un recueil de poèmes.

Pays des je t'aime

Des poèmes pour dire des je t'aime
Des poèmes pour chanter et célébrer
Le temps où l'on s'aime
Où l'on sème
Pour récolter quoi ?
Des chrysanthèmes.

Des poèmes pour réciter
Sur le même thème
Qu'il n'y aura jamais de barème
Pour calculer l'amour
Ni de baromètre
Pour mesurer
Ma douleur extrême.

D'être arrachée
De la France,
Pays des je t'aime.

Des poèmes pour tenter simplement d'oublier tout ce que j'avais vécu de cruel en France où mon mariage s'était soldé par un échec pour ne pas dire un fiasco où toutes sortes de rumeurs avaient circulé à mon sujet. On me prêtait une liaison avec Frank, un trader rencontré sur Facebook un an auparavant et tous nos textos furent étalés dans les journaux. On pouvait y lire des détails croustillants. Auxquels s'ajoutait une liste de prétendus amants que l'épouse du ministre Nicolas Dubois aurait eus depuis 2006 quand elle était devenue écrivaine, sous le pseudonyme d'Héloïse. Des photos où j'apparaissais tantôt en Blanche tantôt en Héloïse illustraient d'ailleurs ces propos. Le divorce fut prononcé avec pertes et fracas. À la fin, les membres de ma famille se sentant trahis et salis refusèrent tous de m'adresser la parole. Une fois à Londres, je rompis tout contact avec eux ainsi qu'avec la plupart de

mes amis. Car en France, je ne pouvais plus sortir en ville sans que l'on me pointe du doigt. Les articles dans la presse de caniveau n'y étaient pas allés de main morte.

« Une croqueuse d'hommes, collectionneuse de voitures de sport et autre Aston Martin, vivant dans le luxe et la volupté s'affichant aux bras d'amants différents toutes les nuits, Héloïse n'était autre que Blanche Dubois, l'épouse du ministre de la Justice. Elle avait fait du mensonge, son style de vie, désertant la demeure familiale et abandonnant ses deux fils pour mieux s'adonner à ses vices. À ce jour, elle posséderait plusieurs appartements d'une valeur inestimable, à Paris, Saint-Tropez, Venise, et à Los Angeles où elle y organiserait les fêtes les plus décadentes. »

Une enquête fut menée pour vérifier la véracité de toutes ces accusations et si de l'argent public n'avait pas été détourné pour financer ce train de vie flamboyant. Cependant, une partie de ces allégations se révélèrent fausses. Dans mon patrimoine, on découvrit l'existence de deux appartements, l'un situé rue Gabrielle dans le 18^e arrondissement et l'autre, Place Saint-Sulpice dans le 6^e, sans faire mention du palais de Venise. Rien ne put donc être prouvé et il fut impossible de démontrer avec exactitude que j'étais bien l'auteur des textos et des messages privés sur Facebook. Mais le mal était fait. Un vent mauvais souffla sur la Place Vendôme et la tempête médiatique qui s'ensuivit menaça même de renverser le gouvernement. Des journalistes venaient me harceler en permanence en bas de chez moi et l'on poursuivait mes proches pour tenter de leur arracher quelque information. J'étais devenue indésirable, une pestiférée et un objet de scandale. On m'évitait et l'on me fuyait comme la peste et Nicolas ne réagissait pas mieux. En réalité, j'appris bien plus tard, qu'il me faisait suivre depuis l'époque où j'étais devenu écrivain. Il était donc au courant de bien plus de choses qu'il n'en paraissait, mais il feignait l'ignorance pour sauver

sa carrière politique et sa réputation. Ainsi, au tribunal, juste avant que l'affaire ne soit plaidée, il me dit :

– Blanche, avoue que tu en as fait trop. Je ne pouvais plus te couvrir !

Je fus quelque peu désorientée par ces mots pleins de sous-entendus et sur le coup, je ne trouvais rien à répondre. Cependant, dans toute cette histoire, je gardais bonne conscience. Nicolas semblait avoir oublié tout ce qu'il avait pu me faire endurer depuis le début de notre mariage. Mon seul regret c'était celui de me voir retirer la garde de mes enfants et d'avoir entraîné ma famille dans une telle tourmente. À quoi voulait-il faire allusion au juste avec ce : «*je ne pouvais plus te couvrir*». Nicolas était bien mal placé pour vouloir s'ériger en donneur de leçons. Il avait assisté à l'audience sans sourciller se contentant de me regarder en silence, perdu dans ses pensées. Une fois encore ce ne fut qu'un grand déballage de notre vie privée où il se portait en victime. Un mois plus tard, au terme de ce duel qui nous opposait, Nicolas en sortit gagnant et obtint la garde des enfants. Au bout de 10 ans, notre mariage avait lamentablement échoué.

Tout avait commencé juste après la publication de mon premier livre. Au départ, utiliser un pseudonyme, c'était forcément changer d'apparence. Nicolas avait lui-même exigé que je change de nom. Afin de me donner une plus grande liberté, je pris cela comme un jeu et je me déguisais pour apparaître dans les émissions télé. Mais cette simple transformation physique suffit pour opérer une révolution intérieure. En public, j'apparaissais sous les traits d'Héloïse, en privé j'étais Blanche. Tantôt l'une, tantôt l'autre, je finis moi-même par me perdre dans ce jeu de miroir. Je créais un personnage à la personnalité ambiguë. Selon les situations, j'arborais de nouveaux vêtements, une chevelure, une allure et des atours différents. Blanche continuait de vivre une existence normale sous le même toit que Nicolas mais, Héloïse, cette autre moi, en

décida autrement. Elle menait la cadence et me fit échapper à toutes les contraintes de mon quotidien de bourgeoise bien rangée. Je m'aventurais ainsi vers l'inconnu par un chemin détourné et vicinal dirigée par nul autre chef que le négatif de moi-même. Héloïse était cette autre voix qui ne demandait qu'à s'exprimer depuis des années. Ses aspirations étaient plus obscures et ténébreuses que les miennes. Elles reflétaient les angoisses de mon âme. Jusque-là, j'avais cherché en vain à trouver un semblant de paix, ou bien un remède qui aurait pu me guérir de mes maux intérieurs. En laissant mourir ma voix, je laissais celle d'Héloïse s'exprimer et prendre le dessus. J'assistais en silence à ma propre mutation. La bataille ne faisait que commencer. Une nuit profonde où l'obscurité gagnerait peu à peu du terrain. Mais dans cette fuite en avant, la vengeance, l'amertume et la colère ne furent jamais les meilleures conseillères. Une route où j'allais me perdre, n'eut été une étincelle qui allait dissiper les ténèbres et faire jaillir à nouveau la lumière.

À la nuit tombée, Héloïse revêtait une robe du soir. La blonde aux yeux bleus devenait une brunette au regard sombre. À minuit, une silhouette noire et féline sortait de sa tanière en quête de je ne sais quoi, ou peut-être d'une proie. Ma voix fluette de femme fragile et enfantine s'effaçait pour laisser la place à celle d'Héloïse plus sensuelle et plus suave. Adieu ballerines *Repetto*, skinny jeans, et tailleurs Chanel rétro. Tout ceci fut vite remplacé par des stiletto de 12 cm de chez *Manolo*. Des robes du soir *Prada* avec toute une panoplie d'accessoires. Le tout agrémenté de bijoux rigolos, un pantin *Chopard*, une montre *Poiray* et aux doigts des pierres *XL Nudo* de chez *Pomellato*. Un maquillage prononcé, un regard assombri par un fard à paupières noir. Trois coups de pinceau pour appliquer un blush insolent *Orgasm Nars*. Aux lèvres du rouge à lèvres *Dior*. Une touche de *Terracotta* pour venir apporter plus d'éclat à un visage d'ordinaire si pâle. Des sous-vêtements *Chantal Thomass*, *Aubade* et *La Perla* plus affriolants et plus affolants vinrent garnir mes étagères. Avant de sortir, les reflets que lui renvoyait le miroir

la flattaient. Dehors, elle offrait aux regards admirateurs et voyeurs ce qu'elle exhibait avec insolence, ses longues jambes galbées et musclées. Sous ce déguisement de carnaval et derrière le masque, se cachait médusée une Blanche impuissante et atterrée.

Ainsi vêtue, Héloïse se sentait pousser des ailes. Elle partait en mission aux émissions littéraires où elle était conviée pour parler de ses livres. Sa belle peau capturait la lumière et il se dégageait d'elle glamour et volupté. Cependant, mes proches commencèrent à se poser beaucoup de questions. Ils s'interrogeaient sur mon changement de comportement et sur ces accoutrements. Ils étaient au courant de ma double identité, mais commencèrent à douter de mes agissements. Je faisais planer beaucoup de mystère autour de ma personne et je restais assez évasive quand il s'agissait d'évoquer mon passé en évitant soigneusement de parler de ma vie privée dans les interviews. Je pris tellement goût à toute cette mascarade que je finis par prendre ce rôle au sérieux. Ainsi, je rentrais dans la peau de ce personnage que j'avais inventé de toute pièce. Sans que je m'en aperçoive, une profonde transformation s'opéra en moi et je fus prise dans un engrenage de mensonge dont il me fut impossible de sortir. J'en oubliais tout, que j'étais mariée à l'un des plus hauts personnages de l'État, que j'avais des enfants et une famille. J'avais attrapé la folie des grandeurs. Sans doute causée par l'ivresse d'une notoriété toute nouvelle, je ne voulais plus quitter mon costume de scène.

Après la nomination de Nicolas comme garde des Sceaux nous conservions l'appartement de fonction de la Place de l'Alma. Et Nicolas venait d'effectuer son déménagement, quittant Bercy pour la Chancellerie. Cela faisait des semaines qu'on se voyait à peine et, un soir, il décida de m'attendre dans sa voiture garée en contrebas de l'avenue Montaigne. Il me vit arriver vers 21 heures. J'étais déguisée et au départ, il ne me reconnut pas lui-même. Il vit s'avancer en sa direction une brune habillée dans des vêtements moulants. En me voyant passer, il eut une réaction, et ne sachant

pas qu'il s'agissait de sa femme, il ne put s'empêcher de lâcher quelque juron.

– *Putain*, qu'est-ce qu'elle est bonne !

Je revenais d'une émission enregistrée. Tout juste après, me sentant fatiguée je préférerais rentrer plutôt que d'aller prendre un verre. En arrivant à son niveau, je me demandai ce qu'il pouvait bien faire là tout seul dans sa voiture de fonction et je fis comme si je n'avais pas remarqué sa présence. De son côté, voyant la belle inconnue rentrer au numéro 1, il s'aperçut aussitôt de sa méprise. Il était charmé par cette Héloïse, une version en négatif de sa femme qui le faisait fantasmer. Il sortit de sa voiture et se mit à me suivre. Il retint la porte et s'engagea dans le hall de l'immeuble, il me rejoignit dans l'ascenseur sans me dire un mot. Il ne m'avait plus regardée de cette façon-là depuis bien longtemps. Il me fit l'amour entre deux paliers et pour la première fois, je pris mon pied.

À partir de ce jour, Nicolas ne fut plus du tout le même. À force de me voir rentrer tard, il en devenait jaloux. Comme s'il doutait de ma fidélité, il se mettait dans de grandes colères. Il se tenait au salon pour me voir rentrer et lorsqu'il me voyait apparaître, il finissait par s'endormir sur le canapé. Pendant qu'il faisait des insomnies, moi je passais mes nuits avec de nouveaux amis à faire la fête, au-delà de minuit, et je ne revenais à la maison qu'au petit matin où je regagnais mon lit. Nicolas avait les yeux rougis et pendant qu'il se préparait pour partir à la Chancellerie, moi je m'adonnais à mon petit rituel. Je me démaquillais soigneusement, j'ôtai ma perruque brune et mes lentilles de couleur noire. Je prenais une longue douche et je revêtais mon peignoir blanc. Au sortir de la salle de bain, une fois dans le boudoir, je déposais le peignoir sur la chaise médaillon Louis XVI où je venais m'asseoir pour faire sécher ma longue chevelure blonde qui ondulait sous l'air chaud du séchoir. À pas de velours, j'avançais toute nue sur la moquette blanche pour regagner ma chambre où je me tenais arrêtée devant un

large miroir. Nicolas s'éclipsait et déjà les premières lueurs du jour baignaient la pièce d'une couleur or et ocre. Une lumière pourpre se diffusait au travers du voilage blanc des rideaux, et venait éclairer mon corps rendu translucide par l'effet des rayons. Le reflet de cet éclairage sur mon visage me donnait un teint diaphane presque transparent. Je redevais Blanche, tous mes traits se redessinaient et je m'endormais.

Quelques heures plus tard, je me levais comme si rien ne s'était passé la veille. Après avoir avalé quelques tartines beurrées et bu du café au lait, j'enfilais mon jeans Levi's délavé sur un t-shirt blanc cassé, puis je chaussais à mes pieds une paire de ballerines Repetto BB. Avant de sortir, je portais une veste en tweed Chanel, pour apporter à ma tenue, un peu de sophistication. Nicolas amoureux me courtisait à nouveau. Il quittait la Place Vendôme et venait me rejoindre avenue Montaigne, au numéro 15, pour un déjeuner à *La Maison Blanche* puis une voiture passait le chercher pour le ramener à ses occupations. J'allais quant à moi faire une visite dans un musée ou bien regarder une expo et quand le temps le permettait je sautais dans un taxi pour chercher les garçons à l'École active bilingue du Parc Monceau. À chaque fois que je passais par là, je ne pouvais m'empêcher de repenser à Sancho. Ce petit pervers pépère, qui avait tenté de me saouler au bar du Meurice. Quand je ne sortais pas, le reste du temps je m'enfermais dans ma chambre pour y écrire. Mais je me sentais de plus en plus à l'étroit dans cet espace qui n'était plus suffisamment grand pour y accueillir deux femmes. Alors, je me mis en tête d'aller chercher de l'inspiration ailleurs, dans un endroit où je vivrais seule avec ma muse, sans Nicolas et sans enfants. Je m'y attelai et au bout de quelques mois, je trouvai un logement. Un splendide trois-pièces déniché Place Saint-Sulpice et sans en avertir Nicolas j'en fis l'acquisition. Ainsi, une fois la vente conclue, je le mis devant le fait accompli. Il assista à mon départ l'air atterré.

– Qu'est-ce qui te prend, mais t'es devenue complètement folle ? s'insurgea-t-il.

– J'ai juste besoin d'un peu d'air et d'un plus grand espace, ça me permettra de méditer et de mieux travailler, rétorquai-je sans donner plus d'explications.

– Méditer, méditer ! Quoi, et tu deviens spirituelle maintenant ? Je te préviens au moindre faux pas, on ne se connaît pas ! poursuivit-il furieux.

– L'inspiration se trouve dans un silence monacal, point final.

Il n'en croyait pas ses oreilles. Cela ne fit qu'attiser sa jalousie. Sentant que je lui échappais pour de bon, il me fit des menaces. Par dépit, Nicolas continua à me faire surveiller et je remarquais de temps en temps une voiture garée en bas de mon nouvel appartement. Il voulait connaître tous mes faits et gestes et identifier tous ceux que je fréquentais. Parfois il venait en personne sonner à ma porte et rapidement il s'aperçut que ce n'était pas Blanche qui habitait à cette adresse. Héloïse m'avait prise en otage et avait usurpé mon identité. Nicolas croyant que j'étais devenue folle, pensa à me faire interner à Sainte-Anne. Mais au lieu de cela, il me fit passer auprès de mon entourage pour une mère indigne ayant déserté le foyer conjugal. Les autres membres de la famille ainsi alertés restaient incrédules et ne savaient pas sur quel pied danser. S'ils avaient affaire à une forme profonde de schizophrénie ou alors à une certaine excentricité artistique.

Pendant qu'ils cherchaient tous à me ramener dans leur petit monde perpendiculaire parisien et bourgeois, où rien d'intéressant ne se passait jamais vraiment, moi j'avais déjà pris la tangente. J'étais disparue sous d'autres latitudes, perdue quelque part dans « *Le Tropique du Cancer* » d'Henri Miller. Je rentrais dans des cercles vicieux et il était bien trop tard pour pouvoir en sortir. Place Saint-Sulpice, j'avais pris la clef des champs et sous la voûte céleste je me mis à écouter des chansons et à composer encore plus

de poèmes. Sous des airs de la symphonie n° 9 de Beethoven en ré mineur, j'avais pris la fuite en Asie Mineure où je me retrouvais au beau milieu d'une bacchanale, allongée sous des troènes en fleurs. Là, je vis un satyre, une corne remplie de vin à la main, poursuivre une pauvre nymphe nommée « *Lolita* ». Dans cette folle poursuite, la fine peau de bête dont elle était revêtue, pour cacher sa nudité, fut déchirée, par un bouleau à l'écorce rigide. Néanmoins, elle réussit à s'extirper et sous le regard audacieux de son poursuivant entêté, elle se transforma en fée et s'envola vers sa liberté. Ma vie de femme n'avait été que contraintes, mais l'écriture m'avait fait connaître l'essence de mon existence. En me mariant j'avais tenté de sauver les apparences en menant une vie bien rangée, mais j'avais fini par étouffer et Héloïse ma muse devint le seul moyen pour en échapper. Je m'étais mise à écrire sous un nom d'emprunt, mais en me regardant dans la psyché, le reflet renvoyé n'était plus le mien mais celui d'une autre. Ses sentiments et ses envies étaient devenus les miens.

Entre chien et loup

Guidée le jour par la raison,
À la lumière des vivants.
Conduite la nuit par la passion
À la lueur de l'astre de nuit,
Pour suivre des instincts plus sombres.

Le soleil avait régné sans partage,
Mais la lune ne ferait pas non plus de concession
Lutte cruelle et perpétuelle et quête du pouvoir
Où l'un devrait forcément s'effacer
Pour céder sa place à l'autre.

J'avais donné naissance à mon propre clone que les lignes seules d'un livre ne suffisaient plus à contenir. Héloïse se mit à modifier les lignes qui étaient inscrites dans ma main. Elles qui contenaient

un lourd secret, et un message qui se décryptait à mesure que se déroulait le fil de ma vie. J'avais fini par m'y emmêler au point de m'y retrouver piégée comme une proie dans une toile d'araignée. Sa beauté m'avait captivée, presque enchantée et je fus emportée dans une danse qui me faisait virevolter et tournoyer. J'accédai à des plaisirs jusque-là interdits. Une ambivalence des mœurs qui se traduisit par une sorte d'ubiquité qui me faisait croire que je pouvais me démultiplier et me retrouver physiquement au même moment dans des lieux différents. Héloïse m'ouvrit de nouveaux horizons et je me retrouvai malgré moi dans des situations aussi nouvelles qu'inattendues. Ainsi, je la laissais me conduire dans son imagination. Elle me faisait faire tout ce qu'elle expérimentait dans mes livres, dont elle était devenue mon personnage fétiche. Héloïse faisait corps avec moi et me procurait matière à écrire. Je m'inclinai et dans mon inspiration je ressentais enfin du plaisir. Je restais suspendue à ses lèvres qui me distillaient de l'hydromel en m'enivrant d'eau et de miel.

Triptyque de la folie

La Phonétique hystérique

Elle jouait avec des mots
Elle me faisait réciter des vers
Sans mesure ni démesure
L'endroit se retrouvait à l'envers
Et la parole n'avait plus de sens.

Elle remplissait le vide de ma vie
D'une musique pleine de
Sons contraires
De syllabes avoisinantes
De consonnes affriquées
De phrases fricatives ou occlusives
Bilabiales, labiodentales et alvéolaires.

Elle rendait la phonétique aussi
Frénétique qu'une danseuse d'Afrique
Aux courbes érotiques
Qui dansait le Jerk sur des rythmes accélérés,
Le cha-cha-cha sur des pas cadencés,
Et qui parlait le français
Avec un accent Québécois.

Le chemin de la raison

Héloïse, n'était certes pas la voie de la conscience,
Qui vous entrave les sens.

Mais elle se mua en une muse qui du haut de ses mules
Me récitait des vers avec ruse.

Quand elle fut enfin découverte les dégâts avaient été si
profonds
Qu'il s'en *phallus* de peu pour que je me retrouve à l'asile.

Fort heureusement, ma camisole fut la place que l'on réserva à
mes livres :
Dans les bibliothèques.

Et, à défaut de trouver le chemin de la raison
Je poursuivis la voix de l'art.

La folie et l'art

L'art et la folie sont souvent bien proches
L'un n'empêche pas l'autre
Ils sont souvent voisins,
Des frères et parfois même des cousins.

Dans une même lignée
On peut ainsi retrouver beaucoup de fous
Mais aussi beaucoup d'artistes.

Car ces deux mondes se rencontrent
En famille, à l'asile,
Dans la science, les grands musées
Dans les livres et les traités.

Dans l'Histoire, on a pris des artistes pour des fous
Et des fous pour des artistes.

Mais en prenant le contrôle de ma vie, Héloïse avait tenté de me séparer du reste du monde dont elle voulut m'isoler. Elle m'avait poussée à la révolte, car d'après elle, il fallait résister et ne jamais se résigner à suivre le courant du siècle avec ses idées. Dans le miroir de l'âme, mes traits avaient épousé les siens, mais sa voix au départ si démocratique s'était ensuite muée en un dictat insupportable que je ne voulais plus supporter. Pour arriver à tordre et à manipuler ma pensée, elle m'avait d'abord emmuselée. Mais ses armes se retournèrent bientôt contre elle, car j'organisais promptement le moyen de me rebeller. Je fis cesser le couvre-feu permanent dans lequel elle m'avait enfermée et pour mettre fin à ce qui était devenu un supplice, j'organisai le putsch de la conscience. Ce personnage de roman créé de toutes pièces subirait une fin tragique. Ainsi, dans mon dernier livre, sur fond de tragédie grecque, Héloïse connut un destin tout aussi héroïque que funeste. Mon cœur ne serait pas toujours partagé et je lui faisais payer de ce qu'elle m'avait mise à

nu devant mon public et mes lecteurs et de ce que c'était elle qui en avait récolté tous les honneurs. J'échafaudai donc un plan pour la renverser. Comme je l'avais fait naître dans mon imagination, et qu'au travers de mon œuvre, elle avait été portée au pinacle, je trouvai aussi le moyen d'orchestrer sa fin.

Épitaphe d'une héroïne

« In principio erat verbum »

Qui t'a portée dans son sein ?
Qui t'a vu naître
Qui a donc élevé ta renommée,
Sur la terre et jusqu'à ses extrémités ?
Livre qui t'a tout donné
De ton dernier soupir fut le témoin.

Plus grands furent les honneurs, plus grande fut la chute. Héloïse fut retrouvée dans une rigole, la gorge tranchée par un amant emporté et jaloux. Sa voix plus jamais ne se fit entendre et désormais ce serait moi qui devrai répondre de mes actes face à mes détracteurs. Héloïse avait traversé un mur dont elle ne reviendrait plus jamais et je tournai une nouvelle page de ma destinée.

La symbiose avait opéré. La métamorphose avait bien eu lieu et je me transformai en un papillon pendant qu'Héloïse avait laissé son enveloppe charnelle dans un livre devenu son sarcophage pour l'éternité. Elle y serait enfermée pour toujours, retenue captive avec ses aspirations et ses rêves inachevés ou encore ses fantasmes inassouvis. Sa voix ainsi assassinée ne se ferait plus entendre dans ma conscience soulagée par des confessions intimes laissée dans les lignes de mon journal. Héloïse avait sombré dans le néant, mais ce qui était resté bien présent, c'était un regard. L'œil de la caméra était resté en permanence braqué sur la chrysalide jusqu'à ce que l'éclosion arrive. Il avait tout vu depuis son point de vue ce narrateur

omniscient et omnipotent, témoin du temps du début jusqu'à la fin. Il avait eu le contrôle sur tout jusque dans les moindres détails. Jusqu'au point final. Tous mes faits et gestes avaient eux aussi été enregistrés dans cet ouvrage intitulé, « *Le journal d'une blanche* ».

Et quand la nymphose eut lieu, un papillon se libéra d'un corps en décomposition. Des entraves du cocon, il put néanmoins s'envoler, plein de vie et de vitalité. Il n'aurait plus à lutter pour déployer ses ailes, car il avait pu s'échapper de sa sombre prison. Sa dépouille renfermait une voix avec elle enterrée. Ma narration toute subjective avait fini par reprendre le pouvoir. De l'autre côté du mur, mon héroïne ne se ferait plus entendre, ni ses douleurs, ni ses mots. En divorçant avec Nicolas, ce fut certes pour moi l'épreuve du feu. Mais à ma place, dans le cercueil de mon recueil, ce n'était pas moi qui gisais, c'était tous mes maux.

Chapitre 8

PLACE DES VOSGES

Place de France

Le bon roi est mort
Avant de pouvoir accomplir son rêve
Celui d'ériger une belle place pour son pays,
Place de France.

Il conçut une Place Royale pour Paris
Mais on sait comment cela a fini pour la monarchie
Le roi est mort guillotiné
Sur une place,
Place de la Concorde.

Le triomphe de la République en monument s'est érigé
Place du trône,
Du trône renversé,
Place de la Nation.

Ce fut le rêve d'une France rassemblée
Par un monarque républicain éclairé
De voir ses enfants nés égaux en droit

Chanter d'un même cœur
Que Liberté – Égalité – Fraternité
Riment aussi avec Diversité.

– Un simple clic et tu seras enfin inscrite sur Facebook. Comme ça tu vas avoir toi aussi un profil comme beaucoup d'écrivains, avait suggéré Alessandro, mon agent littéraire en 2008, un an avant mon divorce avec Nicolas.

Alessandro avait un regard sur tout et s'improvisait volontiers en attaché de presse pour améliorer la communication des auteurs dont il s'occupait. Il avait un carnet d'adresses bien rempli et il était en mesure de me faire inviter à de nombreuses émissions radio et télé pour faire la promo de mes livres. Il s'écria lorsqu'il découvrit que je n'étais pas encore sur Facebook. Il avait une façon assez particulière de s'exprimer avec un fort accent italien. Il était originaire de Milan et ne se cachait pas de son homosexualité. Bon vivant, Alessandro était devenu pour moi un ami et parfois même un confident. Il ne pouvait se passer de son iPhone devenu le prolongement de sa main avec lequel il envoyait et recevait une quantité impressionnante de textos.

– *Ma* il est grand temps que tu te réveilles ! Tu vis dans quel monde ? Arrange-toi pour être sur Facebook au plus vite ! insista-t-il d'une voix fluette.

Sur ses instances, je m'inscrivis donc sur Facebook pour tisser du lien social avec mes lecteurs. À cette époque, je vivais encore sous le même toit que Nicolas qui observait en silence mes va-et-vient incessants sans vraiment supporter l'importance grandissante que prenait l'écriture dans ma vie. Il assistait avec impuissance à ma transformation et n'osait me faire aucun reproche sachant que sa conduite à lui n'avait pas toujours été irréprochable. Lorsque je sortais seule le soir, je sentais que parfois il souhaitait me retenir. Il se montra alors plus généreux, me couvrant de bijoux et de parures,

mais je refusais de me laisser amadouer par ses friandises, car j'avais goûté aux fruits exquis de la littérature.

Dans tes bras

Dans tes bras,
J'aime à gémir,
À geindre et à feindre
J'aime à mourir
À renaître de mes cendres
Qu'à force de m'étreindre
Je finirai bien par te connaître
Au lieu de te craindre,
Tu me feras frémir.

Facebook me permit d'établir un lien plus direct avec mes lecteurs avec qui je me mis à échanger des messages réguliers. À ma surprise, je me sentais si bien dans cet environnement virtuel, qu'au bout de six mois, je comptais déjà des milliers de contacts. Je me décidai à en inviter quelques-uns à l'occasion d'une signature que j'organisai à l'hôtel Bristol. Je lançai mes *invites* et de nombreux convives firent le déplacement, un nouveau moyen pour moi de faire des rencontres. Ils venaient de partout, de Paris, Rome, Londres, Miami, Los Angeles, de pays comme le Danemark, le Brésil, et même le Costa Rica. Certains étaient venus en admirateurs, d'autres en amoureux silencieux. Ainsi, une certaine Elsa Benzit, un top model mexicain qui vivait en Floride vint assister à la fête par simple curiosité. Parmi eux, je fis la connaissance de Paolo Armano qui habitait à Rome, l'archétype du macho italien. Douglas Quezida qui venait de San José au Costa Rica m'avoua qu'il avait beau être marié depuis plus de vingt ans, il ne s'interdisait aucune aventure. La dernière en date, avec qui il fit grand commerce, était une Inuite croisée sur des terres voisines du Pôle Nord. Aux antipodes, Alain Makumba, un poète africain,

habitant de la cité des anges, me fit la cour et plein de baisemains et me promit qu'il me ferait goûter d'un plat délicieux, le Saka saka de Brazzaville. Je fis également un brin de causette avec deux cousins aristos, Éric et Bruno, qui se distinguaient comme le jour et la nuit. Le premier, un amiral à la retraite était un fervent catho écolo tandis que le second, un baron, adepte de films pornos affectionnait les bons jeux de mots. Dominique Loi, un avocat charmant, fils d'un riche entrepreneur lyonnais, fit un aller-retour Lyon-Paris en TGV, rien que pour se voir dédicacer l'un de mes livres. J'étais tombée sous le charme de deux Parisiens. Franck Lecocq, un trader en pleine crise de la quarantaine qui ne me cacha pas ni ses peines de cœur ni son penchant pour le sexe. Et finalement Bertrand Levisky le boute-en-train, juif et grand amateur de jazz qui plus tard dans la nuit, nous entraîna tous faire un bœuf, à la Mezzanine de l'Alcazar, rue Mazarine. Je fus tellement flattée et honorée par leur présence que je les invitai tous à me rejoindre l'année suivante en Italie, dans mon Palazzo de Venise pour assister au carnaval. Ainsi la soirée s'acheva dans le 6^e arrondissement et cette première fête *Facebookienne* qui fut couronnée de succès, ne fut pas la dernière.

En me réveillant le lendemain j'avais mal au crâne, car une fois encore, j'avais bu plus que de raison. On avait beaucoup dansé et Franck le trader, avait réussi à se procurer mon 06... Le matin, je découvris dans mon BlackBerry, ses textos enflammés, limite un peu porno qu'il m'avait envoyés pendant la nuit. Au départ, je me mis à lui répondre juste pour plaisanter un peu, ne sachant pas que j'étais en train de jouer avec le feu. Car dès ce moment-là, je ne pus plus me passer ni de lui, ni de ses messages érotiques. À chaque fois que mon téléphone se mettait à vibrer, j'espérais qu'il s'agisse de Franck. Je m'endormais et me réveillais au rythme de ses missives. Une sorte d'alchimie virtuelle s'opéra entre nous où il faisait fonctionner les mots comme des formules magiques.

– *Sweet dreams*, concluait-il à chaque fois, comme pour rappeler que cette liaison n'était que passagère.

Je restai suspendue à ses textos au point d'en devenir complètement accro. Sur Facebook je fus entraînée, dans le train fou du 21^e siècle lancé à toute allure et dont il me fut impossible de sortir. Avec tous ces passagers, je voyageais à vitesse grand V où tout se faisait de façon très rapide. Par le web, les probabilités de faire des rencontres dans le monde entier avaient été multipliées par mille. En toile de fond s'annonçait ma rupture avec Nicolas et la disparition d'Héloïse. Et dans cet environnement sans attache ni contrainte, je redevins Blanche Enblac'h, une femme qui voulait vivre avec son temps. Par un clic j'avais basculé dans un univers virtuel qui me donnait l'impression d'être encore plus réelle. Alors qu'en réalité je m'étais égarée dans un décor éphémère qui abritait, le temps d'une saison, les amours de papillons butinant avec légèreté le suc des fleurs de phacélie.

Ambroisie

Dans la toile
Tissée par une habile araignée
En victime je suis tombée.

Sur moi le piège s'est resserré
Et personne pour me délivrer,
Dans mes veines s'est répandu un venin d'aspic
Comme un puissant narcotique.

Mon corps a cédé et l'âme s'est échappée
De l'autre côté d'une psyché
Elle y a rencontré ma foi,
Des lutins des princes et des fées.

Qui lui ont raconté que l'amour
Pouvait se conjuguer à tous les temps
Se décliner sous toutes ses formes
Et se pratiquer dans tous les sens.

Agapao était beaucoup trop beau
Phileo était amical et même sentimental
Éros m'a embrassée et m'a déshabillée
Avec fougue, passion et volupté
Il m'a fait manger de l'Ambroisie
Avec des racines de mandragore mâles et femelles
Qui me firent halluciner.

Le Triangle d'or fut effleuré
Et quand enfin je me réveillai,
Mes boucles étaient encore toutes mouillées,
Mais rien n'avait été consommé.

Franck Lecocq. Profession : trader; statut : célibataire; année de naissance : 1969. Héloïse. Profession : romancière; statut : femme libre et célibataire; année de naissance : 1975. Informations mises en ligne sur Facebook que chacun pouvait consulter à loisir. Cependant, personne à part ma famille et mes proches, ne savait qui se cachait réellement derrière mon profil. Je me mis donc à nouer une relation libre et dangereuse avec cet inconnu, mais je n'en parlais à personne pas même à Valentine.

Franck était trader dans une Hedge Fund dans le 7^e, rue de l'université. Je le croyais sur parole, car ses photos attestaient de cette occupation. Il habitait non loin de son travail, au 6^e étage d'un appartement situé avenue Frédéric-Le-Play. À force de s'envoyer des textos et des messages perso à tire-larigot, je n'arrivais plus à maîtriser mes émotions ni mes sentiments envers ce garçon. Lui-même était sans cesse en quête d'un petit mot de ma part et ne pouvait plus se passer de son... iPhone.

Sans réfléchir, nous décidâmes de franchir le pas et de nous revoir. C'est ainsi que je me retrouvai prise dans ce piège tissé sur la toile. Sans aucune précaution, je m'affichais en public, avec ce Franck, un mec rencontré sur internet, car Facebook et son univers

virtuel me donnait l'impression de le connaître depuis toujours. J'avais accès à tous les commentaires qu'il postait sur son mur ou bien sur d'autres profils et ses photos me donnaient l'illusion qu'il me faisait rentrer dans la sphère de ses amis intimes. Mais tout cela n'était qu'apparence puisqu'au bout du compte, il ne connaissait rien de moi et que lui-même aurait pu être le diable en personne. Ma naïveté et ma légèreté eurent raison de moi. Ainsi, me rendis-je, sans aucune appréhension, au rendez-vous que nous nous étions fixé, rue Saint-Dominique au *Café Constant*.

L'homme fort

De tous les animaux
L'homme est bien le plus cruel
Le succès consiste à dompter les uns
Et à apprivoiser les autres
Mais la plus grande des forces
C'est de se maîtriser soi-même.

En septembre, après un été bien mouvementé et un amour virtuel devenu aussi réel que fusionnel, j'essayais tant bien que mal de préparer ma rentrée littéraire. La sortie de mon dernier livre était censée m'occuper à plein temps, mais au lieu de cela, je devenais de plus en plus obnubilée par ce Franck dont je tombais amoureuse. Depuis que j'habitais Place Saint-Sulpice, on se voyait plus souvent pour boire un verre ou prendre un café sur une terrasse. Un soir après avoir dîné au restaurant *Le Pur* du Park Hyatt, il me raccompagna et sur le trajet je remarquai qu'une voiture nous suivait depuis un bon moment. Il me laissa sur le pas de ma porte et m'embrassa longuement avant de me quitter. Quelques instants plus tard, je reçus son dernier texto :

– *Sweat dreams...*

Le lendemain matin, je descendis en bas de chez moi au *Café de la Mairie* où je prenais habituellement mon petit déjeuner. La veille,

Franck m'avait rapporté de son week-end à Londres, des *Oreos*, ses biscuits préférés. Noirs et croustillants à l'extérieur, blancs et fondants à l'intérieur. Je les avalais un à un avec gourmandise, avec du café au lait. Franck semblait sincère dans sa relation, mais de mon côté je m'enfonçais dans un horrible mensonge dont il me paraissait difficile de sortir. Cependant, mon devoir de conscience était de clarifier cette situation au plus vite et je songeais déjà à tout lui avouer. Mais je remettais cela à plus tard, car avec les signatures, et les plateaux télé nous allions peu nous voir. C'était la rentrée littéraire et j'allais être accaparée par la promotion de mon tout dernier roman. Un livre marquant la fin d'une trilogie où le personnage principal Héloïse mourait d'une mort violente. Je renvoyais Héloïse dans la fiction, monde auquel elle appartenait. C'en était donc bien fini de toute cette mascarade. Ainsi, je regagnerais ma place et dans peu de temps, Franck saurait tout.

Cependant, tout n'allait pas se passer exactement comme je l'avais prévu et cette romance naissante connut une fin soudaine.

Ce matin-là, j'avais à peine terminé d'avalier mon repas, attablée au *Café de la Mairie*, que mon attention fut attirée par le journal qu'un voisin de table tenait dans ses mains. En une du *Parisien*, une photo. Lorsque je lus le titre, je n'en croyais pas mes yeux. Une fraction de seconde pour me rendre compte que c'était bien de moi qu'il s'agissait. Mon sang ne fit qu'un tour. Les bras m'en tombèrent et les *Oreos* terminèrent leur course à terre.

*« L'auteure des romans "Héloïse" DÉMASQUÉE :
Derrière ce pseudonyme se cachait en réalité Blanche
DUBOIS, l'épouse du MINISTRE DE LA JUSTICE etc... »*

Un article plus qu'embarrassant qui étalait avec force détails ma vie privée. Il était question du grand train de vie que je menais entre un appartement de fonction avenue Montaigne et la Place Saint-Sulpice où j'entretenais une liaison, avec un amant trader, un certain Franck Lecocq, rencontré sur Facebook ! Pour illustrer

ces propos, on me voyait en gros plan marchant main dans la main avec l'intéressé sur des clichés pris la veille. Sur d'autres photos, on pouvait cette fois m'apercevoir sans déguisement, aux côtés de Nicolas. Un scandale énorme qui allait entraîner une véritable tempête médiatique. Je réglai l'addition et je disparus sur le champ. Je jetai un coup d'œil rapide sur la place où des paparazzis munis de leurs objectifs avaient pris position. Mon premier réflexe fut d'appeler mon avocat pour tenter coûte que coûte d'interdire cet article par une procédure de référé. Ma vie venait de basculer dans l'horreur. Il faudrait désormais que je me cache pour me dérober à des regards indiscrets. À partir de là je serai traquée et épiée comme un animal. Je m'attendais au pire. En sortant, je passai devant le kiosque à journaux aux titres tout aussi racoleurs. À côté de mon nom figurait celui de Franck. Je vérifiai mon BlackBerry qui venait de sonner. Un texto de lui s'afficha :

– Je ne comprends pas...

J'étais affolée. Je ne savais pas quoi lui répondre, me sentant coupable de ne l'avoir jamais mis au courant. Mais il était bien trop tard pour les explications. Je n'osais pas l'appeler. Ma vie se mit à défilier à toute vitesse sous mes yeux et les questions se bousculèrent dans ma tête. Comment avait-il réagi ? Que faudrait-il lui dire ? Sans parler de Nicolas, des amis et de la famille. Je parvins donc à sortir du café sans me faire remarquer et à rejoindre mon appartement. En toute hâte, je rassemblai toutes mes affaires. Le mieux serait de me mettre à l'abri quelques jours chez ma mère. En quelques heures, les médias télévisés s'étaient fait l'écho de la presse et la nouvelle se répandit dans Paris comme une traînée de poudre. Mon téléphone portable ne cessait de sonner. La police ne tarda pas non plus à arriver pour tenter de mettre de l'ordre dans le quartier déjà envahi par une cohorte de journalistes. J'attrapai au vol ma paire de lunettes en écaille *Persol* pour passer mieux inaperçu. Une fois dehors, je profitai de l'agitation ambiante pour descendre la rue Bonaparte et me soustraire aux badauds. Je sautai

dans un taxi direction Place Mexico. En pareilles circonstances, je ne savais pas vers qui d'autre me tourner. Quand j'arrivai, maman était déjà au courant de tout. Le matin même, Nicolas l'avait appelée et ils avaient eu une longue conversation. Elle semblait très affectée par cette affaire. Sa mine était défaite et elle paraissait vouloir me fuir. Mais au bout d'une demi-heure, n'y tenant plus, je rompis le silence.

– Maman, je vais tout t'expliquer, osai-je enfin.

– C'est inutile, Nicolas m'a appelée, répondit-elle sèchement. Ça semblait plutôt clair.

De toute la journée, ce furent les seules paroles qu'elle m'adressa. Puis elle partit s'allonger sur le canapé du séjour où elle aimait habituellement se détendre et y écouter de la musique classique. Personne pour répondre aux appels incessants. Sur l'écran de mon Smartphone, un voyant rouge indiquait des messages en attente et par curiosité, j'y jetai un coup d'œil. La plupart provenaient de Franck. Je pris la peine de tous les lire. Je m'allongeai sur le récamier en face d'elle, les yeux rivés sur le plafond. Je me mis à fumer une cigarette, puis une autre, des idées de suicide plein la tête. Cela n'arrangerait rien. Mieux vaut la retraite que la fuite, me dis-je, pour tenter de me rassurer. J'abandonnai donc ces pensées macabres pour ne pas finir en lâche comme l'oncle Alric, retrouvé pendu dans son salon. Après tout, je n'avais que ce que je méritais, et j'en assumerais toutes les conséquences. Ma notoriété soudaine m'avait bercée de douces illusions. Que je n'aurais plus jamais à souffrir comme le commun des mortels. Je m'étais finalement brûlée les ailes à vouloir toucher le soleil. Mais dans l'épreuve qui s'ensuivit, j'appris que l'on survit à tout... et qu'il faut répondre aux imbéciles par le silence. J'acceptai donc de payer le prix de mes erreurs en attendant des jours meilleurs. Mais un malheur ne venant jamais seul, ce soir même mon avocat vint me rendre visite pour m'annoncer que Nicolas demandait le divorce. Des jours qui furent

les plus éprouvants de toute ma courte existence. Les journalistes, on pouvait les compter par dizaines. Ils venaient se poster la Place Mexico qu'ils avaient investie en moins d'une semaine, harcelant en permanence le voisinage. N'étant plus à l'abri dans l'appartement de maman, j'envisageai déjà de trouver une nouvelle retraite.

Par ailleurs, je pensais pouvoir compter sur le soutien de mes amis et de mes proches, mais au lieu de cela, ils me tournèrent tous le dos. Amaury et Valentine vinrent me voir plus pour me faire des remontrances que pour me reconforter et semblaient eux aussi atterrés par les dernières nouvelles. Mon frère et ma sœur sautèrent dans le premier avion pour nous rejoindre. Romain habitait désormais en Californie, à Los Angeles où il construisait des maisons pour des starlettes d'Hollywood. Gabriella avait installé ses activités à Sydney en Australie, où elle vivait désormais avec son mari British. Lorsqu'ils arrivèrent, ils avaient l'air davantage de se préoccuper de l'état de santé de maman que de me consoler. Nicolas, qui ne me contactait plus que par le biais de son avocat, les avait tous appelés pour leur annoncer notre divorce. Et pour enfoncer le clou, en regardant le JT de 20 heures, j'appris qu'il demandait également la garde des enfants. Dans un communiqué de presse, où il se présentait en victime, il ne fit aucun démenti, bien au contraire, il semblait conforter la rumeur. Il se plaignait de ce que j'avais déserté le foyer conjugal pendant plusieurs mois pour vivre une idylle avec un trader et qu'il avait dû envoyer nos enfants passer quelque temps chez ses parents à Neuilly. La machine à broyer était lancée et quand le divorce fut prononcé, la garde des enfants fut bel et bien octroyée à Nicolas. Pas un mot de mes proches pour me remonter le moral, car pour eux j'étais la seule à blâmer.

– Moi je pense que tu ne récoltes que ce que tu mérites, me fustigea Romain lors d'un dîner houleux.

– Mais tu pensais à quoi en faisant ça ? enchaîna Gabriella sur un ton de reproche.

– C'était à prévoir. Moi, dès le départ quand je t'ai vue prendre la plume pour devenir écrivaine, j'avais émis des doutes, surenchérit Valentine.

À la fin de ce dernier souper, Amaury à mon plus grand étonnement, n'avait rien de mieux à dire. Tout juste m'avait-il accordé un regard de pitié. Ils m'avaient tous planté un couteau dans le dos et ajoutaient l'affront à la trahison. Il ne me restait plus qu'à faire mes malles et partir. Mais ne sachant pas encore où aller, je retournai un mois chez moi, Place Saint-Sulpice, avant de prendre le chemin de l'exil. Je mis de l'ordre dans mes affaires pour mettre l'appartement en location. La dernière fois que je vis maman, elle eut enfin le courage de me regarder en face et de me parler :

– Blanche, je n'avais pas le choix.

Mais je n'acceptais pas ces excuses formulées à demi-mot, du bout des lèvres. Fuir Paris pour m'installer à Londres devint soudain une évidence. Je partis sans rien dire à personne. Toute cette histoire n'avait fait que raviver de vieux et douloureux souvenirs et c'était le moment de régler des comptes avec cette famille de fous avec qui je coupais les ponts. Curieusement, sur Facebook, de la façon la plus inattendue, je trouvais du réconfort auprès de personnes qui ne me jugeaient pas et je reçus des centaines de messages de soutien, de la part de lecteurs, d'inconnus et d'amis virtuels. Ils m'encourageaient à tenir bon, à ne pas baisser les bras et à ne surtout pas abandonner l'écriture. Ce fut sans doute ce qui m'aida à tenir le coup. Franck tenta de me recontacter à plusieurs reprises, mais pour ne pas aggraver les choses, je le rayai de ma liste de contacts. Ce fut dans ces conditions houleuses que je m'installai à des centaines de kilomètres de là, dans le paisible quartier d'Hampstead.

De toutes les personnes que j'avais connues à Paris, il n'y avait que Clémence que j'avais gardée comme amie. Elle aussi, dès le départ, m'avait démontré un soutien indéfectible. Elle m'envoyait régulièrement des petits mots. Nous communiquions par le biais de

Facebook où elle postait des photos de ses nombreux déplacements, depuis ses voyages missionnaires. Elle était donc la seule à savoir que j’habitais à Londres. Elle aussi m’avait encouragée à reprendre la plume malgré ma dépression. Car depuis le divorce, la coupure avec la famille et à l’idée que je ne reverrais plus les garçons, j’avais sombré dans une sorte de déprime. Les ballades dans le parc d’Hampstead Heath, et les différents messages qui me parvinrent du monde entier m’aiderent peu à peu à remonter la pente. Un an s’écoula ainsi, sans que je ne reçoive de nouvelles de personne et Clémence fût le seul lien que je conservais avec mon passé. Avec son mari Pasteur, ils vinrent même me rendre visite dans mon pied-à-terre. Ils me prêchèrent la bonne nouvelle et m’encouragèrent à suivre la voie du pardon et de la réconciliation. Ainsi alors que je vivais en Angleterre, je pus enfin soulager ma conscience de toute sa rancœur et après mes confessions, ils élevèrent pour moi des prières en chœur. Ils passèrent chez moi une semaine riche en émotion puis ils s’en allèrent pour parcourir la terre. Leur dernière expédition les conduisit au Bantoustan. Des photos postées sur Facebook les montraient en train de nourrir des pauvres en guenilles et de laver les pieds de veuves démunies. J’admirai tout leur courage et leur abnégation, alors à côté, ma haine et mes blessures paraissaient bien dérisoires. Ma mission à moi n’était pas terminée et le dernier message de Clémence m’encouragea à publier un dernier livre. En dessous de l’une de ses photos, j’écrivis un commentaire puis s’initia entre nous une sorte d’échange qui me poussa à la réflexion.

– Au fait c’est où exactement le Bantoustan ? lui écrivis-je un soir, intriguée par le nom d’un pays dont je n’avais jamais entendu parler.

– C’est le pays des Bantous.

– ???

– En fait, littéralement, c'est le pays aux mille dialectes et le mot *Bantou* signifie tout simplement *les gens*.

– Alors, tu habites dans le pays des gens ? lui demandai-je amusée.

– Oui, et les gens du Bantoustan ils connaissent la vraie valeur du temps.

– C'est-à-dire ?

– En fait dans ce pays, le Bantoustan, curieusement les gens ne courent ni après le temps ni derrière l'argent.

– Attends, mais s'ils ne courent pas après l'argent, ils font quoi les gens du Bantoustan ?

– Ici, les routes du Bantoustan ne sont pas noires comme le goudron mais elles sont rouges. Elles ont la couleur du sang.

– Tiens, tiens, lui rétorquai-je, ça c'est intéressant.

– Ici, au Bantoustan, les routes sont faites de poussière. Elles ont un côté éphémère et elles vous rappellent que finalement ce qu'il y a de plus important ce sont les gens.

– Et tu fais quoi de tes journées ? la questionnai-je, encore plus intriguée.

– Et bien, au lieu d'amasser de l'argent comme font les gens en Occident, je me tiens sur les routes, à tous les croisements et je crie à tous les passants qu'il faut cesser de courir après le vent !

Je marquai une pause. Décidément cette Clémence semblait avoir perdu la raison. Mais il y avait quelque chose d'assez touchant dans ces mots qui me faisaient réfléchir. Cet échange me laissa d'ailleurs un moment songeuse. Cela faisait bientôt un an que je vivais à Londres. C'était peut-être le moment pour repartir en France et retourner vers tous ces *gens* à qui j'avais tourné le dos.

– Non ma chérie, je n'ai pas perdu la tête, poursuivit-elle, j'ai juste décidé de suivre mes sentiments. Après tout, c'est le plus grand des investissements.

– Clémence, si tu n'es pas un ange, tu es une fée.

– Blanche, le pardon c'est le chemin de la guérison.

– Je crois que là, tu as tout de même raison.

– J'ai pensé à la mort, à la mienne d'abord puis à celle de tous les gens qui comptent vraiment. Non, je ne crois pas être une fée, mais mon cœur a commencé à me guider plutôt que mes idées.

– Je ne sais tout de même pas comment toi tu fais.

– Mon cœur avait une voix, celle de ses battements. Ceux d'un tambour très puissant qui m'ont conduite au Bantoustan.

– Clémence, si le Bantoustan avait une reine tu en serais la souveraine !!! conclus-je de façon soudaine.

Cette nuit-là, après les bonnes paroles de Clémence, je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Et après tout, pourquoi pas moi aussi aller vivre au Bantoustan comme Clémence? Non, je n'en avais pas le courage. Puis ce n'était sans doute pas ma vocation. En revanche, il n'était pas trop tard pour faire marche arrière, ce que j'aurais dû faire depuis bien longtemps. Après une année, j'arrivai enfin à enterrer un passé si encombrant et j'eus la force de leur pardonner, à tous, ce qu'ils m'avaient fait. Mais le plus difficile fut de me réconcilier avec moi-même. Je n'irai certes pas au Bantoustan comme Clémence, mais je retournerai en France, où les routes avaient la couleur noire du goudron, là où il y avait *des gens* qui portaient en eux, le même sang, qui coulait dans leurs veines. *Ces gens* dont le sang rouge avait abreuvé les rigoles et les sillons des terres de Bretagne et de Lorraine. Il fallait que je revoie tous les miens, Alex, Lucas, mais surtout Nicolas.

Pendant cette année d'exil, une page de soutien fut créée sur Facebook par de fidèles lecteurs et par ce biais, ils continuaient à m'envoyer des mots d'encouragement. L'information avait fini par filtrer que je m'étais installée à Londres et des admirateurs qui souhaitaient me revoir en France, m'écrivaient des lettres à mon adresse d'Hampstead. Ma correspondance avec Clémence avait fait naître en moi une certaine lueur d'espoir bien que je ne me faisais plus trop d'illusions, ni sur moi-même ni sur la race humaine. Elle aussi m'avait dit qu'elle n'était pas dupe et qu'elle n'attendait plus rien des autres, mais sa religion lui enseignait justement, le dépouillement de soi-même, pour tout donner sans rien attendre en retour. L'amour, me disait-elle, ce n'est ni un gain ni un profit, mais plutôt le bien-être de savoir que son prochain ne manque de rien. Pour ma part, il était temps que je me tourne vers mon pays. L'exil avait été une petite mort. Je trouvais enfin le courage de me relever et de repartir. J'en sortais avec un recueil de poèmes écrit en partie à Hampstead où j'avais fait mes confessions et surtout la paix avec moi-même. Je fus surprise de voir que dès sa parution, ce livre reçut de très bonnes critiques, considéré comme la meilleure de toutes mes œuvres et les invitations ne firent que pleuvoir. À nouveau, j'étais conviée sur les plateaux télé. Dans l'Eurostar qui me conduisait à Paris, les souvenirs se bousculaient dans ma tête. J'avais fait le deuil d'Héloïse et désormais j'écrivais sous mon propre nom, Blanche Enblac'h. Avec ce beau succès, je savourai enfin ma revanche. Une partie de la presse fit son mea culpa et les critiques m'encensaient. Ce fut également pour la famille l'occasion de revenir. Ils m'organisèrent une grande fête avec les vieux amis. Mais Nicolas refusait toujours de me rencontrer. Cependant, il permit à Alex et Lucas d'être présents lors de cette belle soirée. La seule ombre au tableau était donc de ne pas pouvoir les revoir, ni lui ni Franck. Il fallait que j'arrive à réparer les erreurs du passé et je me mis en tête de les réunir tous les deux pour qu'ils aient une

franche explication. Mais je ne savais pas encore comment j'allais m'y prendre.

La récession avait frappé le pays de plein fouet et je n'arrivais pas à trouver de locataire pour occuper l'appartement de la Place Saint-Sulpice. J'y déposai mes valises et profitai de l'occasion pour passer un coup de peinture et refaire la déco vieillissante. Je mis sur pied tout un plan pour revoir Nicolas, mais pour ce faire, j'avais besoin de l'intervention de Franck, pour peu que j'arrive à remettre la main sur lui. Je menai donc ma petite enquête et j'appris qu'il avait vécu plus de six mois au Luxembourg. Il n'était de retour à Paris que depuis peu et travaillait toujours pour la même boîte. Je me présentai alors avenue Frédéric-Le-Play. Mais son ancienne concierge m'apprit qu'il n'y résidait plus et elle n'eut pas du mal à m'indiquer sa nouvelle adresse à Paris. Il habitait désormais dans le 15^e, près du métro Ségur, à deux pas de La Motte-Piquet. Un soir, je fis le déplacement et je garai ma Fiat 500 couleur taupe, sous le viaduc métallique du métro aérien, attendant sagement qu'il montre le bout de son nez. Au bout d'une heure d'attente, je le vis apparaître accompagné d'une jolie blonde. Je me rétractai aussitôt, pensant qu'il s'agissait là de sa nouvelle copine devant qui il aurait été déplacé de me présenter.

Mais je ne m'avouais pas vaincue pour autant, car en dernier recours, je savais où je pourrais le trouver seul. Il était 8 heures très exactement le lendemain matin lorsqu'il franchit la porte de son troquet, au 139 rue Saint-Dominique, au *Café Constant* où il venait habituellement prendre son petit déjeuner. Il s'attabla sous l'escalier, sans me voir et il commanda un petit *schwarz* bien serré. Devant lui sur la table, des croissants, un petit pot de beurre et de la confiture au gingembre. Je portais un trench noir et mes lunettes de soleil Persol.

– Vous permettez ? lui demandai-je en indiquant le journal posé à côté de lui, sur la banquette patinée.

– Je vous en prie, répliqua-t-il, sans davantage prêter attention à moi.

Cependant, au timbre de ma voix, il sembla me reconnaître et il leva la tête pour me dévisager. Puis il se ravisa, secouant la tête comme s'il avait eu une hallucination.

– C'est incroyable comme vous me rappelez une personne, s'excusa-t-il en s'adressant à moi.

– Et toi tu n'as pas changé d'un poil.

– Héloïse ! s'exclama-t-il soudainement.

Son visage d'ordinaire si impassible s'éclaira tout à coup.

– Non, Blanche... rectifiai-je avant de poursuivre. Écoute Franck, je sais je n'ai pas été très élégante en ne te rappelant jamais. Mais je peux tout t'expliquer.

Je pris place en face de lui sur une chaise en bois de style Thonet.

– Ce soir, viens me prendre Place Saint-Sulpice. Je connais une bonne table pas loin d'ici, *Brasserie Thoumieux*, un peu plus bas, au 79 rue Saint-Dominique, on y sera mieux pour parler. Je m'occupe de la réservation, lui suggérai-je pour conclure.

Il accepta mon invitation et passa me chercher un peu plus tard dans la soirée. La brasserie offrait une cuisine simple mais succulente dans un décor à la fois élégant et sophistiqué. Un repas qui ne pouvait pas se terminer sans un millefeuille et un vin de liqueur. Franck qui m'en avait longtemps voulu, m'avoua toute son amertume. Ce qui l'avait sauvé, me confia-t-il, c'était sa mutation au Luxembourg, mais en réalité il y avait été contraint par sa hiérarchie. On lui avait demandé de se faire oublier quelque temps au siège de la Hedge Fund, en attendant que l'orage passe. Il m'expliqua qu'il n'était de retour à Paris que depuis peu et que Violaine, une copine de travail, lui avait proposé de s'installer chez elle, en attendant

qu'il retrouve un appartement. Depuis cette histoire, il avait perdu son père, et il était passé par des moments extrêmement difficiles.

– L'été prochain, je pars pour trois mois tout seul en Inde dans la région des rois. J'atterrirai à Jaipur puis direction Jodhpur l'ancienne capitale royale. J'apporterai juste un sac à dos et je vais sillonner à pied les routes du Rajasthan. 340 km en tout, je ne suis pas sûr de tout finir, mais ça va m'aider à réfléchir. J'irai chez l'habitant, vivre simplement sans argent, sans superflu ni confort matériel.

– Pas un peu risqué de partir comme ça par les temps qui courent ? l'interrompis-je intriguée.

– Je ne trouve plus de sens à rien, me confessa-t-il, l'air préoccupé. Et puis toute cette surenchère du luxe tourne au ridicule. Conduire la plus belle caisse, faire du fric et le claquer comme ça. Une bouteille de Dalmore à 50 000 € ou prendre un jet privé juste pour se taper une escort-girl à New York, dans une suite louée à 35 000 \$ la nuit, à la Ty Warner Penthouse du Four Seasons, voilà où j'en suis arrivé. Je ne suis pas le plus à plaindre, mais à la fin ça rime à quoi tout ça ! Cette fois-ci, pas de luxe outrancier au Shahi Mahal Presidential Suite à 25 briques, je dormirai à la belle étoile. Pour toute nourriture, je ne mangerai que des chapatis et autres papadums. Je ne boirai plus que de l'eau. Je me priverai de viande et de chair pour me rappeler que mon corps n'est que poussière. Que dans ce monde je suis venu aussi nu qu'un ver et qu'en le quittant je n'emporterai rien de tout ce que j'ai pu amasser.

– Ou la ! Tu ne vas pas un peu loin ? Tu me rappelles une copine partie au Bantoustan pour sauver « *des gens* », et toi tu me parles d'escapade au Rajasthan. Franck, arrête ton délire, tu nous tapes une crise et t'as même pas 40 ans.

– Héloïse, je suis sérieux, lâcha-t-il machinalement, et je ne fais pas semblant.

– Franck, il n’y plus d’Héloïse. Comment te dire. *Elle*, c’était cette part de moi plus obscure qui vivait en permanence dans une fiction et *elle* est vraiment morte le jour où le scandale a éclaté. Comment voulais-tu que je t’écrive encore ? Il ne reste plus rien d’Héloïse aujourd’hui. Juste des livres. Je suis Blanche Enblac’h, sans costume et sans fard. Crois-moi, j’ai été tout aussi anéantie par cette affaire. Partir à Londres c’était pour tirer un trait sur ce passé douloureux. Au moins maintenant, je peux te regarder en face.

– Mais, avoue quand même que tu *nous* as tous menés en bateau avec tes histoires de pseudonymes. Pour toi, ça semble facile de revenir, mais pendant un moment je t’en ai voulu à mort. J’étais très en colère.

Il avait vraiment l’air de me garder rancune, et pendant un temps je crus qu’il n’y aurait aucune chance de rester bons amis.

– Entre un homme et une femme, c’est toujours plus compliqué, poursuivit-il en me tenant la main. Blanche, tu es une belle femme et je n’en reverrai pas une comme toi avant longtemps, alors mettre de la distance, ça ne serait pas plus mal. Mais pour l’heure, restons bons amis.

Cette dernière déclaration me rassura et j’enchaînai sans cérémonie en lui partageant mes intentions de renouer avec Nicolas.

– Pour cela, j’aurai besoin de ton aide.

Pendant que je lui présentai le plan que j’avais échafaudé, il m’écoutait attentivement en dégustant un verre de vin rouge qu’il leva en l’honneur de notre vieille complicité retrouvée. Il accepta ma proposition, sans rechigner, et au terme du dîner, il me raccompagna. Il me colla une bise sur la joue, en guise d’au revoir. Malgré tout ce qui s’était passé, la rencontre dépassa toutes mes attentes. D’amants malheureux, nous étions convenus de développer une amitié sincère et de nous revoir de temps en temps. Il ne restait plus qu’à remettre la main sur Nicolas.

Les jours qui précédèrent, je tombai par hasard sur Amaury assis à la terrasse du *Flore*. Je m'arrêtai quelques instants pour discuter avec lui et il m'apprit qu'il lui arrivait de croiser Nicolas régulièrement.

– La dernière fois que je l'ai vu, il se trouvait seul au bar du *Fouquet's*. Apparemment, il y passe assez souvent, m'assura-t-il. Son camp politique a perdu aux dernières élections et ils cherchent à regagner la cote auprès des électeurs et depuis que Nicolas a pris la tête de son parti, il a de sérieuses prétentions. Je crois qu'il envisage même de se présenter aux prochaines élections présidentielles. Les sondages sont plutôt bons en sa faveur, mais les derniers échecs l'ont rendu plus prudent. Du coup, il est devenu moins brutal et beaucoup moins arrogant. La dernière fois, il m'a confié que cette fois il choisirait avec soin son équipe de campagne. Tu connais Nicolas, voilà comment il a conclu la conversation : « *Pour rester seul maître de son destin, il faut avoir la baraka.* »

Nicolas Président. Ça me fit tout drôle. Et puis pourquoi pas, ses qualités de leader au sein de sa famille politique étaient incontestables et il avait encore un long chemin à parcourir. Cette phrase, c'était du Nicolas tout craché. Il aimait philosopher et en même temps se faire passer pour le bon samaritain. Mais les Français n'attendaient pas un Saint-Nicolas descendu du ciel avec des cadeaux plein la hotte. Ils espéraient d'un simple mortel comme eux, qu'il soit capable de résoudre leurs problèmes journaliers. Cependant, les hommes politiques à force de trop promettre étaient tous passés pour de faux prophètes et depuis notre divorce, Nicolas avait entamé une longue traversée du désert.

Pour l'heure, malgré tous mes appels, il refusait toujours de me répondre. Il continuait de communiquer avec moi par le biais d'intermédiaires et faisait déposer les enfants chez maman par un chauffeur. Toutefois, grâce aux informations précieuses d'Amaury, je sus enfin où je pouvais le trouver.

La destinée

Une étoile qui brille
Puis qui se meurt
Une étincelle qui s'allume
Et qui s'éteint.
Des grands hommes sont nés
Ils ne sont plus
D'autres viennent
Ils les remplacent
Sur la toile du firmament.

Le week-end suivant n'arriva pas assez rapidement. Comme prévu, Franck passa me chercher à la maison. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre et je vis arriver une *Maserati Quattroporte* couleur gris métallisé. Un homme grand et élégant en sortit et se dirigea vers l'immeuble. Le bobo parisien typique qui se moquait pas mal de ce que pouvaient penser les gens. Arborant sans complexe *Richard Mille* ou *Rolex*, téléphone *Vertu Saphir* et *Platinum* au volant d'un bolide de luxe. Et sa dernière lubie d'enfant gâté par la vie, c'était de jouer aux pauvres, en se payant le luxe d'effectuer un voyage en Inde, pour se donner bonne conscience d'être né du bon côté, avec une cuillère en argent dans la bouche. Il avait perdu le nord comme beaucoup de gens en Occident, et ironiquement sa quête de spiritualité le conduirait en Orient dans les pays des soleils levants. Dehors, il faisait sombre malgré les lampadaires qui illuminaient la place, mais je pouvais clairement distinguer son visage. On sonnait à l'interphone. Il était 9 heures du soir. Je ne voulus pas le laisser monter, alors je m'empressai de le rejoindre dans la rue. Il s'était garé juste en face et il m'ouvrit la portière de sa voiture d'un geste courtois. Je m'installai confortablement à ses côtés sur le siège en cuir beige. Il prit le volant, démarra dans un bruit de moteur assourdissant et puissant et rejoignit les quais de Seine en un instant. Je le trouvai terriblement attirant. Pendant qu'il tenait

le levier de vitesse, je me mis à lui caresser la main affectueusement. Il semblait plus détendu et moins crispé que la dernière fois. Il passait en boucle « Nature Boy », une chanson de Nat King Cole qu'il fredonnait d'une voix suave :

*“There was a boy, a very strange enchanted boy
They say he'd wandered very far, very far
Over land and sea.
A little shy, and sad of eye; but very wise was he.*

*And then one day...one magic day he passed my way
And while we spoke of many things, fools and kings
This he said to me
The greatest thing you'll ever learn
Is just to love and be loved in return.*

*The greatest thing you'll ever learn
Is just to love and be loved in return.”*

Une chanson mélancolique, qu'il aimait écouter chaque fois que je rentrais dans sa voiture. Il avait une façon particulière de la chanter et ce qui m'avait frappée c'était le timbre d'une voix douce et sensuelle qui contrastait avec les traits impassibles de son visage. Je me souvins de la première fois que j'avais vu sa photo sur Facebook, je lui avais trouvé un petit côté atypique. Parfois, il remplaçait l'image de son profil, par celle d'un masque pris dans une chambre de l'hôtel Mama Shelter, qui lui ressemblait de façon étrange. Il avait tout de suite attiré mon attention. Curieusement, dans son premier message il me dit qu'il voulait rencontrer mon clone. Je ne savais pas où il voulait en venir, mais au bout de six mois de correspondance, il fit la connaissance d'Héloïse et son vœu fut en partie exaucé. On se mit ensuite à se voir fréquemment, jusqu'au jour où il me fit monter chez lui, au 9 avenue Frédéric-Le-Play. Tout aussi étonnamment, malgré toute l'attrance qui existait entre nous, rien ne fut consommé. Une fois la porte de son appartement franchie, j'eus tout juste le temps d'apercevoir un

intérieur sombre, éclairé par des cierges. Puis il me banda aussitôt les yeux et me demanda de me taire. S'ensuivit une sorte de rituel où il me fit subir tout un interrogatoire. Brusquement, il se mit à m'embrasser et pendant qu'il me roulait des pelles, il me poussa sur son lit, sur lequel j'atterris violemment. Je portais un trench-coat qu'il défit d'un coup. Les boutons volèrent, emportés par la brutalité d'un geste auquel je tentais d'opposer une résistance, mais il réserva à mon t-shirt et à ma jupe un sort similaire. Il fit glisser ses mains derrière mon dos et arracha mon soutien-gorge. Je me retrouvai ainsi dévêtue, les seins nus, menus et pointus, haletante et hors de souffle tandis que lui respirait à pleins poumons, ma culotte en dentelle blanche. Il fit glisser ses doigts sur mon sexe, jusqu'à la commissure de mes lèvres, mais alors que je m'offrais à lui, il s'arrêta subitement. Je portais des talons aiguilles Christian Louboutin. Il baisa mes pieds. Puis il s'arrêta de manière tout aussi soudaine et me demanda de me rhabiller.

– Allons faire une balade au champ de Mars, au pied de la tour Eiffel, se ravisa-t-il, j'ai une confession à te faire.

Tout émoustillée, je retirai mon masque noir. Quelque peu frustrée, j'enfilai mes vêtements ou du moins le peu qu'il en restait et une fois dans le parc il poursuivit la conversation.

– Je suis Franc-maçon. Veux-tu devenir ma sœur jumelle ?

– Tiens, tu es Franc-maçon ? Comment pourrions-nous devenir frère et sœur et puis amants en même temps ? demandai-je intriguée.

Il me parla d'un rite initiatique, passage obligé pour faire partie de la fraternité. Dans son appartement, il avait entrepris la première étape de l'initiation, mais ça n'avait pas du tout marché. Sa tentative avait complètement échoué, car il avait besoin de mon consentement pour pouvoir continuer.

– C'est curieux que tu me dises cela, car j'ai toujours soupçonné mon père de faire partie d'une loge. Mais l'aspect ésotérique de la

chose, ça m'a toujours fait flipper. Le bandeau, la bougie dans le noir...

– Là n'est pas la question, objecta-t-il, tout ça n'est que liturgie. Au-delà de ça, c'est plus profond. À la vie, à la mort. Après on échangera nos sangs en prononçant des vœux. Alors, ma sœur, oui ou non ?

– Absolument pas ! lui répliquai-je. Et puis cette histoire de pacte de sang... Non merci, très peu pour moi. D'ailleurs, un jour, une copine un peu spéciale, et très spirituelle comme toi, m'a parlée du Christ qui a fait couler son sang sur la croix pour l'humanité. C'est plutôt dans cette voie que je me tournerai.

Après cette réponse négative, il parut contrarié, mais cet épisode fut vite oublié. Depuis ce jour, Franck ne me toucha plus. De mon côté, bien que rien ne s'était réellement produit, j'étais consciente d'être allée bien trop loin. Beaucoup de sensualité, des bougies noires et rouges, un bandeau pour me voiler les yeux, des baisers échangés et quelques caresses. Dès lors, la seule jouissance que nous nous accordions fut celle des mots.

Dans la voiture qui nous conduisait, je repensais à tous ces événements, en me disant que Nicolas avait bien droit à des explications. Après tout, Franck n'avait jamais été mon amant, mais une espèce de liaison étrange s'était nouée entre nous, une amitié quasi fusionnelle. Je lui touchai les cheveux avec tendresse sans avoir à rougir de ce passé qui nous liait. On arriva au bar du *Fouquet's* par l'entrée des artistes, avenue Georges V. Franck tendit ses clefs au voiturier. J'avais espéré que Nicolas serait là et que je puisse enfin soulager ma conscience. Franck pourrait alors lui dire la vérité, les yeux dans les yeux.

Partout où il se présentait, Franck, avec sa belle allure et ses 1m85, attirait sur lui des regards admiratifs. Il portait un long manteau noir en cachemire qui mettait en valeur sa silhouette longiligne. Quant à moi, j'avais choisi une tenue que Nicolas aimait me voir porter,

chic et décontractée. Pour l'occasion, je portais un sac *Céline*, des stiletto *Roger Vivier*, une jupe ultra courte et féminine avec un chemisier blanc très près du corps. Par-dessus, j'avais enfilé une veste aux épaules larges qui me donnait l'impression d'avoir des jambes interminables. Pour seuls bijoux, je portais des créoles en diamants jaunes de chez *De Beers* que Nicolas m'avait offertes pour la naissance d'Alexandre.

Franck me ramena un exemplaire de mon dernier livre que je lui dédicaçai volontiers. L'ambiance était détendue et au bout du deuxième verre de vin, on se mit à plaisanter sur l'histoire des SMS. Il en avait conservé quelques-uns qu'il me fit relire. Les siens commençaient et finissaient pratiquement tous de la même manière, dans la langue de Shakespeare : « *I like your style... Sweet dreams.* »

Au bout du compte, je ne regrettais rien, car Franck appartenait à un monde virtuel aussi illusoire que celui d'Héloïse. Nos fantasmes inassouvis s'étaient évanouis et à son tour, il fit tomber son masque. Il m'avoua qu'il était fétichiste et qu'il pratiquait le syncrétisme religieux. Il me montra une médaille en or qu'il portait au cou, à l'effigie de Saint-François-d'Assise, son saint patron depuis l'époque où il était louveteau. Il fit défiler sur son téléphone une collection personnelle de chaussures de femmes... Sans doute sa façon à lui de prendre son pied.

J'étais tombée sur un drôle de numéro. Sans être superstitieuse, j'étais particulièrement sensible à des chiffres qui revêtaient parfois une certaine signification. Notre rencontre en 2009 se combinait avec les chiffres 6 et 9. Il était né à Lyon en 1969 dans le département 69 et 6 ans nous séparaient. Avec Franck, j'avais sans doute fait une mauvaise pioche dans un jeu où la carte maîtresse avait été le valet de Pique. Il m'avait séduite avec son masque et ses apparences versatiles au point de ne plus savoir sur quel pied danser. Tantôt le 9, tantôt le 6, un coup à l'envers, un autre à

l'endroit. Je m'étais prise au jeu et sans que je n'y prenne garde, mon esprit s'était progressivement perverti au point de prendre goût à ses textos érotiques et lubriques dont je n'arrivais plus à me passer. Il mit ma vie *sens dessus dessous* et pendant plusieurs mois, j'entretins avec lui une relation ambiguë qui entraîna de graves malentendus. À l'époque où Nicolas avait fait mettre ma ligne sur écoute, des messages équivoques furent interceptés et faussement interprétés. Mais pour Nicolas, ces preuves étaient irréfutables, j'avais un amant. Des conclusions hâtives impossibles à réfuter et quand les révélations fuitèrent dans la presse il était bien trop tard pour stopper l'hémorragie.

Au même moment, alors que je me faisais ces réflexions, je vis Nicolas apparaître. Il ne m'avait pas vue et il alla s'installer seul à une table qui lui semblait réservée. Pour Franck c'était le moment d'agir. En se levant, il entonna le refrain de la chanson de Nat King Cole.

*“The greatest thing you'll ever learn
Is just to love and be loved in return.*

*The greatest thing you'll ever learn
Is just to love and be loved in return.”*

Il se dirigea vers Nicolas à qui il se présenta. Ce dernier lui indiqua une chaise en face de lui où Franck prit place.

– Il n'est jamais trop tard pour corriger ses erreurs, commença-t-il d'une voix hésitante.

– Mais de quoi parlez-vous ?

– Je veux parler de Blanche...

Je pris mon BlackBerry et j'envoyai un texto à Nicolas avec une citation de William Shakespeare :

– « Le temps est le maître absolu des hommes. Il est tout à la fois leur créateur et leur tombe il leur donne ce qu'il lui plaît et non

ce qu'ils demandent. » Je suis assise au bar, Franck a quelque chose d'important à te dire. Je t'en prie, écoute-le jusqu'à la fin. Bises, Blanche.

En recevant cette missive, Nicolas me chercha aussitôt du regard et je lui fis un signe de la main pour lui indiquer ma présence. Pendant que Franck lui parlait, il était devenu blême. Il ne disait pas un mot en se contentant d'écouter.

– C'était un grave malentendu, Blanche a tenu à ce que je vienne tout vous expliquer, mais vous n'êtes pas obligé de me croire, conclut Franck.

Il s'était exprimé assez longuement, puis il lui serra la main et revint me rejoindre au bar. Il n'avait plus rien à dire et au moment de partir, il m'embrassa sur la tête d'un geste tendre. Il me laissa seule et Nicolas qui avait l'air troublé était partagé entre l'envie de suivre Franck dans les escaliers pour lui en coller une ou bien de venir me rejoindre au bar. Finalement, il opta pour la seconde option.

– «Le temps est le maître absolu des hommes.» Je suis d'accord avec cette citation, tout n'est qu'une question de temps, commenta-t-il en s'installant sur une chaise haute.

Pendant que Nicolas commandait les boissons, j'écrivis un tweet sur mon BlackBerry reprenant les mots de Shakespeare.

– Deux cognacs, s'il vous plaît, lança-t-il au serveur qui s'exécuta aussitôt.

Celui-ci nous servit et déposa les boissons commandées sur le comptoir. Il se tourna vers moi et prit la coupe qu'il leva en ma direction.

– À quoi buvons-nous ? interrogea-t-il.

– Justement, à l'instant présent.

Délicatement et lentement, je fis incliner le verre tulipe en le tenant par le pied, faisant ainsi pleurer le cognac. Des larmes de teinte ambrée retombaient sur la paroi. Tandis que j'absorbais quelques gorgées de ce breuvage, au contact de ma langue et de mon palais se dégageaient des arômes de fleur de vigne et de vanille. Je faisais danser la silhouette de Nicolas dans les reflets de miel de mon verre. Il me regardait fixement tandis que dans le bar passait un morceau de Marc Lavoine, « Reviens mon amour ». Je connaissais par cœur cette chanson que j'avais demandé au barman de faire jouer. Mes lèvres remuaient, laissant échapper des paroles qui sonnaient comme des aveux :

*« ...D'abord, j'ai perdu ma langue et puis j'ai perdu mes clefs
Ensuite, j'ai perdu le nord, la tête un soir d'été
J'ai perdu mon adresse et puis j'ai perdu mon âme
J'ai perdu mon chemin
J'ai perdu d'avance, j'ai perdu la guerre
J'ai perdu le sens de l'humour, des affaires
Et puis j'ai perdu la mémoire, j'ai perdu le sourire
Le jour où j'ai perdu mon père, j'ai perdu à la loterie.*

*Oh, viens me retrouver, reviens mon amour.
Pour dix de retrouvées, je n'ai qu'un amour.
Oh, viens me retrouver, reviens mon amour.
Pour dix de retrouvées, je n'ai qu'un amour. »*

Il ne m'avait jamais semblé aussi apaisé. Il me proposa ensuite de partir pour nous retrouver dans un endroit plus intime et plus calme. Il me prit par la main et m'entraîna dehors. Un chauffeur l'attendait dans une voiture avec un garde du corps. On s'installa à l'arrière puis il s'adressa au conducteur.

– Place des Vosges, s'il vous plaît.

Une fois arrivé sur la place, la voiture se gara en contrebas. Il se dirigea vers un hôtel particulier situé au numéro 2.

– C'est ici que j'habite.

Sous les arcades de la plus vieille Place de Paris, à travers un lourd portail, il me conduisit en montant un escalier en pierre, jusqu'à une porte sur laquelle était gravé le chiffre 8. Son appartement donnait sur l'ancienne Place Royale. Il fit tourner la clef et la porte s'ouvrit.

La France qui rit, la France qui pleure

La vie est une grande comédie
Qui tourne parfois à la farce
Mais qui finit bien souvent en tragédie.

Parfois on rit, parfois on pleure
Mais on pleure plus souvent qu'on ne rit.

La vie est un éternel recommencement
Des saisons d'automne, d'hiver, d'été et de printemps,
Alternance de pluie et de beau temps.

Les arbres du pays ne seront pas tous déracinés
Par la tempête qui fait rage
Car ils puiseront leur force dans des racines
Qui remontent à la nuit des temps.

Les hommes de cette terre ancienne,
Dans ses ressources, ils ont puisé.
Pour survivre aux temps les plus rudes,
À la peste, à la misère et à la guerre.

Alors, les chênes robustes du pays bourgeonneront encore,
Ils déploieront leurs branches par milliers
Et feront voir la splendeur de leur feuillage.
Ils montreront au monde entier
Qu'au plus fort de la chaleur
Quand le soleil sera à son zénith
Des oiseaux blessés viendront nombreux de tous pays,
Pour s'y abriter et y trouver encore un refuge.

FIN

Les Éditions Belle Feuille

Distribué par BND Distribution

Distribution numérique : Agrégateur DeMarque

Web : http://vitrine.entrepotnumerique.com/ressources?publisher=Les+%C3%A9ditions+Belle+Feuille&sort_by=issued_on_desc&view=covers

TITRES PAR CATÉGORIE	AUTEURS	ISBN
Anecdotes de vie <i>La magie du passé</i>	Marcel Debel	978-2-9811696-9-3
Autobiographies <i>Ça s'est passé comme ça...</i> <i>Le crapuleux violeur d'âmes</i> <i>Une histoire de taxis</i> <i>d'ataxie ou La dernière illusion</i>	Normand Paquette Monique Richard Emmanuelle Poirier St-Georges	978-2-923959-65-8 978-2-923959-50-4 978-2-923959-67-2
Autofictions <i>Tout peut arriver (épuisé)</i>	Roxane Laurin	978-2-923959-47-4
Biographies <i>Maman et la maladie</i> <i>« d'Eisenhower »</i>	Anne-Marie Pépin	978-2-923959-54-2
Cas vécus <i>Enveloppez-moi de vos ailes</i> <i>L'insomnie, une lueur d'espoir</i> <i>L'instinct de survie de Soleil</i> <i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>	Huguette Lemaire Carole Poulin Gabrielle Simard Stéphane Flibotte	978-2-923959-48-1 978-2-9810734-7-1 978-2-9810734-3-3 978-2-9811696-4-8
Essais <i>Au jardin de l'amitié</i> <i>De l'aurore à la brunante</i> <i>Gitanes... de mère en fille</i> <i>La mauvaise personne</i> <i>Les Jardins,</i> <i>expression de notre culture</i> <i>Secret de la naissance</i> <i>et de la mort</i> <i>Univers de la conscience</i> <i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>	Collectif Viateur Tremblay Sarah Barbieux Charlotte Forest Pierre Angers Claire Giroux Yvon Guérin Alexandre Berne	978-2-9810734-2-6 978-2-923959-64-1 978-2-924530-22-1 978-2-924530-28-3 2-9807865-3-5 978-2-924530-32-0 2-9807865-7-8 978-2-9811696-3-1
Lettres <i>Pour toi Jacques...</i>	Louise Tremblay	978-2-924530-03-0
Nouvelles <i>Ce qui se passe au camping</i> <i>reste au camping!</i> <i>Cyber-rencontres</i> <i>La Vie</i> <i>Lumière et vie</i>	Vanessa Poirier Vanessa Poirier Marcel Debel Marcel Debel	978-2-924530-35-1 978-2-924530-09-2 2-9807865-0-0 2-9807865-1-9

<i>Quelqu'un d'autre que soi</i>	Micheline Benoit	2-9807865-4-3
<i>Une femme quelque part</i>	Micheline Benoit	2-9807865-2-7

Poésie

<i>À la cime de mes racines</i>	Mariève Maréchal	2-9807865-5-1
<i>Un miroir sur ma tête</i>		
<i>Amalg'âme</i>	Angéline Bouchard	978-2-9811691-1-7
<i>Bonheur condensé</i>	Magda Farès	2-9807865-8-6
<i>Fantaisies en couleur</i>	Marcel Debel	978-2-9810734-1-9
<i>L'imprévu à L'Isle-aux-Coudres</i>	Lucie Marceau	978-2-923959-63-4
<i>L'Arc-en-ciel d'un ange</i>	Diane Dubois	978-2-9810734-0-2
<i>Odyseus</i>	Brigitte Jean	978-2-923959-68-9
<i>Voyage au centre de la pensée</i>	Louis Rodier	978-2-9810734-8-8

Récits

<i>Ce grand homme que je cherchais</i>	Marc Richer	978-2-924530-25-2
<i>L'Arnaquée</i>	Gisèle Roberge	978-2-9811696-6-2

Récits autobiographiques

<i>La fenêtre de la liberté</i>	Claudette Gauvreau	978-2-923959-55-9
---------------------------------	--------------------	-------------------

Recueils de contes

<i>L'aventure de Vent des Neiges</i>	Sophie Bergeron	978-2-9811696-7-9
<i>Le Diamant inconnu</i>	Pierre Barbès	978-2-9810734-6-4
<i>Contes de l'au-delà</i>		

Recueils de fantaisie pour enfant

<i>L'anniversaire de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9810734-5-7
<i>Les oreilles de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9811696-2-4

Romans

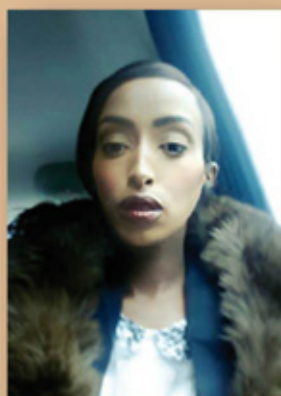
<i>Deux enfants aux petites valises</i>	Yvette Desautels	978-2-923959-57-3
<i>En quête du passé</i>	Chantal Valois	978-2-923959-58-0
<i>La Ménechme</i>	Chantal Valois	978-2-9811696-8-6
<i>L'anomalie, un aveu</i>	Jean Dychto	EPUB
<i>Le journal d'une blanche</i>	Viviane Mpozagara	PDF et EPUB
<i>Le piège des lucioles</i>	Frantz Mars	978-2-924530-06-1
<i>Les millions disparus</i>	Bernard Côté	978-2-9811696-0-0
<i>Les petits princes</i>	Jean-Baptiste Roberge	978-2-924530-00-9
<i>Lettre à ma Louve</i>	Lise Vigeant	978-2-923959-52-8
<i>Méditation extra-terrestre</i>	Olga Anastasiadis	2-9807865-9-4
<i>Oscar et Hélène dans la naissance de la nouvelle Terre</i>	Fred Ardève	978-2-923959-59-7
<i>Oscar et les Vendanges du Seigneur</i>	Fred Ardève	978-2-923959-53-5
<i>Rose Emma</i>	Gisèle Mayrand	978-2-9810734-4-0
<i>Sous la poussière des ans</i>	Pierre Cusson	978-2-923959-51-1

Romans fantasy

<i>L'Arbre à Bulles :</i>		
<i>Tome 1 - Le Leilos</i>	Anne Gaydier	978-2-923959-60-3

Sciences-fictions

<i>Collection Espadia :</i>		
<i>La nouvelle ère de la Terre</i>	Maxime G. Benjamin	978-2-923959-56-6
<i>Recueil d'événements au sein de l'espace</i>	Damien Larocque	978-2-923959-49-8



«**Le journal d'une blanche**» est un roman moderne et franchement atypique qui se construit sur une série de mise en abyme mettant en scène le récit d'une femme actuelle et bourgeoise. Dans un décor planté à Paris, le récit débute à Londres dans le quartier d'Hampstead et au fil des chapitres, on se voit entraîné sur les places historiques de Paris, dans une ville de banlieue, ou encore à Venise. Blanche Enblac'h l'héroïne du livre se raconte au travers de son journal intime qu'elle publie sous un pseudonyme. On se retrouve alors entraîné dans l'univers du personnage principal de son livre, celui de la belle Héloïse fantasque et romanesque qui nous fait perdre prise avec la réalité. Blanche se dévoile ainsi dans son journal aux yeux de ses

lecteurs. Une femme qui ose faire tomber les masques, ceux qui l'avaient aidée à dissimuler l'horreur d'une enfance violée et les souffrances d'une femme trompée. Blanche épouse Nicolas Dubois, un homme politique extrêmement ambitieux, mais tandis qu'elle publie le récit obscur de sa vie, elle ne s'attend pas à devenir une écrivaine à succès. En passant de l'ombre à la lumière, elle expérimente une véritable transformation aussi bien intérieure que physique et s'autorise des expériences jusque là interdites. C'est au travers de cette métamorphose que Blanche parvient à s'échapper de la prison d'un passé douloureux et qu'elle fait éclater la bulle d'un quotidien ennuyeux où elle avait fini par s'enfermer.

Viviane Mpozagara, est l'auteure du roman «**Le journal d'une blanche**» écrit sans fard, sur un ton décalé et franc, avec une touche d'humour et de poésie. Elle réussit à nous divertir et à nous surprendre tour à tour, en apportant un point de vue intéressant ainsi qu'une vision franche et tendre de la société française où elle a longtemps vécu dans les cercles fermés et bourgeois du Paris mondain. D'origine burundaise, elle arrive à l'âge de quatre ans en France où ses parents diplomates viennent s'installer. Elle devient Française avec une partie de sa famille et y effectue toute sa scolarité. Elle fait des études supérieures à la Sorbonne à l'Université Paris IV et obtient une Licence d'Anglais et de Civilisations étrangères. Pendant qu'elle grandit, son père poursuit en France une brillante carrière d'avocat international ce qui permet à Viviane d'habiter dans les quartiers huppés de l'Ouest parisien et de fréquenter les pensionnats privés. Alors qu'elle se destine tout comme son père à poursuivre une carrière juridique, elle interrompt brusquement ses études de droit et quitte tout pour aller vivre dans les quartiers difficiles de la banlieue Est de Paris. Cette histoire fait l'objet de son premier livre intitulé «**Ghetto de riches, ghetto de pauvres**» paru aux Éditions l'Harmattan en 2009. Un ouvrage remarqué internationalement et disponible sur Amazon parmi les ouvrages de sociologie mais aussi répertorié aux Archives nationales du Québec ainsi que dans les bibliothèques d'universités prestigieuses telles que Harvard, Stanford, ou encore l'Université de Western Australia où elle compte parmi les écrivaines africaines de langue française. Elle vit actuellement à Londres, au Royaume-Uni avec son mari et ses deux filles.

